3 1761 05974208 0

Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by

Comité France-Canada,
Toronto.

IND
E

UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

Librairie F. ALCAN, 108, Boul. St-Germain, PARIS
Majoration temporaire
10 °/o du prix marqué
(Décision du Syndicat des Editeurs du 27 Juin 1917)

LA LORRAINE

DÉVASTÉE

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

COLLECTION « LA FRANCE DÉVASTÉE »

PUBLIÉS :

I. — LES RÉGIONS

Volume publié (Chaque volume 2 fr. 75) :

La Lorraine dévastée, par MAURICE BARRÈS, de l'Académie française. Un vol. in-16 avec 8 planches et 1 carte hors texte.

II. — LES FAITS

Volumes publiés (Chaque volume 2 fr. 75) :

Rapatriés, 1915-1918, par Mlle CHAPTAL. Un vol. in-16 avec 7 planches hors texte.

En France et Belgique envahies. *Les Soirées de la C. R. B.*, par Mme SAINT-RENÉ TAILLANDIER. Un vol. in-16 avec 7 planches hors texte.

SOUS PRESSE :

I. — LES RÉGIONS

L'Aisne sous les Armes, par GABRIEL HANOTAUX, de l'Académie française. Un vol. in-16 avec 8 planches hors texte.

II. — LES FAITS

La grande pitié de la terre de France, par GABRIEL LOUIS-JARAY. Un vol. in-16 avec 8 planches hors texte.

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY

B27251

COLLECTION « LA FRANCE DÉVASTÉE »
Dirigée par M. Gabriel LOUIS-JARAY

Série I : LES RÉGIONS

MAURICE BARRÈS
de l'Académie française.

LA LORRAINE
DÉVASTÉE

Avec 8 planches et 1 carte hors texte.

NEUVIÈME ÉDITION

193969
3.2.25

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108
1919

Vendu au profit de « L'Aide immédiate en Lorraine délivrée ».

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Nineteen hundred nineteen copyright by Félix Alcan
and R. Lisbonne
proprietors of Librairie Félix Alcan.

PRÉFACE

Des peuples entiers vont défiler sur les champs de bataille où la France et ses nobles alliés ont sauvé la civilisation.

Le Comité France-Amérique veut leur offrir une série de petits livres où quelques Français ont noté avec une piété filiale, au jour le jour, pendant les quatre années du martyre, les souffrances et les gloires de leurs provinces. Gabriel Hanotaux écrit l'Aisne sous les armes, *Henry Cochin* le Nord dévasté, *l'abbé Wetterlé* l'Alsace et la Guerre. *Voici le premier volume de ces pèlerinages tragiques.*

Mais que les visiteurs qui vont parcourir la Lorraine dévastée *comprennent que ces horreurs ne sont qu'un formidable épisode du drame éternel qui se joue sur le Rhin, un moment dans une guerre dont l'origine appartient à la préhistoire.*

Les populations d'outre-Rhin, toujours pareilles à elles-mêmes, ont envahi vingt-huit fois la France et autant qu'elles le pourront, dès qu'elles se seront refaites, elles s'élanceront une fois encore.

Quatre vingts millions d'Allemands, qui tenteront quasi invinciblement de se reprendre, vont guetter une nouvelle fois l'occasion d'asservir quarante millions de Français. Nos provinces de l'Est et du Nord et avec nous la Belgique demeurent dans un extrême péril. Nous demandons à nos visiteurs que, de leurs propres yeux, ils mesurent le danger et que, rentrés dans leur pays, ils y soient les témoins de la France et les renseigneurs des peuples.

Dans le jeu sanglant qui se joue de siècle en siècle sur le Rhin, nous venons de gagner la partie. Elle se clôt par la rentrée de la France dans Metz, dans Strasbourg et jusque dans Mayence. Est-ce à dire que d'eux-mêmes le jeu sanglant et la lutte éternelle des deux races vont s'arrêter?

Il saute aux yeux que la Germanie va chercher à se refaire et que, sitôt qu'elle le pourra, de tout son poids, elle tentera une fois encore, de briser nos barrières pour se répandre sur nos territoires et nous mettre en esclavage.

Pour échapper à cette misère de nos aïeux, pour assurer la sécurité de nos petits-fils et de toutes les nations de l'Entente, il faut que l'Entente et nous, en parfait accord avec la Belgique, nous organisions la rive gauche du Rhin.

Voici l'Alsace et la Lorraine rentrées dans la famille française. Il s'agit de poursuivre plus avant le grand dessein national et de nous doter d'une frontière à l'Est. Pèlerins de toutes les nations, fils

des peuples qui vinrent à notre aide, voyez comment les chemins de Paris étaient ouverts et comment la Prusse nous avait enlevé les clés de notre maison.

Nous comptons sur vous pour répéter à travers le monde le mot d'ordre de notre salut : « Plus un soldat allemand sur la rive gauche du Rhin ».

Plus un soldat allemand ne pourra paraître sur la rive gauche. Plus un soldat allemand n'y pourra être levé. Plus un pfennig n'y pourra être recueilli pour alimenter un budget militaire allemand. C'est à cette condition que la France, soldat de Dieu, soldat de la civilisation, pourra tenir son rôle glorieux et terrible qui est de surveiller et contenir la bête féroce d'outre-Rhin, le Boche.

MAURICE BARRÈS,
de l'Académie française.

LA

LORRAINE DÉVASTÉE

CHAPITRE PREMIER

LA LEÇON FORTIFIANTE DES RUINES

26 septembre 1914.

Je reçois souvent des lettres de Lorraine. Elles m'arrivent avec bien des retards. J'hésite à les employer parce que je crois distinguer que la censure nous interdit de donner les faits avec leurs couleurs et leurs contours nets. Pourtant n'est-il pas juste et salutaire que chacun de nous se rende compte des souffrances supportées et des efforts fournis pour la cause commune ?

Nous assumerions une grande responsabilité, nous autres écrivains, si nous laissions affaiblir le sentiment public de notre pays en lui cachant rien des affronts qu'il subit. J'aurais voulu être autorisé à mener sur tout le territoire une grande enquête, à former une collection des gloires que nous accumulons et des injures que nous subissons. On ne m'a pas permis de récolter de visu les faits qui eussent constitué ce profond pourana franco-allemand. Je le regrette. Ce n'est pas assez pour former notre conscience nationale des chocs que nous

donnent quelques atrocités, choisies entre mille, et des récits fragmentés qu'on nous rapportera de la guerre; si l'on veut avoir un sentiment vrai, profond, durable, il faut le nourrir des spectacles mêmes où l'on voit en action les natures françaises et allemandes.

Je ne distinguerais que des avantages à peindre comment ils piétinent furieusement nos provinces et par exemple à crier qu'on a été, en Lorraine, malheureux et courageux comme aux pires jours de la guerre de Trente ans, où les reîtres d'outre-Rhin, les aïeux de ceux d'aujourd'hui, nous foulaient.

Dans les communiqués, vous avez vu revenir souvent le nom de Gerbéviller. C'est une petite ville agréable, dans le pays de Lunéville. A cette saison, les années heureuses, j'y vais souvent me promener avec mes amis. Je leur fais voir les vieilles fresques, pleines d'esprit, de la chapelle romane, la Vierge en terre cuite, du XVIe siècle, et puis le château et son parc ravissant. Il n'y a plus de fresques, il n'y a plus de Vierge, il n'y a plus de château, il n'y a plus de Gerbeviller. Il y a eu les Bavarois.

Un témoin m'écrit du milieu des ruines. Ruines effroyables et ruines voulues, me dit-il, car l'incendie allumé volontairement a détruit ce que le canon n'avait pas abattu. De cette petite ville riante, heureuse, accueillante au milieu de ses vergers et de ses jardins fleuris, il ne reste que des pans de murs noircis et déchiquetés par les obus, des décombres sans nom, au-dessus desquels l'église, crevée, éventrée par les projectiles, élève non plus sa croix, mais une sorte de croissant sinistre, formé par les débris de son clocher.

Quelques rares maisons sont encore debout avec leurs contrevents arrachés, leurs vitres brisées, leurs façades criblées. A l'intérieur, le pillage des Huns a tout dévasté : meubles éventrés, linge, vêtements, bibelots, souvenirs sont épars sur le sol et piétinés au milieu des bouteilles vides et des ordures, tandis que la pluie coule lamentablement à travers les toits effondrés.

Tout à l'entour, dans les champs, dans les jardins et sur les décombres, gisent les cadavres des deux armées, et puis, des civils, un certain nombre de ces derniers ayant été fusillés par ordre.

Au milieu de ce désert, seule vit encore une maison, un petit hôpital de fortune, occupé par cinq sœurs de Saint-Charles et six aides. Durant l'interminable bataille, elles ont tranquillement continué à soigner leurs blessés; personne ne les ravitaillait : la nuit, elles se glissaient et allaient dénicher, dans les maisons écroulées, des vivres, de la farine, pour leurs blessés français et allemands et pour toute une marmaille en détresse de Gerbevillois. (En voilà qui feront plus tard de fameux soldats, n'est-ce pas?) Le général de Castelnau les a portés à l'ordre du jour de l'Armée. On va les saluer comme des exemples de la suprématie morale de la patrie. Un de leurs visiteurs me dit :

« Après dix-huit jours d'une vie pareille, au milieu de ces ruines fumantes, sous leur toit percé de trois obus, dans leurs chambres où il pleut, nous avons trouvé les cinq religieuses d'une sérénité parfaite et admirant les infirmiers qui les ont aidées. »

Qui niera, que de tels pèlerinages fournissent un grand secours pour nous aider à concevoir la

vérité sur les rapports éternels de notre nation et la race d'outre-Rhin, et sur notre mission nationale? C'est en contemplant ces ruines et cette bicoque héroïque qu'on est sûr de la moralité supérieure française. On comprend la tâche de notre nation. Elle cherche à répandre la vie ; elle n'aspire qu'à être généreuse et féconde. Une telle vue, une telle expérience obligent de croire et d'agir, sont très bonnes pour dégager, élever, ébranler l'âme, et pour mettre en mouvement des forces qui sommeillent dans le cœur de tout Français. En effet, il ne suffit pas de savoir les qualités de la France, il faut encore éprouver l'exaltation, recevoir le choc qui donne le goût d'agir pour la Patrie. Ce sont là de ces moments heureux, où l'esprit saisit une plus large vérité et perd sa tendance stérile à douter.

Un habitant de Gerbéviller a compris, avec une singulière force, la valeur exaltante et pédagogique des ruines de sa petite ville, car il m'écrit : « Nous devrions rebâtir Gerbeviller plus loin et laisser telle quelle est notre ancienne cité. Sous ses éboulis gisent notre bonheur et notre tranquillité perdus. Il ne faut pas qu'on oublie comment la vertueuse Allemagne a pratiqué la guerre en 1914. Dans sa désolation, l'ancien Gerbéviller formerait une sorte de musée de barbarie, un pilori pour l'Allemagne. On y mènerait en pèlerinage les écoles de France, pour apprendre à nos enfants ce qu'il en coûte de n'être pas assez fort pour fermer à l'ennemi l'accès du territoire ».

La leçon n'est pas seulement pour les enfants. Nous avons tous besoin de savoir que les civilisations supérieures sont en butte à la haine, à l'envie des peuplades attardées. On ne possède que ce que

l'on peut défendre. Si tu tiens une bourse dans ta poche, tiens un gourdin dans ta main. Si tu construis une cathédrale précieuse et fragile, élève des forteresses tout autour, arme-les, occupe-les. Si tu reçois à travers les siècles des leçons, profites-en, ô peuple trop magnanime !

Il y a des gens qui se transportent par l'esprit au moment où ils pardonneront aux Allemands. Je suis plus qu'étonné qu'ils retombent si vite dans leurs erreurs anciennes. Ils brûlent de pardonner quoi ? Le mal subi par les autres. C'est phénoménal, à cette heure, de rester ainsi étranger à la vie nationale.

On peut bien imprimer sur le papier des mots qui disent qu'on invitera les Allemands à entrer dans l'amitié de la France, mais on défie qui que ce soit de persuader ces injurieuses billevesées à ceux d'entre nous à qui l'Allemagne a tenté de briser les os. Soyons tous solidaires de Badonviller, de Gerbéviller, de Nomény, du nord de la Lorraine, de la Champagne. Nous ne convierons pas l'assassin à s'asseoir aux places laissées vides, à la table des familles assassinées. Nous mettrons politiquement et militairement les diverses nations allemandes, à jamais, hors d'état de nuire; nous les obligerons à rebâtir confortablement nos maisons détruites et à dresser de somptueux tombeaux à nos morts. Après quoi, si elles veulent profiter de notre supériorité intellectuelle et morale, et se mettre à notre enseignement, nous les autoriserons, certes, à profiter de notre vieille culture, qui déjà permit à Gœthe de se développer magnifiquement. Nous relèverons leur vie grossière par l'influence de notre vie spirituelle.

Les jeunes Allemands les plus distingués des villes libres et des Etats allemands, s'ils se montrent désireux et capables de profiter dans la société de nos fils, pourront être admis, comme jadis, à suivre dans Strasbourg les cours de nos maîtres français et à policer leurs mœurs. Mais ne devançons pas les événements. Il faut d'abord que la race allemande passe par la période d'expiation.

CHAPITRE II

UN VOYAGE EN LORRAINE EN OCTOBRE 1914

I. — *Dans un jardin de Lorraine.*

J'étais arrivé au soir à Epinal. — Epinal que Senancour, l'auteur d'*Oberman*, dans une phrase évidemment insensée, cite avec Naples et Constantinople comme une des trois perles du monde, et qui, je l'avoue, me plaît, à moi aussi follement. Le lendemain matin, à la première heure, je suis allé embrasser sur son lit d'hôpital le colonel Marchand blessé.

« Blessé grièvement ? » me demandez-vous. Comment pourrais-je vous le dire ? Il assure que sa blessure lui donne « un petit châtouillement agréable ». Insistez, il vous jurera que c'est plus commode pour courir à l'ennemi, et tout de suite il voudra se lever. Ah ! quel chef ! Que ne puis-je vous rapporter tout ce que ce héros, à la fois un solitaire et un conducteur d'hommes, m'a dit de sage et d'enthousiaste ! Mais on n'interviewe pas les soldats en temps de guerre. Je dirai simplement que je l'admirais et l'aimais quand il se battait sur le Nil, et qu'aujourd'hui j'ai envers lui une reconnaissance particulière, une dette d'homme à

homme qui double ma gratitude française. Il combattait au pied de la côte d'Essey, à dix kilomètres devant Charmes. Il est un des soldats que bénit la Lorraine et qui, fermant le passage de la Moselle, permirent les opérations décisives de Joffre et la victoire de la Marne.

En quittant le glorieux blessé, je suis allé, en moins d'une heure, visiter ma maison d'enfance, que j'avais bien cru ne jamais revoir. A la fin d'août, en effet, une bonne dame était arrivée à Neuilly et tout essoufflée m'avait dit : « J'arrive de Charmes ; le canon n'arrête pas ; les hauteurs sont couvertes de notre artillerie qui garde le gué de la Moselle. L'état-major français vient d'ordonner l'évacuation de tous les habitants. A cette heure, sûrement, votre maison est par terre ».

Par terre ! pour les besoins de la défense ! je n'ai qu'à m'incliner, mais n'en parlons plus jamais. Jamais plus je n'y retournerai. Et tâchons dès maintenant de penser à autre chose.

Aussi bien, c'était un risque que j'avais toujours su que nous courions. La trouée de Charmes, le passage de la Moselle sur Mirécourt et Neufchâteau, voilà des pays nobles, des pays de grande histoire et qui furent, en tous siècles, la route des invasions. Quand j'avais huit ans, j'ai vu la retraite de Mac-Mahon et du général de Failly après la bataille de Frœschwiller, et tout derrière eux l'arrivée odieuse des Prussiens.

Nous sommes un des chemins mystérieux du monde, la route de l'esprit, le sentier de guerre où le germanisme toujours a tenté d'assaillir la civilisation de Rome et ses héritiers. Destinée fatale, établie de toute éternité, de même que sur nos

têtes, chaque automne, c'est le grand passage des oiseaux qui émigrent. Buffon en dit quelque chose et Toussenel prétend que les enfants de Lorraine s'entraînent à la dureté en dressant des pièges, des « tenderies », aux petites bêtes. Non ! les enfants de Lorraine sont fermes et guerriers parce que, d'âge en âge, toujours ils ont subi et repoussé l'assaut de la bête puante de Germanie.

Donc une bonne femme s'en vint me raconter que je n'avais plus de maison. Mais elle avait trop vite couru, et l'ordre d'évacuation qu'elle m'apportait avait été, grâce à l'heureuse issue des batailles lorraines, rapporté dans les vingt-quatre heures. Ma maison d'enfance et mon joli jardin fleurissent toujours au bord de la Moselle. Au creux de la route, les voici qui m'attendent. Voici le seuil aimé, tous mes livres, et ma table de travail, d'où j'aperçois la rivière intacte.

Celui qui revient après une année dans la maison de ses parents voit son esprit se resserrer sur les souvenirs de famille, mais, ce mois-ci, la famille embrasse tous les compatriotes. Et je vais tout droit jusqu'à la mairie.

— Bonjour, monsieur le maire ; eh bien ! les Prussiens ne sont tout de même pas arrivés dans Charmes ?

— Ils n'en étaient pas loin ! Le 23 août, à onze heures du soir, on installait nos mitrailleuses à l'entrée du pont ; on massait les autobus pour faire une barricade. Nous ne dormions plus, crainte d'alerte, et nous ne mangions guère. Toute la journée, nous voyions passer les gens des campagnes fuyant leurs villages. A dix kilomètres d'ici, entre Saint-Rémy et Rozelieures, on se battait

furieusement. Ah! nous avons été bien défendus,

Et tout aussitôt le cantique s'élève, l'action de grâce que j'ai entendue sur toute la Lorraine en l'honneur des armées du général de Castelnau et du général Dubail.

— Mais, ajoutent mes concitoyens, nous avons fait tout ce que nous pouvions pour les blessés. Pendant trois jours, ceux qui avaient auto ou voiture, n'ont fait que la navette de nos neuf ambulances au champ de bataille. Et nous avons reçu du major en chef une attestation qui déclare qu'à Charmes les secours ont été donnés mieux que partout ailleurs. Grâce à nos brancardiers, Charmes a sauvé la vie, c'est le major qui le dit, au moins à huit cents soldats.

J'écoute et j'enregistre avec un grand bonheur les services que nos amis ont pu rendre à ceux qui nous servaient si magnanimement. Puis l'on me donne des nouvelles des enfants du pays qui sont à l'armée. Je salue d'ici les parents des morts, je félicite les blessés, les vaillants combattants portés à l'ordre du jour, et mon cher ami le capitaine Blaison, nommé commandant pour faits de guerre, sur le champ de bataille.

Le cœur angoissé, je suis revenu me promener une demi-heure dans mon jardin tout rempli du frémissement d'une radieuse journée d'octobre et du parfum des dernières roses. Les allées sont toutes jonchées du grand corps des peupliers et des mirabelliers que nos soldats ont abattus pour mieux ajuster leur tir. Adieu, beaux arbres, mes amis, compagnons de cinquante années, qui avez l'honneur de souffrir à la suite de l'élite humaine et d'associer à nos peines le monde végétal. Je me

laissais envahir par cette émotion, difficile à renfermer dans quelques froides lignes, où nous précipite la masse des souvenirs de notre enfance, suspendus comme des nids d'hirondelles au toit de la vieille maison. Aucun vent, et les feuilles fragiles par un dernier lien tiennent encore aux arbres. Charmante minute immobile, extrême instant de l'âme précaire des jardins. Ah! que j'aurais aimé demeurer là et qu'il fût permis sans indignité de respirer tant de beauté! Mais nos frères sont dans les tranchées, au péril, sous les froides nuits, et tout plaisir, cette année-ci, est vilenie. J'aurais trop peur de me paraître à moi-même ingrat envers les gens héroïques qui nous ont gardé cette divine douceur, cette paix d'un jardin d'octobre en Lorraine. Je retourne au travail, je retourne à Paris. Mais pas avant que j'ai coupée mes roses pour les porter, ce soir, au colonel Marchand sur son lit d'hôpital.

— Regardez-les un instant, mon colonel, un seul instant, car leur parfum pourrait gêner votre nuit, mais elles veulent vous dire, dès ce soir, qu'à Charmes on vous remercie.

2. — *Saint-Dié ou le « Trou de la Mort ».*

Jusqu'ici le récit de mon voyage nous a menés à Belfort, à Epinal, deux places que leurs forts et l'activité savante de leurs gouverneurs rendent imprenables, en sorte que les jeunes officiers se désolent d'y passer des jours paisibles, et quand nous sommes allés jusqu'à Charmes, ami lecteur, c'était la rive gauche de la Moselle où les Allemands n'ont pas pu mettre le pied. Maintenant, si vous

voulez me suivre, nous allons parcourir les parties de la Lorraine où a passé le flot envahisseur et qui nous offrent un double spectacle inouï, un contraste admirable d'anéantissement matériel et de force morale.

C'est un matin, que par les vallées trempées de brouillard je suis allé d'Epinal à Saint-Dié, ville ouverte, que les Allemands trouvent spirituel de bombarder un peu chaque jour.

Route charmante, spectacle égayant d'un petit lac où une demi-douzaine de braves gens, bien enfouis sous leurs cabans et assis sur leurs pliants, avec un sérieux imperturbable, pèchent à la ligne, au son du canon ! Mais à partir de Rougeville, et quand nous approchons du gracieux cirque forestier où repose Saint-Dié, voici des maisons écroulées et calcinées, et les prairies serrent le cœur, toutes semées de trous d'obus et de tombes aux fleurs fraîches, dont la croix de bois est coiffée d'un képi. Nous arrivons sans qu'aucun projectile se soit amusé à poursuivre notre automobile. Et nous trouvons les trente premières maisons de Saint-Dié, à notre gauche, celles qui forment le quartier de la Dolle, crevées, sans toitures, voire anéanties.

— Mais oui, nous dit le sous-préfet, chez qui nous allons tout droit. Ils nous ont bombardés, le 26 et le 27 août, puis sont venus nous brûler à la main une centaine de maisons. Ils ont occupé la ville quinze jours. Aujourd'hui encore, installés à une dizaine de kilomètres, sur la pente derrière le col de Sainte-Marie, ils nous envoient chaque jour, à leur heure, une quantité variable de projectiles. Ah! ils nous ont fait et nous font encore du mal.

Mais pour eux non plus, tout n'a pas été facile. Un de leurs officiers appelait Saint-Dié le « trou de la mort ». Voulez-vous voir les choses de près ?

Il nous mène à la mairie. On cause. Nous le menons chez l'évêque. On cause. Et bientôt évêque, sous-préfet, adjoint (le maire est défaillant) nous voilà déambulant par les larges rues construites en grès rouge. Ah ! si vous entendiez les récits de ces messieurs, tandis que la voix du canon tonne dans la montagne ! C'est un ensemble d'une belle allure simple, avec des accents qui ne trompent pas. Mais je crains de mal transcrire des faits qu'il leur appartiendra de noter, et moi je veux, seulement quand les couleurs de la guerre sont encore fraîches, admirer la paisible solidité de tous ces vaillants.

Sur notre passage, il me semble qu'on s'étonne un peu..

— Dame ! me dit l'adjoint, un évêque, un sous-préfet, un radical comme moi et puis vous, il y a longtemps qu'on n'a pas vu une société aussi panachée sur les trottoirs de Saint-Dié.

C'est aux Allemands que nous devons cette union générale aujourd'hui en Lorraine, et qui depuis quarante-quatre ans n'aurait jamais été troublée sérieusement sans les excitations d'une politique étrangère à notre province. Les Lorrains ont toujours été prêts à se connaître comme un seul organisme, et à marcher bien étroitement unis, parce qu'ils ont toujours senti les manœuvres et les efforts de l'Allemagne pour les subordonner. L'obusier qui depuis un demi-siècle les visait, maintenant tire sur eux. Foin des beaux conseilleurs de dispute. Et vive tout ce qui nous fournit un lien

social : patriotisme, armée, religion, autorité ! Vive l'amitié et l'entr'aide de guerre !

L'aimable sous-préfet de Saint-Dié m'a invité à déjeuner.

— Où voulez-vous que nous allions ? me dit-il. A l'hôtel Terminus, près de la gare ? Il y tombe des obus, mais on mange bien.

— Vous me rendez gourmand, monsieur le sous-préfet. Allons au Terminus.

C'est vrai, il n'y a plus une vitre aux fenêtres, par lesquelles on aperçoit, en face, la pauvre gare écroulée. Mais nous déjeunons fort agréablement avec les meilleures boîtes de conserve de la maison. Et puis, Henry Boucher, le sénateur des Vosges, nous a rejoints, tout botté, courageux, allant, un vrai jeune homme, qui a fait la guerre en 1870 dans ces mêmes lieux où ses trois fils aujourd'hui se battent, et ce maître conteur nous raconte des histoires.

Il veut nous mener au château de Spitzemberg, une vieille ruine du XIIe siècle, perdue sur un escarpement de la montagne, et qui vient d'être le centre d'une de ces batailles héroïques, (plus inconnue de nous tous que les batailles d'Hugo de Spitzemberg), où nos soldats accomplissent des prodiges qu'en vérité l'on nous cache trop.

— Venez, vous verrez les tranchées, les armes jetées, les traces encore fraîches d'une action formidable qui s'est terminée par une ruée à la baïonnette à travers les pierres féodales. Un tel site, sous ce décor de pluie, et ce mélange des époques guerrières, ah ! j'ai été saisi...

Un officier l'interrompt :

— Monsieur le sénateur, on pouvait aller au

Spitzemberg hier : aujourd'hui, ce n'est pas à faire. Demain ou après-demain, l'accès, je pense, en redeviendra libre.

Je ne peux pas attendre. Je vais donc m'en aller, par une route un peu sinueuse, à Raon-l'Etape, Baccarat, Gerbéviller, Lunéville, et puis gagner Nancy à travers le champ de bataille lorrain. Je côtoyerai des cantons de Saint-Dié et de Lunéville que recouvre encore le flot mouvant des ennemis. Qu'est-ce qu'on trouvera dessous ces Prussiens quand ils vont s'en aller? La région déjà déblayée ne nous parle que de villages détruits et de braves gens assassinés, et tous les récits qu'on me fait à Saint-Dié m'annoncent que je vais voir la Lorraine d'il y a trois siècles, la Lorraine de la guerre de Trente ans. Mais je sais déjà que les malheurs de ma province lui donnent plus de beauté qu'ils ne lui en enlèvent.

Il m'est arrivé parfois de me rappeler les rôles que nos petites villes lorraines jouèrent et dont elles n'ont plus l'ambition, et de regretter qu'elles ne fussent plus passionnées et avides d'action. Mais dans leur petit destin l'âme reste forte. On le voit dès qu'elles sont touchées, réveillées, réchauffées par les choses guerrières. Nos froides petites villes lorraines, pour être interprétées tout à leur avantage, doivent être vues à la lueur du péril allemand. Cette nécessité éternelle les ranime, les raffermit et, miracle auquel nous allons assister, ouvre leur cœur un peu contracté.[1]

1. Extrait d'une lettre que m'écrivait de Saint-Dié, Louis Collin, en date du 23 octobre 1914 :

« ..... J'ai vu, de mes yeux vu et de mes oreilles entendu cette horrible guerre. J'ai passé par toutes les angoisses d'un bom-

3. — *La Ruée des Inférieurs.*

De Saint-Dié, nous allons à Raon-l'Etape, en passant par la Voivre. C'est un des villages où les Allemands ont tué le curé.

Quand ils l'emmenaient, une vieille femme le vit et cria : « Oh ! mon Dieu, Monsieur le curé ! » Il dit : « Je suis ces messieurs de bonne volonté ». Peut-être qu'il espérait les apaiser, ou bien qu'il leur pardonnait sa mort. Son crime, c'est qu'ils venaient de trouver chez lui une carte d'état-major. La vieille femme se mit à marcher derrière. Et

bardement qui se renouvelle encore et qui depuis le 1er octobre, comme par fantaisie, a lancé ici quelque chose comme 350 bombes. On dirait qu'ils jouent à l'obus pour se distraire, ainsi que l'on joue à la balle, à la raquette ou au saute-mouton. Le 20 courant, ils nous ont arrosés de 44 sifflements suivis de craquements sinistres. Pourquoi ? comment ? d'aucuns expliquent que c'était une réponse à l'écroulement du clocher de la Petite-Fosse, tombé avec leurs mitrailleuses, sous nos obus à nous. Quand ils reçoivent quelques avaries de nos troupes, c'est Saint-Dié qui paye.

« ..... J'essaye de recueillir les documents d'une « histoire de la guerre à la trouée des Vosges ». Histoire dont on ne se doute pas assez, attendu que les dépêches officielles en ont à peine parlé. Vous avez vu le côté matériel de nos dévastations dans votre Lorraine. Mais, à côté, que de drames, que d'héroïsmes et d'anecdotes ! Ces ruines portent une moisson de légendes qui sont des réalités.

« Je n'ai pas la prétention de tout savoir ou de tout raconter. La chose serait très difficile avant longtemps. La circulation est interdite sur la ligne de feu et les simples mortels, fussent-ils débordants de colère et d'indignation, sont emprisonnés ici dans un triple cercle de sentinelles. Un sauf-conduit est nécessaire pour passer du centre de la ville dans ses faubourgs. Affreux régime d'exception qui nous est valu par la présence au milieu de nous, malgré les précautions prises déjà depuis huit mois, d'un reliquat d'espions allemands..... »

Les enfants de Lorraine partent pour aller orner les tombes de fleurs et de drapeaux français

comme elle gémissait, ils la saisirent. Un vieil homme est intervenu pour qu'on la lâchât. Ils l'ont empoigné, lui aussi, et les ont menés tous trois près d'une haie. Alors le curé a dit : « C'est le moment de prendre son chapelet ». Il s'est agenouillé au milieu, et les deux vieilles gens de chaque côté. Et au bout d'un moment, quand ils armaient leurs fusils, il a chanté sur eux trois le *Libera nos Domine*. Les Allemands ont tiré sur lui seul et renvoyé les deux autres.

Voilà ce que raconte la vieille femme.

De la Voivre, j'ai continué mon chemin sur Raon-l'Etape. Je passais à hauteur du col de la Chipotte. C'est une charmante gorge forestière que j'admire chaque fois que je la franchis, pour aller depuis Charmes m'asseoir à la table de Charles Sadoul, à Raon-l'Etape. On vient de s'y battre pendant des jours et des jours. Les Allemands voulaient forcer et n'ont rien ménagé pour y arriver. Nous nous contentions de tenir bon. On s'y brisait les dents des deux côtés. Là fut le nœud d'une situation qui s'est enfin dénouée selon notre volonté et pour notre salut. Mais à quel prix ! Douze mille cadavres attristent pour jamais cette vallée et ses pentes. Mon ami Baldensperger, professeur à la Sorbonne, un Vosgien qui défendait là sa terre natale, m'a écrit une belle lettre sur cette bataille de la Chipotte, nom ridicule d'un lieu devenu tragique.

Je ne puis pas exprimer quelle est mon émotion en parcourant sous une pluie de cimetière ces espaces qui me sont familiers et que je ne reconnais plus. Ils ont changé d'âme. Ils étaient pour moi des lieux d'agrément paisible des journées de ma jeunesse et des images de vacances. Je les tra-

versais pour aller voir mes amis. Mes amis maintenant s'y battent, ou bien y sont malheureux. Ce plateau lorrain que j'aime n'est pour moi aujourd'hui qu'une grande étendue de tristesse. Nous avons toujours travaillé pour ennoblir l'idée de guerre, mais les Allemands y ajoutent des salissures.

Qu'ont-ils fait du pauvre Raon-l'Etape, construit de pierre rose, sous la montagne, près de la rivière ? Les maisons de mes amis, Charles Sadoul, le directeur du *Pays Lorrain*, et Louis Madelin, l'historien, qui, l'un et l'autre, sont à l'armée, demeurent heureusement debout, mais les quartiers de l'Hôtel-de-Ville et du faubourg de Saint-Dié ont été incendiés méthodiquement. Pourquoi ? Parce qu'ils abritaient les dirigeants des sociétés de tir et de préparation militaire, suppose Emile Hinzelin.

Un matin, le courrier de la vallée de Celles en arrivant à Raon, comme d'habitude, vers les huit heures, annonça que les Bavarois, descendus des pentes du Donon, venaient de tirer sur sa voiture et qu'ils le suivaient de près. Ils arrivent, musique en tête, et envoient au hasard force coups de fusil. Chacun s'est terré dans sa cave. Mais justement c'est là que nos pandours se précipitent. Ils boivent, ils pillent, ils tuent, ils brûlent. Le ministre de la Justice qui vient de parcourir ces régions a pu hier déclarer ; « ... Les détails de cruauté sauvage, de stupide vandalisme sont tellement nombreux qu'il faut renoncer à les énumérer. Incendies volontaires et inutiles, habitants poussés dans les flammes, vengeance sadique exercée sur des innocents, sur tous les êtres faibles... » Imaginez les hurlements, toutes les scènes de l'alcool, du feu et de l'enfer, et un pédant de général qui se promène à travers les

rues, en répondant aux supplications des femmes : « Que voulez-vous ? C'est la guerre ! » Cependant les femmes-voleuses des officiers emballaient tout et le faisaient porter dans un train spécial qui chauffait en gare. Pour finir, l'orgie la plus crapuleuse ronfla avec accompagnement de pianola et de gramophone.

Elle a laissé dans tous les logements une lie écœurante. J'ai déjà montré *les Ivrognes sur le charnier*, les médecins et infirmiers laissant leurs propres blessés à demi charcutés et terrifiés au milieu des cadavres défaits.

Pour bien connaître et sentir la tragédie de Raon-l'Etape, il faut donner un pendant aux brutalités allemandes et à l'ignominie des princes mêmes de leur science ; il faut s'arrêter sur un cas exemplaire de la noblesse et de la délicatesse françaises dans les classes les plus modestes. Veuillez écouter ce que faisait et pensait, dans ce même pays, au cours de ces semaines honteuses, une jeune fille, presque une enfant. Sa lettre qu'on va lire m'a ému. Dans sa naïveté, elle peint les malheurs de la guerre tout comme une gravure de Callot. O Lorraine éternelle, terre foulée sans trêve et féconde en mâles beautés !

La jeune Hélène Payeur, dont le père, garde forestier des environs de Raon, est sous les drapeaux, s'est trouvée séparée de sa mère par la bataille et durant un mois est restée seule au milieu des bouleversements. Vous allez voir comment cette enfant de quinze ans et demi a protégé sa sœur Rita, âgée de sept ans et demi, et son frère Robert, âgé de cinq ans. Ecoutez et dites-moi si c'est simple et beau :

« Maison forestière de Cénimont, par Sainte-Barbe.

« Monsieur,

« Je m'empresse de répondre à votre lettre que j'ai reçue avec plaisir. Je vous dirai que nous sommes tous à la maison forestière. Maman, dont nous avions été séparés dans la bataille du 25 août, est rentrée le 21 septembre ; elle a été jusqu'à Fontenay. Quant à moi, je suis allée jusqu'à Sainte-Barbe avec elle, j'y suis restée un jour et une nuit, jusque quand les troupes allemandes sont arrivées. Nous avions emmené notre plus beau linge et notre vache. Quand Sainte-Barbe fut tout en feu, ils ont brûlé notre vache et m'ont défendu de la sauver. Je suis restée seule avec Rita et Robert pendant une heure de temps, qui ne cessaient de pleurer. On ne s'entendait plus par le bruit des canons et des balles. Je me suis sauvée à travers les champs et les balles. Les allemands me disputaient, mais ils me laissèrent passer à cause des enfants. Je gagnai Baccarat à travers bois. Mais une bataille s'élève et je tombais sur mes jambes par la frayeur des balles. Je marchais toujours, malgré la défense des allemands. J'arrivai à la Chapelle quand une grande bataille éclata au-dessus de Thiaville, je passai tout de même. J'arrivai à la maison qui était complètement pillée. Je me suis mise aussitôt à nettoyer pour pouvoir me loger. Je n'avais rien à manger, mais enfin les prussiens sont venus faire leur cuisine chez nous et nous ont fait manger avec eux. Ils ont fait périr l'autre vache chez nous. C'était une peste, car notre vache était à l'écurie et un cheval dans le fossé au bord de la route. Il a fallu que je fasse enterrer tout cela en me plaignant

aux officiers. Ils ont pris tout notre seigle, et notre blé qui n'était pas battu, et m'ont défendu de le rentrer. Ils ont pris tout notre linge pour leurs blessés et nous n'avons plus rien à nous mettre. Rita et Robert marchent pieds nus. Ils ont arraché toutes nos pommes de terre et je n'ai rien eu à dire.

« J'étais en souci, car je n'avais plus rien et je ne savais pas où maman était. Tout est triste en ce moment pour nous, car il faut travailler et ne rien gagner. Il y a trois mois que nous ne touchons pas un sou. Enfin, s'il fallait tout vous dire, je n'en finirais pas.

« Nous avons reçu des nouvelles de papa, il nous dit qu'il va bien ; mais il ne nous dit pas où il est. Maman l'a vu à Gircourt lorsqu'il partait pour le Nord.

« Quant à la petite baraque de chasse, il ne reste que le fourneau ; les fenêtres sont cassées et il y a beaucoup de tombes allemandes autour. Nous avons encore la nappe, mais heureusement que nous l'avions cachée au bois avec un plumon. La maison forestière est brûlée ainsi que celle de Miclo et celle de Marchal.

« Notre petit chien est disparu et nous ne savons pas quelle fin qu'il a pris... »

Petite fille courageuse, tranquille et charmante ! Elle est digne des soldats qui, dans le même temps, couvraient le passage de la Moselle et parmi lesquels combattait son père. Elle a dans les veines le sang de Lorraine. Quelle simplicité, quel accord harmonieux entre le sentiment et la raison ! Quelle mesure dans l'imagination ! En regard du brutal

appétit des barbares dans leur fange de Raon-l'Etape, comme elle rayonne, la pureté de cette jeune fille, mère de famille sur la montagne! Je salue cette évidente supériorité du cœur, qui, le jour où elle s'allie à la supériorité de l'intelligence, crée le génie français.

Et c'est cela que les Allemands veulent écraser pour plusieurs motifs, parmi lesquels une effroyable jalousie.

Quand nous parlons de leurs assassinats dans la région de Raon, quand nous notons qu'ils ont fusillé le curé de la Voivre, le curé de Luvigny, le curé et le maire d'Allarmont, et tant d'autres, comprenez-vous bien que ce sont des inférieurs qui massacrent leurs supérieurs? Une basse race se précipite sur des êtres de meilleure qualité et cherche à frapper ceux qui ont de l'ascendant moral. Voilà ce que je distingue avec certitude et qui me révolte, m'inonde de tristesse dans ma journée de Raon.

On m'avait dit qu'un abbé de cette petite ville avait été admirable, était resté solide au poste, tandis que presque tout le monde, le curé et le maire entre autres, et d'ailleurs fort honorablement, avait suivi l'autorité militaire, qui ordonnait d'évacuer. Je demandai à le saluer; on courut l'avertir et je vis arriver deux prêtres. Ma foi, dans l'embarras, je m'adressai à l'un et à l'autre :

— Je suis heureux de vous présenter mes respects. Je sais que vous avez été admirables.

— Pas moi, dit le curé. C'est lui.

Et paisiblement du pouce, il me montrait son jeune collaborateur.

Quels types! Quelles gens solides! J'ai toujours

discerné et aimé la qualité de mes compatriotes, mais aujourd'hui les événements sont venus exciter, faire sortir ce qui reposait dans leurs cœurs, toute une réserve de vertus qui, sous des couleurs un peu froides et pauvres, constitue le génie de cette nation militaire sans panache.

Et c'est une humanité si parfaitement estimable que l'on vient torturer et massacrer, contre le droit de guerre, sans utilité stratégique, dans nos villages ouverts ! Ce peuple allemand est resté brutal et barbare, en dépit de tout ce qui aurait pu le civiliser ; il s'en rend compte : en même temps que l'esprit de concurrence économique, la jalousie s'est mise en tiers, d'une façon évidente, dans les épisodes de cette guerre d'extermination. Je voudrais que l'on publiât les noms des officiers généraux allemands qui ont présidé aux crimes de Raon-l'Etape, ou qui simplement les ont tolérés. Ces officiers relèvent de nos tribunaux et sont passibles de la peine de mort. Aucun traité de paix ne peut les amnistier, et, pour l'honneur et l'intérêt de la civilisation, notre justice doit informer régulièrement et se poursuivre contre de tels malfaiteurs.

4. — *Dans les Ruines.*

Je continue de visiter mon pays dans le malheur. Toute une journée encore dans les ruines et les tombes, ruines des villages de mon enfance, tertres plantés d'une baïonnette et marqués par une croix que coiffe un képi. Mais sur toute cette mort flotte une âme vivante et qui communique une vie immortelle.

Je dépasse Baccarat, tout effondré autour de son église, et gagne les hautes solitudes de Domptail, d'où l'on embrasse le mieux, en dépit du brouillard, l'immense champ des batailles de Lorraine. Des tranchées et encore des tranchées, lugubres dans la terre glaise, et des troncs d'arbres mutilés. Sans rencontrer âme qui vive, au milieu des clairières toutes fraîches et des petits bois encerclés de ronces artificielles, déchiquetées par la mitraille, notre voiture gagne un débris de village où nous nous arrêtons de stupeur douloureuse, pour essayer de saisir s'il y a encore un souffle de respiration dans ce cadavre ? Où suis-je ? Et quel était votre nom, village malheureux ? Personne à questionner. Et déjà le brouillard du soir, de l'hiver et des deuils commence à recouvrir la plaine. Mais quelle est cette forme étrange qui, d'un pas accablé, à travers les champs, regagne ces ruines ? Est-ce une femme, ou bien un prêtre ? Allons le lui demander.

C'est un prêtre. Il porte sous son bras un linteau, une fenêtre brisée, un morceau de tapis souillé.

— Quels sont, monsieur le curé, ces trésors ?

— Je viens des tranchées. Nous y cherchons nos affaires que les soldats y ont emportées pour se mettre à l'abri.

Et le voilà qui nous raconte l'histoire de son village. Vous êtes à Saint-Pierremont. Dix habitants seulement, y étaient restés. Ils ont subi tous les tourments et n'ont pas eu de pain pendant douze jours.

Il veut à tout prix nous faire entrer chez lui.

Dans ce que fut sa maison, il a placé au-dessus de sa tête, pour lui servir de toit, deux, trois volets qui reposent sur les murs à demi-rasés. Et là-dedans, fort poliment.

— Que vais-je vous offrir, messieurs?

C'est d'un courage et d'une gentillesse à l'embrasser.

— Ma foi, monsieur le curé, j'accepte pour la curiosité de voir ce que peuvent contenir vos armoires!

Il faut bien qu'il avoue qu'il n'a rien. Nous causons : l'échine un peu courbée, à cause des planches trop basses du toit, mais qu'il a l'âme haute, ce prêtre rentré dans sa paroisse, où seuls subsistent le nom et le devoir.

Les avoines et les blés ont germé sur place; le piétinement de la guerre a détruit les pommes de terre; les betteraves arrivent à maturité, mais on ne pourra pas les rentrer, faute d'hommes et surtout de chevaux; les gens craignent d'aller aux champs parce qu'ils y font éclater, au moindre heurt, des projectiles fichés en terre et qui fracassent tout. Tant pis! il se tient à son poste.

— Monsieur le curé, allons voir votre église.

C'est une passoire, où le ciel prodigue sa pluie.

— Monseigneur m'interdit d'y célébrer l'office. Trouvez-vous qu'il a raison?

— Eh! mon cher monsieur le curé, allons continuer la conversation dehors. D'une minute à l'autre, votre église va nous tomber sur la tête.

Mais aucune réalité n'affecte, n'entame ce curé-soldat, ce survivant de la bataille. Il vit dans le monde des idées et des sentiments, avec les personnages invisibles qui flottent sur nos têtes. Je ne le sens touché que pour me dire :

— Il y en a qui viennent photographier. Cela me fait de la peine. Prendre notre misère, mon église ruinée!

A ce moment, j'ai eu une vraie terreur que mes compagnons ne fussent en train de tirer une série de clichés. Allons ! monsieur le curé, votre misère vous met à l'honneur. Votre village, votre église sont des grands blessés de la guerre. Et tous les Français, cléricaux, anticléricaux, indifférents, se sentent vos amis dans la niche à chien que les Prussiens vous ont faite. Adieu, au revoir, et vive Saint-Pierremont !

Nous roulons de nouveau, et de nouveau des ruines. Je voudrais bien serrer la main des paysans de Magnières, mais la journée s'avance et je passe avec un remords en emportant l'image inoubliable de leur église délicate et tragique, toute ajourée par la mitraille.

Pourquoi cet acharnement sur les curés, qu'on remplacera, et sur les belles églises, que nul ne sait plus construire ? Je regardais le ciel couvert de nuages et de grandes fumées noires. Déjà l'odeur commence à se dissiper, l'odeur effroyable qui se dégage des maisons écroulées, sous lesquelles gisent des cadavres de bêtes et de gens, et l'on amassera de la terre sur les tombes trop peu profondes, mais n'y aura-t-il plus, la nuit, dans ces villages, la grande forme noire du clocher ? A travers le corps du pays, à travers les maisons, les industries et les fortunes, les Allemands cherchent à atteindre l'âme. Ecoutez ce grand mot qu'ils disent aux curés : « Vous êtes l'âme de la résistance. Nous allons vous fusiller ». Ils voudraient éteindre la flamme. Eh bien ! ils la feront surgir !

Et maintenant j'arrive au sanctuaire des ruines lorraines, au centre de ce vaste temple du patriotisme qu'est devenue la Lorraine dévastée. J'arrive

à Gerbéviller, où l'horreur est sanctifiée par la charité.

Gerbéviller-la-martyre ! Son crime ? Le 24 août, cinquante-deux chasseurs ont défendu, eux seuls, pendant dix heures, le petit pont de la Mortagne. Les Prussiens, toute une brigade, se sont vengés en torturant, assassinant et incendiant la population civile sans armes. Ce qui fut la charmante petite ville s'étend là sous notre regard, dressant les moignons de ses murs calcinés, recevant la pluie par toutes ses plaies, immobile, muette, désertée, effroyable. C'est Pompéi, mais une Pompéi notre parente, et qui nous demande vengeance. A Pompéi il y a moyen de bailler ; on nous y explique trop de choses. Ici, dans cette brume, mon cœur est contracté par un sentiment simple : comme nos frères ont dû souffrir ! Quand il y avait les hurlements, les incendies, les morts, toute la musique, tout l'enfer, qu'est-ce qu'ils ont subi ? Et le château, dans son parc charmant, qu'est-il devenu ? Le voici ; un chicot noirâtre, derrière ses hautes grilles tordues, et sur un décor de belles frondaisons qui retournent à la libre nature [1].

1. Extrait d'une lettre du Dr Labrevoit (de Nancy), datée du 24 octobre 1914, lue en séance de l'Académie de Médecine par le Secrétaire perpétuel, professeur Debove :

..... Médecin principal de l'armée, en retraite depuis 17 ans, j'avais un pied-à-terre de famille à Gerbéviller, où j'étais aussi président du Sous-Comité de la Société française de Secours aux blessés militaires. Nous avions préparé avec le concours de Mme la marquise de Lambertye, une ambulance idéale dans le vaste château de Gerbéviller, dont le donjon était surmonté d'un drapeau de la Croix-Rouge, visible à de très grandes distances. Durant le bombardement long et féroce de cette bourgade inoffensive, c'est le château qui a été tout d'abord anéanti par les obus incendiaires. A la nuit tombante, après la sauvage

Je ne résiste pas au désir de faire quelques pas dans ces parterres ruinés, livrés à l'épouvante, où jadis je me suis promené avec tant de plaisir. Dans leurs demi-ténèbres, je croise un gamin qui s'en va d'un pas ferme en sifflant. Il est vêtu d'une tunique de fantassin français. Qu'ai-je besoin de lui rien demander? J'ai tout mon renseignement, à le voir vigoureux, joyeux, militaire, bien allant, bien vêtu de la défroque d'un mort. Bel héritier, salut !

— Et les Prussiens? lui dis-je.

— Y m'ont fait deux heures prisonnier.

Il s'éloigne en sifflant derechef une marche. Et moi, je m'en vais à la recherche des femmes qui furent les anges de ces ruines.

5. — *L'Ame des Ruines.*

Me voilà donc, au soir tombant et sous la pluie, dans les ruines de Gerbéviller-la-Martyre, qui cherche les religieuses portées à l'ordre du jour de l'armée par le général de Castelnau.

— Vous voulez voir la chère sœur Julie? Il n'y a

tuerie d'une trentaine d'hommes, femmes et enfants, la capture de nombreux otages, les barbares ont procédé à l'incendie méthodique au pétrole, rue par rue, de toutes les maisons, et c'est à ce sujet que je vous livre un souvenir.

Pendant cette soirée du 24 août, alors que ma douleur dominant encore ma rage, je regardais flamber ma maison, pensant à tous les précieux souvenirs de famille que les flammes consumaient, un officier allemand jeune, correct, parlant bien français, s'approche de moi et, joignant les deux mains dans un geste de pitié compatissante, me dit par deux fois : « Votre pauvre pays! », puis, se penchant à mon oreille : « Ça, c'est du vandalisme ».

Dr Labrevoit (Nancy).

pas à vous tromper. C'est la maison qui reste, en montant, à votre main droite.

La maison qui reste ! La voici : une maison sans cachet, mi-paysanne, mi-bourgeoise, et la salle à manger, où j'attends quelques minutes la sœur, est ornée d'une suspension en camelote de bazar. Je suis bien content de cet ensemble sans grâce, commun. Je vais voir en pleine vie médiocre un fruit né de la circonstance.

Mais voici Mlle Julie Rigarel, en religion sœur Julie, celle-là même que le général a glorifiée, que le préfet est venu embrasser, à qui le sous-préfet a conféré provisoirement tous les droits du maire.

— Ma sœur, avec un grand respect, le président de la Ligue des Patriotes vous salue.

Et j'explique à la noble femme que je parcours la Lorraine pour me renseigner sur les vilenies des Allemands et sur les mérites de mes compatriotes.

Je distingue mal ses traits, dans la faible lueur que donne la petite lampe à pétrole de la suspension. Je vois seulement que c'est une personne un peu forte, débrouillarde, parlant vite, avec beaucoup d'accent, pareille à toutes les religieuses et à beaucoup de dames de nos petites villes, mais demeurée plus rustique et rayonnante de bonté.

— Mais qu'est-ce que j'ai donc fait pour qu'on s'occupe de moi ça ! Les sœurs de Saint-Charles sont hospitalières, je ne devais pas agir autrement.

Les sœurs de Saint-Charles ! la congrégation lorraine par excellence, une vieille fondation de notre duché. De par leurs lettres patentes, du XVIIe siècle, elles avaient mission de prier pour la conservation et la prospérité de la maison de

Lorraine. Elles viennent de bien servir l'honneur du peuple lorrain.

— Soit! ma sœur, vous n'avez rien fait qui soit extraordinaire pour une sœur de Saint-Charles. Mais des choses extraordinaires, vous en avez vu.

— Ah ! j'en ai vu ! La grande fusillade et le bombardement, ce fut le 25 août, de 9 heures du matin à 9 heures du soir. Dans la nuit du 23 au 24, on nous avait envoyé des petits alpins pour défendre le passage. Une cinquantaine, et si jeunes, des enfants. Ils se battaient. Nous recevions des bombes, des balles. Le maire leur dit : « Mes enfants, vous ne pouvez rien, ils sont trop nombreux. Et vous allez exposer le village. » Ils répondirent doucement : « Le général nous a donné l'ordre de tenir jusqu'au bout. » Et ils tinrent jusqu'au soir, où l'infanterie allemande arriva dans le centre de la ville. A ce moment, ils réussirent à se glisser à ras de terre et puis par-dessus les murs du cimetière, sans que les Allemands les vissent. Alors ceux-ci s'en prirent aux gens de la ville. Ils entraient dans chaque maison en frappant et en chassant tout le monde. Un officier arriva chez moi avec des soldats. Il monta chez mes blessés. Les pauvres petits tremblaient. Et moi je me suis mise entre eux et lui et je disais : « N'y touchez pas, ils sont blessés ». Alors il allait à chaque lit et jetait, lui-même, la couverture à terre, pour voir les pansements. Il avait un revolver dans une main et un poignard dans l'autre. Je le suivais, je le précédais. Ah ! j'étais effrontée. J'en suis encore étonnée. Comment ai-je osé ? Je ne savais pas alors qu'ils étaient en train de tuer et

de martyriser des femmes, des enfants dans le village.

Elle me donne des détails sur les crimes des Allemands contre les personnes, et, soudain, épouvantée par les images qu'elle réveille :

— Croyez-vous qu'il reviendront? me dit-elle. Oh! j'ai peur!

Cette interruption est bien belle; elle laisse voir la nature sous l'excellence de la religieuse.

— Ils vous ont épargnées, vous et vos religieuses, ma sœur?

— Je soignais leurs blessés comme les nôtres. C'est mon devoir de sœur de Saint-Charles. J'ai le droit de préférer les nôtres, mais, eux, je les soignais également. Tenez, le 25 août, nous avons eu 258 blessés prussiens, et personne pour les soigner. « Et vos majors? leur disions-nous. — Ils nous ont abandonnés. » Nous les pansions. Nous ne savions rien faire de savant. Il y en avait un, ses deux doigts pendaient : je les ai coupés avec mes ciseaux. C'est à Roselieures surtout qu'ils ont été massacrés par notre 75. Ils n'avaient plus de mollets, plus de joues, plus de côtes.

— Se plaignaient-ils?

— Non. Ils disaient : Ça me brûle. Ils étaient entrés à Gerbeviller, le 24 août, le soir, je vous l'ai dit. Eh bien! le 28, à 5 heures du soir, les Français rentraient. Vous pensez quelle lutte, et qui a duré, sans discontinuer, jusqu'au 13 septembre, à 8 heures du soir. C'était la bataille toujours, le duel d'artillerie, la mitrailleuse surtout, ce que nos gens appellent le moulin à café.

La sœur me donne un tas de renseignements que je laisse glisser à terre pour recueillir seulement

ce qui me la fait connaître elle-même. Ce n'est pas le désastre de Gerbeviller que je lui demande : j'ai vu les ruines ; et ce n'est pas non plus le récit du combat : il faudrait le placer dans l'ensemble des opérations. Je suis venu pour la voir, elle-même, pour voir une personne qui possédait à son insu une puissance héroïque et qui s'est révélée dans un mouvement d'enthousiasme quand cela fut nécessaire.

— M. le curé, me dit-elle, avait été emmené par les Allemands. L'église brûlait. Alors l'idée m'est venue soudain que le ciboire était en danger. J'ai couru le prendre dans le tabernacle, je l'ai apporté ici, et m'étant mise à genoux, je me suis communiée.

Ici, dans cette salle, sous la suspension dorée ! Ce tableau m'explique la sœur Julie : une nature excellente, formée divinement. Je me trouve en présence d'une personne de la campagne, pleine de bonté et d'esprit pratique, mais tout cela rehaussé par le sentiment mystique.

Tandis que nous causions, d'autres sœurs, des infirmiers, des officiers, des soldats et puis des éclopés, des réfugiés, parmi lesquels des enfants, et quelques-uns des pauvres habitants revenus dans les ruines sont entrés, l'un après l'autre. Ils m'expliquent qu'ils ont fini d'enterrer les morts de la bataille et que le lendemain matin, au milieu des tombes, on dira pour eux une messe en plein air. Ils me demandent d'y prendre la parole ; la sœur Julie insiste, et moi, j'en décline l'honneur, non que je veuille m'épargner un petit effort pour des gens qui se sont fait tuer, mais parce que je me sens indigne d'un si grand rôle réservé dans mon esprit

La petite fille folle

aux prêtres, aux soldats, à ceux qui ont souffert.

— Vous auriez fait plaisir à tous.

Ce mot de la sœur Julie me poursuit dans l'obscurité où je me retrouve, tandis que la voiture, une fois encore, nous fait traverser les ruines et court vers Lunéville. Je songe au service qu'elle nous rend en manifestant la générosité morale de notre nation auprès des horreurs allemandes. C'est par elle que l'on comprend le cri de l'orateur sacré : « Les mains élevées vers le ciel enfoncent plus de bataillons que les mains armées de piques et de lances ». Il est certain que cette religieuse qui soigne les assassins eux-mêmes sur le lieu de leurs assassinats, et quand elle est la fille et la sœur des victimes, vous a une autre allure dans Gerbeviller que les *Ivrognes sur le charnier* dans Raon. Souhaitons qu'elle soit vue dans les décombres de sa ville, cette âme rayonnante de femme française, par les Américains et par les nations neutres qui balancent entre la France et l'Allemagne. Mais qu'avais-je besoin, tout à l'heure, d'opposer à son désir mes scrupules! Elle a organisé une belle cérémonie : elle trouve que mes titres, quels qu'ils soient, y ajouteraient quelque chose ; je n'ai qu'à lui obéir. Retournons à Gerbéviller. J'y retourne et je lui dis :

— Ma sœur, c'est entendu. Je vais coucher à Lunéville, mais demain à 9 heures bien exactement, je serai de retour et vous rejoindrai, pour la messe, sur le plateau, entre Gerbéviller et Moyen.

6. — *Le maire-otage.*

En arrivant à Lunéville, dans la nuit la plus noire d'une ville sans lumière, j'étais allé chercher

à sa mairie mon vieil ami Georges Keller, pour que nous dînions ensemble à l'hôtel. Hôtel entièrement vide, depuis que les officiers prussiens en ont été décampés.

Dans la grande salle, nous voilà seuls en face d'un petit repas de conserves, et tard dans la soirée le vaillant patriote lorrain, sans s'étonner, sans y mettre d'émotion ni de couleur, à peine quelque humour, nous explique d'une voix un peu traînante comment ça s'est passé.

— En 1870, nous les avons eus trois ans; cette fois-ci, je crois que nous en serons quittes pour ces trois semaines.

Il m'en fait le récit. Les Prussiens sont entrés le samedi soir, 22 août, et partis le samedi matin 12 septembre.

— Ils nous ont coûté douze personnes tuées et cent maisons incendiées, et puis 350.000 francs de contribution de guerre. Moi, comme maire, j'étais otage, j'étais responsable; il n'y a pas à dire, j'étais dans leurs mains, à la merci d'un incident. Aussi tous mes concitoyens étaient parfaits pour moi, pleins d'attention; quand j'étais prisonnier, on m'envoyait des petits plats, mille gâteries. Je sentais avec un profond plaisir l'amitié, la reconnaissance de tous pour leur maire.

— Keller, il y a déjà un mois de tout cela. La reconnaissance dure toujours?

Il rit. Nous rions, et le lecteur avec nous. Mais tous, nous avons beau faire les sceptiques, nous savons que ce sera un beau titre que de s'être bien conduit pendant la grande guerre de la Revanche.

Vous aimeriez, n'est-ce pas, que je vous trans-

crive ici ce que j'ai entendu toute la soirée, l'histoire de Lunéville sous les Allemands, racontée par son maire. C'est, en effet, dans tous ses détails, un enseignement du plus haut intérêt. Mais je crains d'y glisser des erreurs de mémoire qu'on attribuerait à Keller, et mieux vaut qu'à son heure il publie lui-même ses notes. Un conseil, toutefois ! qu'il ne s'en tienne pas à nous raconter que la viande, l'épicerie, le beurre, les graines alimentaires, et, pendant deux jours, le pain ont manqué ; que, faute de gaz, d'électricité et de pétrole et les bougies étant rares, il fallait s'éclairer avec de l'huile comestible. Keller, ce qu'il y a de bien, c'est votre solidité d'âme et celles de vos concitoyens. Le préfet Mirman dans son rapport officiel, écrit : « Le premier jour, M. Keller, industriel, maire de Lunéville, et douze de ses concitoyens, ont été pris comme otages, et ils n'ont été relâchés qu'au bout de dix jours; dans la suite les otages, quotidiennement fournis, répondaient de la sécurité des troupes allemandes. M. Keller a fait jusqu'au bout, non sans péril, tout son devoir, avec un sang-froid et une dignité au-dessus de tous éloges. Voilà le schéma. Nous voudrions avoir la série des faits et des émotions par lesquels vous avez passé et qui justifient ce beau témoignage d'un digne préfet radical à un maire nationaliste, d'un patriote à un patriote.

Keller n'était pas maire de Lunéville avant la guerre. Il appartenait à la minorité du Conseil municipal. Soudain au début du mois d'août, le poste devient libre. Pourquoi tous se tournent-ils vers lui ? Pourquoi accepte-t-il quand l'heure est périlleuse ? Parce que quarante-quatre ans auparavant, en 1870-71, son père a tenu avec excellence ce

haut poste et que tous sentent le fils qualifié pour répéter la belle conduite du père.

C'est émouvant de voir comment la cité, la nation, la grande et la petite patrie, aux heures périlleuses, se resserrent, se coordonnent, font un seul être, doué de mémoire, et appellent les morts eux-mêmes aux délibérations des vivants. Ah! comme tout devient intelligence, beauté, bel ordre, quand l'intérêt collectif et l'intérêt individuel se confondent!

Keller a connu sous toutes ses formes le rôle d'otage. Il a été gardé au fond d'une chambre; il a été promené comme un bouclier au front du régiment. Un soir un officier le prie d'entrer au corps de garde et là :

— Monsieur le maire, voudrez-vous nous servir de guide pour sortir de la ville?

— Oh! c'est bien simple, vous n'avez qu'à suivre les rails du tramway.

— Non, veuillez marcher devant.

Deux hommes se placent à sa droite, à sa gauche, le revolver au poing. Il s'en va, ainsi encadré, voué à une mort immédiate si quelque incident se produit. C'est un poste d'honneur. Mieux que personne, il représente sa ville. Tout de même, en rase campagne, il voudrait s'en aller. « Non, monsieur le maire, il faut continuer ». Au bout d'un temps il s'insurge :

— Je ne suis plus jeune, je n'ai pas l'habitude d'aller de ce train.

— Oh! monsieur le maire, dit le chef, il y a quinze jours que je n'ai pas couché dans un lit. Vous n'avez pas le droit de parler de fatigue.

Et l'on continue.

La scène nous donne une faible idée des trois

semaines que Keller a passées, toujours à la merci de la fantaisie honorable d'un patriote militant et, plus encore, mis en danger par les hallucinations des Allemands obsédés de peur et criant soudain qu'on leur tire dessus.

Enfin, ils partirent. Et ce jour-là, pour une dernière fois, ils emmenèrent avec eux Keller qui devait leur servir de gage jusqu'à ce que le dernier soldat fût en sécurité.

— Je marchais, comme d'habitude, au premier rang. A quelques kilomètres de la ville, le général me dit : « Monsieur le maire, vous êtes libre, et je vous félicite de la dignité avec laquelle vous avez accompli votre devoir. » Il me tendit la main. il fallut bien y mettre la mienne. Vous pouvez croire que je manquais d'élan. Ils m'ont laissé là sur la route. Le temps était beau, je suis revenu à pied. En cheminant qu'est-ce que je vois ? Deux soldats allemands entourés de femmes et d'enfants. « Ils veulent être prisonniers, » me dit-on. Ah ! non, gardez-vous du piège ! Qu'un civil fasse un acte de guerre et les Prussiens reviendront nous fusiller et nous brûler. Je ne m'en mêle pas. « Mais au moins, dis-je à ces deux soldats, vous n'allez pas faire du mal à ces femmes et à ces enfants ? — Nous n'y pensons pas me répondirent-ils avec indignation. Et les enfants, les femmes criaient : « Ils n'y pensent pas. — Ma foi, dis-je embarrassé, je ne vous arrête pas, mais si vous voulez venir avec moi... »

Et c'est ainsi que les bonnes gens de Lunéville, émerveillés, ont vu leur maire, qui était parti, le matin, prisonnier des Prussiens, revenir, au soir, sa canne à la main, avec deux captifs.

L'histoire n'est pas mauvaise. Elle est loin de

vous donner l'essentiel de l'intérêt que je trouvais à causer avec mon ami Keller. Mon plaisir profond, tandis que je l'écoute et le regarde, dans cette salle où je crois encore respirer l'odeur des Prussiens, c'est de voir un fils qui renouvelle à un demi-siècle de distance la conduite de son père ; c'est d'admirer un galant homme, un industriel estimé de tous, mais que rien ne désignait pour jouer dans la vie les héros, tenir ce rôle à merveille, au premier appel, au premier coup de clairon du destin. Et autour de lui, avec une pareille aisance, tous ses concitoyens ont fait leur devoir comme leurs pères en 1870, comme leurs aïeux, d'âge en âge.

La lutte contre les gens d'outre-Rhin, voilà notre esprit profond, le foyer de notre vitalité, à nous gens de la rive gauche. Et l'on s'en assure, on en reçoit d'admirables clartés, si, quittant le monde qui raisonne, on se plonge dans le monde du sentiment et dans le peuple instinctif.

Sur la promenade, au Champ de Mars de Lunéville, un petit monument s'élève où l'on peut lire : « Le 21 août 1870, les Prussiens ont fusillé J.-J. Gigant. Ils le savaient innocent ! » Cette inscription me dispense de vous raconter une histoire. Vous comprenez que ce monolithe commémore une atrocité accomplie, il y a près d'un demi-siècle par l'ennemi héréditaire. Et là, dans le moment où j'étais à Lunéville, une couronne venait d'être déposée sur cette pierre de souvenir avec ce mot : « Mon Dieu, ayez pitié des Français qui vengent mon père. » Est-ce assez beau et jailli, à la fois, du cœur d'une enfant et du cœur de la race ?

Cette ardente prière, à laquelle en passant chacun de nous s'associe, a exactement la qualité, la force

qui éclate dans les deux plus belles lettres que j'ai lues depuis le début de la guerre, et qui furent écrites par deux femmes lorraines, l'une paysanne de Moyen, l'autre paysanne de Moncel, qui sont des villages auprès de Lunéville, et toutes deux criaient vengeance, comme la femme sculptée par Rude, dans son groupe du *Départ*, avec une bouche violemment ouverte. « Nous te disons que tu sois fort et que tu ailles les venger, » dit la jeune fille de Moyen. « Tu peux faire part de cette lettre à tes camarades pour que tous les soldats puissent nous venger », redouble la jeune femme de Moncel.

Femmes admirables, témoignage de la vitalité puissante de nos campagnes, signe de ce qu'il y a chez nous de plus intuitif et de plus inspiré, qu'elles sont belles quand elles ramènent leurs fils, leurs frères, leurs maris au combat contre l'ennemi héréditaire et leur font jurer fidélité à la loi de leur race! Voilà le fond lorrain, la nappe d'eau vive d'où sortent nos réflexions et notre spontanéité.

...Je m'arrête, je m'éloigne trop de Keller. Voilà un instant que je n'entends plus ce qu'il me dit sur la manière, à la fois ingénieuse et régulière, dont il procédait à ses réquisitions. Est-ce donc que je m'endors ? Non, ce qui m'entraîne en songeries, c'est l'émotion, le plaisir puissant de voir un bourgeois, un notable, un administrateur accordé étroitement avec ce qui vit, et palpite, de toute éternité, dans les entrailles de cette terre d'invasion.

— Mon cher Keller, voulez-vous que nous allions ensemble, demain matin, à cette cérémonie pour les morts sur le plateau de Gerbéviller ?

7. — *La messe sur les tombes de la victoire.*

Au matin (c'était le 11 octobre), je m'en suis retourné de Lunéville à Gerbeviller et, un peu au delà, vers Moyen. Il avait plu toute la nuit, la terre était défoncée ; il faisait froid, le vent apportait par intervalles le bruit sourd du canon. Sur les vallonnements du plateau que nous suivions, au-dessus de la Mortagne, plus un arbre, rien que des troncs coupés à un mètre de terre. Ces troncs mutilés attesten encore l'acharnement d'une bataille de vingt jours. Mais les derniers cadavres viennent d'être enterrés, et je me hâte pour assister à la messe sur les tombes.

Quand j'approchai de Moyen, il y avait à droite de la route, dans les champs, une petite foule. Vers cette foule, de toutes parts, à travers les terres, des gens silencieux s'acheminaient.

Je quittai la voiture et m'en allai à pied vers ce rassemblement. Un groupe d'officiers vint à ma rencontre ; nous nous serrâmes la main, en même temps qu'ils se nommaient. Rien de plus. A quoi bon parler ? Cet horizon rempli de tertres funèbres exprimait assez nos pensées.

Un paysan s'approcha et me dit :

— Je suis le maire de X... J'avais cinq maisons. De mes cinq maisons, il ne me reste rien. Et le pardessus que vous me voyez sur le dos, je l'ai emprunté à une personne de Lunéville.

— Monsieur le maire, la France a le devoir de vous habiller, de vous abriter et de vous nourrir.

Il me montra un groupe tragique de vieillards, de femmes et d'enfants, venus des villages détruits

rejoindre cette réunion de soldats et prier pour leurs défenseurs. J'allai leur répéter les mêmes paroles. Puis je me plaçai au milieu des officiers et des majors, à côté de la sœur Julie, l'ange des ruines, toute plongée dans son paroissien et des lunettes sur le nez.

Nous étions là sur le principal ossuaire des champs de bataille de la Mortagne, où l'on allait célébrer un service pour les morts semés dans cet horizon à perte de vue, depuis Saint-Dié jusqu'au delà de Lunéville.

Qu'on se représente la scène : quelques centaines de soldats, massés autour d'une tombe longue de trente mètres et ornée de drapeaux, de pauvres bouquets et de faisceaux d'armes. A la tête de cette tombe, deux groupes, l'un de paysans sinistrés, l'autre d'officiers et de religieuses, encadrant un autel où monte un prêtre. Il s'incline et ses vêtements sacerdotaux laissent voir son pantalon rouge.

Le prêtre-soldat ! figure étonnante qui réapparaît à de longs intervalles dans l'histoire de France, évêque des chansons de geste, moine guerrier des croisades, curé de 1914 : homme en qui résident deux mystères, et qui dispose d'une double puissance pour nous émouvoir. Toutes les têtes se découvrent, toutes les figures se contractent. Et tandis qu'il procède à l'office divin, chacun se livre aux songeries du cœur. Nous revivons les grands âges primitifs et purs de notre race. Le mensonge s'enfuit : les rites redeviennent capables d'élever, d'emporter les esprits dans le ciel. Au lointain le canon tonne ; nos villages ruinés sonnent leurs cloches malheureuses. Et quand, au sommet

de l'office, le prêtre-soldat élève le calice au-dessus du champ de bataille, on entend palpiter les âmes.

Vous étiez là, jeunes filles de Moyen, vous, les trois sœurs Hasse, qui avez écrit, en date du 4 septembre 1914, la lettre sublime au frère et qui d'une voix pressée lui disiez :

« Mon cher Edouard,

« J'apprends la nouvelle que Charles et Lucien sont morts dans la journée du 28 août. Eugène est blessé grièvement. Quant à Louis et Jean ils sont morts aussi. Rose est disparue. Maman pleure : elle dit que tu sois fort et désire que tu ailles les venger. J'espère que tes chefs ne te refuseront pas ça. Jean avait eu la Légion d'honneur ; toi, succède-le.

« Ils nous ont tout pris. Sur onze qui faisaient la guerre, huit sont morts. Mon cher frère, fais ton devoir ; l'on demande que ça. Dieu t'a donné la vie, il a le droit de te la reprendre. C'est maman qui le dit.

« Nous t'embrassons de tout-cœur, quoique nous voudrions bien te revoir avant. Les Prussiens sont ici. Le fils Jandou est mort. Ils ont tout pillé. Je reviens de Gerbéviller, qui est détruit, les lâches!

« Pars, mon cher frère, fais le sacrifice de ta vie ; nous avons l'espoir de te revoir, car quelque chose comme un pressentiment nous dit d'espérer. Nous t'embrassons de tout cœur. Adieu et au revoir si Dieu le permet.

« Tes Sœurs : Berthe Hasse. »

« C'est pour nous et pour la France. Songe à tes frères et au grand-père de 1870. »

Vous étiez la paysanne d'Hériménil, M. G..., qui lanciez à votre mari les apostrophes brûlantes :

« Mon cher Henri, les Allemands ont été trois semaines chez nous à nous faire de la misère. Je vais te dire la vérité : car je ne peux garder cela pour moi ; mais il faut que tu aies du courage comme j'en ai eu...

« ...Maintenant ne te fais plus de bile pour la famille, car tu n'as plus que moi à penser. Tu sais que j'ai été courageuse. Le courage fait la force ; c'est pour cela qu'il faut que tu le sois, pour venger tes deux enfants et notre pauvre famille. Vous pouvez prendre tout courage pour les écraser tous, ne plus les laisser entrer chez nous, car moi, s'il était permis, j'irai prendre un fusil, tâche d'en tuer une paire ? Tu peux faire part de cette lettre à tes camarades, pour que tous les soldats français puissent nous venger... Ne te fais pas de bile pour moi, car je n'ai plus d'enfants... Ce que je te recommande ? De leur envoyer des boulets plein la gueule, les écraser tous, car ils ne méritent pas de voir la lumière. »

Femmes des cantons envahis, voilà vos accents admirables et terribles quand la race inférieure entreprend de briser les os de notre race, et près de vous, plus parfaite encore, voici la sœur Julie et ses religieuses, vos parentes, qui conservèrent des soldats à la France et firent reconnaître par l'univers leur vertu. La femme, mieux qu'aucun être, est désignée pour sentir et pour traduire les puissances du sang. C'est à percevoir ses vagues profondes que l'on distingue de quelle ombre surgit le sublime. Je croyais sur ce plateau, durant cette solennité, parmi cette assemblée immobile, au

milieu de ces sentiments éternels d'amour, de haine, de désolation, de courage, et de religion, toucher la substance éternelle, l'âme même de ces territoires... La messe est finie. Maintenant c'est mon tour de parler. On me fait monter sur le tertre des morts.

Il faudrait que je fusse leur voix, la voix de ces villages ruinés, de ces espaces épouvantés. Mais quel poète serait digne de toucher les orgues de cette cathédrale du plein air et de donner à ces espaces leur gémissement ! Je me bornerai à jeter avec les mots les plus rapides et les plus simples aux quatre vents du champ de bataille, le bulletin de la victoire.

« ...Nos frères sont morts et remplissent ces fosses; nos maisons sont écroulées, brûlées, et nos concitoyens ont été fusillés ou emmenés en captivité. Mais vous n'avez pas souffert pour une cause vaine et ces sacrifices effroyables viennent d'assurer le salut de la France.

« Le 20 août, la bataille de Sarrebourg avait été pour nous un insuccès ? Pendant quatre jours, les Allemands marchèrent sans obstacle. Ils croyaient comme cela arriver sur Bayon, sur Charmes et franchir la Moselle. C'est leur orgueil qui les perdit. Le 24 à cinq kilomètres d'ici, au village de Xermamesnil, ils débouchaient, musique en tête, quand ils reçurent une terrible volée de mitraille d'une batterie française placée sur la ferme-abbaye de Belchamp. D'un endroit noble de la vieille Lorraine, mais bien déchu, on faisait cette magnifique besogne, et voilà Belchamp ravivé de gloire : voilà surtout les Allemands qui hurlent de douleur sous la mitraille de mort. Et dans le même temps,

sur la même ligne à Gerbéviller, ils étaient retenus jusqu'au soir par cinquante et un alpins, sous la conduite de l'adjudant Chèvre, qui fut porté à l'ordre du jour de l'armée. Cette double audace en arrêtant toute la journée le débouché de deux corps d'armée allemands au sud de la Mortagne, a permis à nos troupes de prendre leurs dispositions d'attaque. De là cette fureur des Allemands sur nos villages. S'ils avaient pu franchir la Mortagne et puis forcer la Moselle et la trouée de Charmes, les opérations de Joffre étaient irrémédiablement compromises, et ses armées coupées. Mais, durant vingt et un jours, dans nos villages malheureux, et désormais glorieux, les deux armées de Castelnau et de Dubail tinrent bon. Et le 11 septembre, entre sept et huit heures du soir, tout d'un coup, ils sont partis en apprenant le résultat de la bataille de la Marne, qui ne fut possible que par vos souffrances et votre ténacité... »

... Ainsi je célébrais, devant mon auditoire de soldats et de paysans, les effets immédiats de leurs sacrifices. J'aurais pu continuer, d'autres fruits mûriront, à travers les siècles, sur l'arbre mystique dont ces morts voulurent être les racines. Mais ce qui resterait à entendre ne se communique pas avec des paroles. Il suffit de suivre du regard de l'âme, dans le ciel de Xermamesnil et de Gerbéviller et parmi les nuages du bois de la Chipotte, des héros qui maintenant ne cesseront plus de flotter au-dessus de nos têtes en Lorraine.

Déjà leur ombre projetée fait la beauté morale extraordinaire de ces populations au milieu des horreurs de la guerre. L'horreur n'est pas supprimée, mais du moins le trouble et le vertige de nos

esprits. Heureux les peuples au milieu desquels ces morts ont placé leur demeure! Heureux le ciel qui va les voir à jamais déployer leurs ailes et soulever les vivants!

8. — *Le temps des morts.*

31 octobre 1914.

Ce temps-ci, c'est tous les jours, le jour des morts. Morts innombrables, tombés au champ d'honneur, nous prions pour vous, chacun à notre manière, continuellement. Nous vous aimons à toutes les minutes, et vers vous, sans arrêt, monte notre reconnaissance. Mais voici la date consacrée qui nous appelle dans les cimetières. Toute la France s'y portera demain, le cœur plein d'effusion pour les soldats, et chacun avec l'idée d'un saint devoir à remplir, auprès de la mère qui pleure son fils, ira honorer ses parents, ses amis, ses patrons, tombés face à l'ennemi et leur attester que la France vaincra.

Paul Déroulède, Charles Péguy, Albéric Magnard, Charles Muller, Pierre Gilbert, Guy de Cassagnac, Albert de Mun, mes confrères de lettres et mes collègues du Parlement; et les fils de ceux qui, depuis des années, m'ont donné leur confiance politique, et mes concitoyens, et puis un parent, voilà les noms, voilà les figures qui passent devant ma mémoire, mêlés au flot innombrable, comme une rivière bruissante sous le ciel de novembre. Mais ce n'est pas encore le temps de nous disperser dans les sentiers du champ des morts et de suivre nos sentiments particuliers. Je salue nommément

ceux de ma profession et de mon entourage, je soigne les tombes qui m'appartiennent, mais je ne perds pas de vue, un seul instant, la haute croix commune plantée au cœur du cimetière qu'elle domine.

Je songe aux morts qui gisent non reconnus sur le champ de bataille. Je songe aux familles jetées bas, désemparées par la perte de celui qui était leur âme. Je songe avec angoisse à ceux qui tombent dans la détresse morale et se sauvent dans la nuit en se démettant, en abdiquant. On voudrait ces jours-ci les rejoindre, ces désespérés, et leur tenir compagnie.

L'autre jour, en Lorraine, traversant un village, je suis entré dans une maison, au hasard, pour demander un renseignement. C'était un pauvre petit magasin. J'y ai trouvé un gros homme debout, que j'ai prié de m'indiquer la maison du maire. Il m'a regardé lourdement : « Prenez à droite, et puis à gauche, et puis en face ». On ne comprenait rien. Alors il a dit avec lenteur : « Excusez-moi, je viens justement d'apprendre une mauvaise nouvelle. Mon fils... Un de ses camarades vient de m'avertir ». J'avais compris avec épouvante, mais j'ai tout de même dit machinalement : « Qu'est-ce qu'il y a ? » Le gros homme a mis son doigt sur son front et murmuré de la voix la plus faible : « Une balle ». Puis : « Mort ». Alors je l'ai embrassé. J'ai tenté de lui expliquer ce que je sentais si bien : que tout le monde le plaignait et qu'aux yeux de tous son fils et lui étaient couverts d'honneur. Mais il a dit : « L'honneur, je m'en fous ».

Il l'a dit, et cela prouvait seulement qu'il était à ces extrémités de la souffrance, où l'on ne peut être

assisté que par celui que l'on sent au même degré de frémissement que soi. Je n'étais pas digne, moi passant, de le rejoindre dans son effroyable solitude. Il repoussait le son de ma voix et ma prétention de lui être secourable. Quant au fond même de ma pensée, à cette idée de l'honneur que reçoit la famille d'un soldat tué, nul paysan n'y contredit, à preuve cette phrase d'une simplicité admirable que peu après, dans le même village, le maire me faisait en parlant d'un de ses administrés : « C'est un homme très bien, me disait-il. Il a eu son fils tué au combat de la Chipotte ».

Je ne puis oublier, dans ces jours des morts, le son de cette tragique parole et l'accent de ce père désespéré. Cet homme a posé brutalement, en pleine vie animale, le grand problème, la question qu'il est impossible de laisser de côté. Mon fils est mort sans avoir vécu sa vie, accompli son temps et sa tâche, sans avoir cueilli ni construit. Le voilà anéanti. Deux morceaux de bois informes, deux branches d'arbre tordues et plantées en croix, et surmontées de son képi, voilà tout son lot. Sacrifice des morts, douleur des survivants, quel est votre sens ? A quoi servez-vous ? Quel est le fruit de cette souffrance ? A quoi bon le sang du sacrifice ?

Dans cette semaine des morts, nous n'échapperons pas à de telles questions, que chaque journée, depuis trois mois, nous pose. Et nous y répondrons, avec une absolue certitude (car nous sommes tous témoins de la transfiguration de notre patrie), que les soldats qui se sacrifient sur le champ de bataille lèguent de l'âme à tous leurs amis, et qu'autour de nous, d'une manière évidente, les vivants recueillent et prolongent les sentiments des morts.

Ce cœur, qui fut agissant, mourrait tout entier? Pas plus que ne meurt une grande intelligence productrice. Si les idées s'amassent, forment une richesse, un foyer collectif, un héritage (ce que nul ne nie), il en va de même pour les sentiments. Les sentiments qui remplissaient les soldats tombés au champ d'honneur prennent un essor au-dessus des cadavres et continuent de se développer comme feraient les idées posées par un grand penseur. A quelle condition? Une seule. La même que pour les idées.

Les idées ne prospèrent que si elles sont accueillies, méditées par des intelligences. Pour que les sentiments des morts survivent et se développent, il faut qu'un amour les accueille.

Mais alors, quelle fécondité! Nous, ligueurs, ne voyons-nous pas se passer des faits qui portent la marque de la présence immédiate de Déroulède? Ne voyons-nous pas ses actes accomplis par ceux qui l'aiment? Il échappe à la mort grâce à l'amitié des siens: eh bien! aux morts de la guerre, le rayon d'amour ne manquera pas, le rayon de soleil propre à vivifier leur sang et à ressusciter leurs forces.

Nous nous sommes dressés sans préparation suffisante, et remédiant à tout ce qui manquait par l'enthousiasme et la volonté, la France s'est élancée vers Metz et Strasbourg. L'Ame de nos armées se décrit dans les admirables lettres qu'envoient par milliers du fond des tranchées, nos frères et nos fils et dans ces pensées d'espoir absolu et de sacrifice joyeux qu'ils crayonnent sur les cartes de la correspondance des armées. Elle constitue un trésor de sentiments où nous recevons ce que les maîtres

officiels les plus savants ne savaient pas nous donner, l'éducation du cœur.

Dans ces jours de la commémoration des défunts, plus solennels cette année que jamais, la foule va se porter sur les tombes avec une telle ardeur d'affection qu'elle y héritera de l'héroïsme des morts. Ceux qui meurent pour la patrie dans les batailles de 1914 ne s'anéantissent pas plus que ne s'anéantit le génie. Ils prendront place sur le plan du sentiment dans les destinées de la France, non loin d'un Pierre Corneille, et tout aussi bien que, sur le plan de l'intelligence, survivent les Claude Bernard, les Berthelot et les Pasteur.

CHAPITRE III

NOTRE-DAME DE PITIÉ DANS LA WOEVRE

19 avril 1915.

Des voies indirectes ont amené entre mes mains une lettre écrite par une religieuse de l'hospice d'Etain, la petite ville lorraine la plus populeuse de la Woëvre. Etain, la Woëvre, et tous ces villages des alentours où s'accumulent maintenant les tombes de nos amis, quels noms de sonorité tragique! Sont-ce les images qui se lèvent de ces terres douloureuses d'étangs et de forêts? est-ce la simple beauté de cette narration? Je fus ému comme d'un véritable évangile de charité et de patriotisme.

Dans le silence de la Lorraine, une fois encore piétinée et livrée aux malheurs de la guerre, c'est quelque chose de frappant, une pensée qui nous vient d'Etain et de son hospice des pauvres. Elle intéresse l'imagination de celui qui sait que cette petite ville a pour gloire de servir d'écrin à la Notre-Dame de Pitié, au chef-d'œuvre où le vieux sculpteur Ligier Richier, affligé par des désastres qui sont de période en période la part de la Lorraine, exprimait, il y a quatre siècles, notre misère et notre confiance.

Au milieu de ses prairies, la petite ville dresse ou

dressait une église charmante, aux vieux vitraux, anéantis à cette heure, qui renferme ou renfermait une statue de Notre-Dame de Pitié, une paysanne lorraine tenant sur ses genoux un mort. Sublime déification de la douleur, installée sur un ossuaire du XVIe siècle. Dans cette belle forme, dans cette Vierge associée à toutes les souffrances de la Woëvre, reposait, un peu délaissée, la pensée éternelle de la Lorraine.

Aujourd'hui, elle ne s'est que trop dilatée, manifestée, imposée à tous, cette pitié, cette figure de compassion. Nous la voyons sur tous les tertres de notre pays. Il n'est pas un de nos humbles villages où nous n'ayons à dresser un autel du souvenir. Voici Lionel des Rieux, le poète, tombé, enseveli à Esnes ; Marcel Drouët, de qui la tombe s'appuye au chevet de la petite église accrochée à la colline de Samogneux ; Emile Nolly, mort à l'ambulance de Blainville ; Paul Vial, frappé d'une balle en plein cœur dans le bois de Saint-Mansuy, près de Lunéville ; Jean Martin, élève de l'Ecole Farnèse à Rome, mort pour la défense de la Mortagne et de la Moselle, à Gerbéviller. Je m'arrête, je n'ai pas le droit, peut-être, en saluant mes plus proches, de paraître oublier des milliers de héros.

Mais dans le moment même où s'augmente ainsi le douloureux trésor de l'héroïsme en Lorraine, que deviennent les images que nous en avions ? Que deviennent les chefs-d'œuvre de Ligier Richier en qui les âmes de ces vivants et de ces morts étaient prophétisées, héroïsées et consolées ?

Je l'ignore [1]. Si les merveilles de pierre sont bri-

1 A l'heure où je corrige ces épreuves, on sait par un

sées, la vie multiplie ses chefs-d'œuvre en action. Ecoutez l'histoire de l'hospice d'Etain et son exode racontés par une religieuse, dont je respecte la pensée en me bornant à quelques suppressions :

« Le 24 août, nous avons subi le bombardement, dirigé en particulier contre notre maison, pendant vingt-deux heures que nous avons passées à la cave, en compagnie de notre Maître adoré. Il nous semblait être dans les catacombes de la primitive Eglise. Cette nuit de frayeur et de délices restera pour chacune de nous un éternel souvenir d'amour et de reconnaissance envers Dieu. C'est miraculeux que nous soyons restés tous vivants, sans aucune blessure. La maison a été frappée par plus de 200 projectiles. Le soir du 25, nos deux gamins (deux orphelins hospitalisés) s'amusaient à ramasser dans nos chambres, en quantité, les balles de mitrailleuses et les éclats d'obus. Quand les majors sont arrivés dans l'après-midi, ils étaient tout surpris de nous retrouver tous et la maison debout, grâce à Dieu.

« Les 26, 27, 28, nous avons été très occupées, nuit et jour, à soigner les blessés ; nous ne savions de la ville qu'une chose, c'est que l'incendie la dévorait sans cesse.

« Nous avons passé cette longue semaine au milieu des incendies, ne voyant nuit et jour que flammes, n'entendant que leur crépitement. Restait-il dans la ville une vingtaine de personnes disséminées, c'était tout. Nous ne nous sommes aperçues de notre isolement qu'après le départ des blessés.

volume de M. Paul Clemen, que les Allemands ont transporté à Metz Notre-Dame d'Etain ainsi que le Retable d'Hattonchatel.

Nous avions ignoré l'ordre d'évacuation. Dans le sauve-qui-peut, chacun ne pense qu'à soi, et c'est trop naturel. Le lendemain, on était bien venu nous offrir une ou deux places sur une voiture, j'ai refusé poliment. Nous ne pouvions partir sans nos vieillards, qui sont notre famille.

« Après le départ des blessés, nous nous sommes risquées à aller jusqu'au cimetière, sur les tombes récentes des militaires, et nous nous sommes rendues compte du triste état de la ville. Ce spectacle navrait le cœur. Ce que les bombes et le feu avaient épargné, le pillage le ruinait. Ah ! le pillage ! Ces portes enfoncées à coups de hache, ces objets jetés çà et à, ces meubles brisés ! Le cimetière était très abîmé, certaines tombes, pulvérisées complètement.

« Au milieu des tristes ruines de toute la ville, nous nous estimions privilégiées de pouvoir habiter notre maison, où nous pouvions facilement vivre quatre ou cinq mois sans le secours de personne. Le 29, de grand matin, j'entends des galops de chevaux. « Qu'est-ceci ? Il n'y a plus de chevaux dans la ville. » Je regarde prudemment derrière le rideau, j'aperçois une patrouille de uhlans examinant la maison avec un air de contentement. Ne voulant pas laisser nos sœurs dans l'embarras, je descends précipitamment et me présente à ces beaux sires, leur demandant ce qu'ils désirent : mais le chef, saluant poliment, me prévient et me dit en bon français, sans accent : « N'ayez pas peur, nous ne vous ferons rien, non, nous ne vous ferons pas de mal. » — « J'y compte bien, monsieur. » Il me demande alors ce qu'est la maison, s'il y a des blessés français, allemands ; où habitent M. le maire, les adjoints, où sont les concitoyens, etc.,

etc. Quelle deconvenue ! Personne de convenable pour recevoir ces messieurs : il faut que ce soit les servantes des pauvres qui fassent cet office ; ce n'est guère brillant pour eux et ce ne doit pas être plaisant de venir régner sur des ruines.

« Il place alors des sentinelles à la porte de la grille et toute la patrouille entre dans la maison, dans le jardin, demandant à boire, ou mordant dans les fruits à belles dents. Ils sont allés ensuite sur le champ de bataille enterrer les morts, les nôtres, si nombreux, hélas ! Ils nous ont ramené quatre blessés français, qu'ils ont soignés et fait expédier à Metz en auto. Nous avions à la maison trois militaires décédés, ils sont allés, accompagnés d'une sœur, les enterrer au cimetière, et, en passant, ils ont pris les corps des époux T..., qu'ils ont enterrés à côté des militaires, dans la même fosse. Ce jour-là et le suivant, nous avons continué à avoir leurs visites de temps en temps, pour un renseignement ou pour un autre.

« Le lundi 31, assez matin, nous avons mis en train trois lessiveuses, pour en finir avec le linge des blessés. Nous étions bien occupées à ce travail, lorsqu'un chef allemand se présente vers neuf heures, et me dit : « Madame, je viens vous dire d'évacuer la maison. — Pourquoi ? — Parce que votre vie est en danger. (Quelle sollicitude !) — Pour quelle raison ? — Une bataille est inévitable entre Verdun et Etain, et, certainement, vous n'y résisterez pas, la maison tombera. — Nous ferons ce que nous avons fait, nous irons à la cave. » Mais son ton n'admettait plus de réplique. Je compris qu'il me fallait céder. « Et quand faut-il partir ? » — « Aujourd'hui. » Sur ce, on fait un tour en ville,

on recueille trois mauvaises voitures et trois plus mauvais chevaux encore, pendant que les vieillards prenaient un peu de nourriture, puis nous partons vers onze heures et demie.

« Je ne veux pas dire la peine que ce départ nous a causée, en pareille circonstance. Le père Jaulny n'a absolument pas voulu monter en voiture et il est resté au jardin. Qu'est-il devenu ? Il a été remplacé par le père Guinec et le père Jonvaux. Une pauvre femme de Rouvres, échappée à la boucherie, s'était jointe à nous, ainsi que Mme Louise G. et la pauvre dame R., qui a su trouver notre maison pendant la nuit lorsqu'elle a vu la sienne qui allait prendre feu. Tout ce cher monde se casait pendant que je prenais sur moi le Saint Sacrement de notre chapelle que j'ai remis à Verdun au premier prêtre rencontré.

« Et nous voilà partis, ayant pour guides un infirmier, chez nous depuis huit jours, ainsi qu'un réquisitionneur, puis un individu de passage. Quelle triste caravane ! Il nous fallut gravir les côtes, descendant de temps en temps pour soulager les chevaux. Nous sommes arrivés à Verdun pour 6 heures, dernière heure du jour pour les civils. Après bien des pourparlers avec la police et la mairie, on finit par nous accepter pour la nuit dans une auberge où nos vieillards couchèrent sur la paille, dans une salle de danse. M. l'adjoint loua une voiture et nous conduisit toutes les six chez nos sœurs de la rue Meautroté. Le lendemain, le gouverneur m'envoya conduire nos vieillards à Sens. Quant à nos sœurs, il les accepta à l'ambulance de la rue Meautroté, ce dont nous étions toutes très contentes : au moins on aurait les yeux sur Etain,

et on verrait de temps en temps quelques connaissances.

« Me voilà donc partie avec mes vieillards le 2 septembre, à 6 heures du matin. Nous arrivons à Châlons à 6 heures du soir, après le départ du train de Troyes. Il fallut rester sur terre jusqu'à 11 heures et demie, et voilà qu'au moment où on nous appelle, arrivent en courant des centaines de Châlonnais, émigrant eux aussi ; en moins d'une minute, tous les wagons sont remplis. Nos vieillards infirmes, aveugles, etc., restèrent sur le pavé. On eut beau ajouter des wagons, la place manquait pour eux, en sorte que quand le train s'ébranla, je restai sur le quai avec ma triste caravane. Une femme pourtant manquait à l'appel : Léonie. Elle fut dirigée sur Auxerre. Je suis allée l'y chercher dans la suite et l'ai retrouvée qui se mourait d'ennui, dans un asile d'aliénés !

« Vous ne serez pas étonnée si je vous dis qu'à ce moment j'avais les larmes aux yeux. Evidemment le train suivant me ramènerait les mêmes difficultés. Consulté, le chef de service me conseille d'aller sur Chaumont, où Saint-Dizier. Je connaissais cette dernière ville, pourvue d'un hôpital et d'un asile de vieillards tenu par les Petites Sœurs des pauvres. Je m'y dirige et parviens après bien des difficultés à caser mes pauvres vieillards. Un d'eux s'échappe pour chercher du tabac. Je mets vainement la police à ses trousses, il reste introuvable. Quelle n'est pas ma surprise d'apprendre qu'il avait passé à Verdun et qu'en se dirigeant sur Etain il a été tué par la sentinelle... »

Je m'arrête là de ce récit, à qui je demande seulement qu'il nous fasse entrevoir la paisible énergie

lorraine. Par excès de modestie et par simplicité de cœur, il se fait mal voir. Avec la pureté du style en moins, c'est le sans éclat janséniste de l'histoire de Port-Royal par Racine. Il y aurait un autre tableau à tracer de ces servantes des pauvres restant les dernières sous les ruines de leur ville, à faire la lessive des blessés, avec leurs orphelins, leurs sourds et muets, les vieillards déments, les infirmes, et guidant sans aucune peur la retraite de cette triste humanité. Mais j'avais d'abord à vous donner un texte. Et qui voudrait essayer d'embellir la pensée d'une de ces religieuses lorraines qui toutes se sont couvertes d'honneur? J'éprouve un plaisir de respect à copier une à une ces pauvres phrases, au fond desquelles repose avec sérénité un esprit de charité harmonisé étroitement avec la Notre-Dame de Pitié qu'a posée le grand sculpteur sur le charnier de la petite ville.

Je n'ai jamais oublié les minutes. qu'il y a quinze ou vingt ans, j'ai passées dans la sacristie d'Etain devant la Notre-Dame de Pitié. Je venais de circuler dans la Woëvre, et je sentais que cette Vierge de Compassion était la plus profonde pensée de ce pays. Avec quelle émotion, parmi les lettres qui me passent sous les yeux, je vois tant de soldats, à la veille des combats où depuis ils tombèrent, raconter qu'ils sont allés, dans leur désœuvrement ou dans leur religion, s'asseoir devant cette reine de la Douleur et de la Consolation, prendre son image, y inscrire leurs amitiés à leurs amis. J'ai quelques-unes de ces cartes postales d'août. Une pensée née des désastres du XVIe siècle est accueillie par des âmes angoissées du XXe siècle. Ils ne pensaient pas, ces soldats, à la veille d'un combat mortel, qu'ils

en eussent fini avec toutes choses, mais ils regardaient devant eux avec un long regard de douceur et d'acceptation. Et maintenant, leurs grandes actions, comme des âmes flottent sous le ciel de Lorraine pour jamais.

Qu'importent des chefs-d'œuvre détruits ! L'essentiel est sauvé, augmenté. Est-il permis, quand il s'agit des destinées du royaume lui-même de plaindre le diadème égaré et le sceptre rompu ? Quand la Lorraine, corps et âme, a failli sombrer, veut-on s'intéresser au sort des antiques épaves de son trésor national ? Le sépulcre de Saint-Mihiel, le rétable d'Hattonchâtel et la Pitié d'Etain, les reverrons-nous après le retrait du flot barbare ? Circonstance secondaire. Plus que jamais la pensée qui les inspira, la destinée lorraine que ces pierres sculptées traduisaient s'affirme et crie sa gloire.

Je me rappelle les jours heureux où j'allais, des Côtes de Meuse à la Woëvre, visiter ces débris d'une œuvre géniale. Je l'admirais, certes, et je pensais que Ligier Richier en complétant Claude Gelée nous permet de dire que le génie lorrain, trop vite interrompu, marque un point de perfection entre les pays latins et germaniques. Mais cette œuvre du grand sculpteur nous semblait un peu tendue et privée de simple vérité. Pauvres gens que nous étions, prisonniers de l'heure qui passe, incapables de nous souvenir et de prévoir ! Nous ne voyions pas qu'elle était un memento et une prophétie, et nous passions auprès de ces états de crise fixés dans la pierre, sans comprendre que ce qui s'est vu se reverra.

C'est en descendant les sentiers fleuris, bordés d'arbustes et pareils à des allées de parc, qui

mènent d'Hattonchâtel à Vigneulles et des Côtes de Meuse dans la Woëvre, qu'enivré du charme des matinées lorraines j'accusais le grand Ligier Richier d'excès de tragique et de trop de douleur. Ecartons ces branchages, ces vaines minutes rapides du printemps. Par-dessous, voyons notre terre et sa destinée éternelle. La voilà! C'est bien celle que la grande âme de Ligier prophétisait, il y quatre siècles. Je te reconnais. Les siècles n'ont point changé. Tu es toute en calvaire glorieux et en sépulcres de résurrection.

CHAPITRE IV

NANCY SOUS LES TAUBES

30 avril 1915.

J'étais à Nancy, vers dix heures du matin, dans le cabinet du préfet, — le préfet Mirman, — fameux dans toute la région par son uniforme, sans lequel on ne l'a pas vu une fois depuis le début de la guerre, par sa chaude éloquence patriotique et par la constance avec laquelle, en toutes questions, écartant les préoccupations partisanes, il s'en tient au point de vue national.

Nous causions des misères de la région et de son rapide relèvement.

— Qu'êtes-vous arrivé à faire d'Haraucourt, monsieur le préfet ?

(Haraucourt, c'est un des villages pillés, bombardés, brûlés, qui ont le plus souffert pour le salut de Nancy, dans la glorieuse défense du Grand Couronné.)

— Nous avons élevé des baraquements. Les cultivateurs, avec une belle énergie, sont revenus en grand nombre et se sont remis à leurs terres.

— Et Badonvillers ? Nous l'occupons ? n'est-ce pas ? Mais les pauvres habitants, que sont-ils

devenus dans leur village pris et repris tant de fois ?

— Beaucoup sont restés. Ils ont raison. Je conseille toujours de ne pas quitter, sauf s'il y a des petits enfants. Quand on bombarde, eh bien ! on descend dans les caves...

A ce moment de notre conversation, un superbe fracas remplit soudain tout le ciel.

— Un taube! dit le préfet. Sa bombe n'a pas dû tomber loin, personne n'y fait plus attention à Nancy.

— Celle-là pourtant a fait un tapage intéressant. A Paris elles perdent leur effet dans un horizon trop vaste. Nous les entendons mal...

Mais pan ! nouvelle détonation, plus formidable; les vitres de la porte-fenêtre volent en éclats, ses rideaux sont arrachés.

— Cette fois, monsieur Mirman, c'est vous qu'ils visent.

Un employé entre et dit :

— Monsieur le préfet, il y a deux morts sous les fenêtres, deux employés de la mairie, et la première bombe a tué un jeune homme de seize ans.

J'admire avec quelle précision et quelle tranquillité le service administratif se renseigne dans cette belle et bonne ville.

Au bout de cinq minutes, notre conversation terminée, nous sortons avec le préfet. La foule assiste à l'enlèvement des blessés et des morts. On lave le sang, on bouche la brèche ouverte dans le trottoir par les deux bombes, on va chercher le vitrier. Nul cri, nulle émotion, rien qu'une ardente volonté d'avoir les Allemands, de leur imposer notre loi de vainqueur et de pousser notre

frontière jusqu'au Rhin pour écarter un voisinage aussi vil.

Ces Allemands ont de l'esprit d'organisation et de la bravoure, et l'on voudrait qu'ils se fussent conduits en ennemis que l'on pût admirer, d'autant que nous les battrons finalement à plate couture et qu'il est intéressant, avantageux, de ne pas diminuer les mérites de celui que l'on a battu. Mais vraiment ils ont, avec toute leur puissance, quelque chose d'abject et de niais.

Leur abjection se révèle dans leurs procédés de guerre, qui sont dénués de toute chevalerie. Et leur niaiserie, dont ils mourront, s'étale dans cette manière désastreuse qu'ils ont eu de tourner contre eux l'opinion de la Belgique, de l'Angleterre et successivement de tous les neutres.

Il est difficile d'imaginer une plus prodigieuse méconnaissance du caractère français que celle qu'ils montrent depuis neuf mois. Napoléon, qui a prévu toutes les situations de guerre, dit qu'il faut éviter, par des rigueurs contre la population civile, de surexciter et d'irriter toutes les forces morales. Les Lorrains ont été formés à travers les siècles par les brutalités que sont venus porter chez eux les envahisseurs. Cette rude école leur donne, de génération en génération, ces vertus militaires qui éclatent dans les Divisions de fer et d'acier et qui existent d'ailleurs dans chacune des villes, dans chacun des villages de l'Est. Evidemment, les Allemands redoutent que cette solidarité ne vienne à s'amollir. Ces pompiers attisent le feu. Ils s'arrangent pour que chaque Français comprenne et sente jusqu'à la fureur la nécessité d'aller jusqu'au bout, jusqu'à la victoire complète, apportant

avec elle toutes réparations et toutes garanties?

En courant le ciel au-dessus de populations non-combattantes et en cherchant à détruire une merveille comme la place Stanislas, les Allemands, cela saute aux yeux, n'ont pas d'objectif proprement militaire. Ils cherchent un résultat moral. On peut leur certifier qu'ils l'obtiennent. Mais tout à l'encontre de celui qu'ils escomptent. Rien ne vaut, pour tonifier les âmes et pour les unir, ces grandes parades d'assassins ailés guettanl les femmes et les enfants.

En Lorraine et dans toutes les parties de la France où l'on est au contact avec les Prussiens, les cœurs sont accordés et solidement liés comme des briques dans un rempart. Cela tient pour une très grande part aux ignominies de l'envahisseur. Il y avait dans l'esprit belge, dans l'esprit anglais, dans l'esprit français et, l'on peut dire, dans l'esprit mondial, une disposition à accueillir les paradoxes et les idées fausses, qui aurait pu entraîner quelque mollesse ou quelque lenteur à flétrir un adversaire à la fois puissant et modéré. L'univers a toujours admiré une grande force sage. Mais l'Allemagne ne tient qu'à faire peur. C'est à quoi elle s'applique, toujours heureuse de se sentir haïe.

J'ai été profondément frappé du calme parfait des Nancéens sous le vol des Aviatiks. Cette population, toute pénétrée des vertus guerrières, ne conclut des injures subies par ses enfants et par ses monuments qu'à la nécessité de renforcer son énergie et de multiplier les efforts nationaux. En quelques heures, tous les soldats épars sur les collines et dans les forêts de la région apprennent la nouvelle. C'est un immense serment renouvelé de vaincre.

Le plateau lorrain.

Dans le fondant la colline historique de Saint-Vandemont au premier plan, M. Enrique Rodriguez Larreta et M. Maurice Barrès.

S'il était permis de prendre son parti de quelques accidents, toujours possibles, on souhaiterait que les villes éloignées du théâtre des opérations, et qui par là ne respirent pas aussi abondamment que le Nord et l'Est l'atmosphère de la défense nationale, reçussent à leur tour la visite des taubes.

CHAPITRE V

LA LORRAINE EN MAI 1915

1. — *Visite au Grand-Couronné.*

Une après-midi devant Metz.

Par une radieuse après-midi, j'ai quitté Nancy, dans la direction de Metz. J'allais en automobile. Je suivais, à travers les agglomérations industrielles aujourd'hui silencieuses, la route ordinaire le long de la Meurthe, puis de la Moselle que j'accompagnais vers Pont-à-Mousson. Mais, quelques cents mètres avant d'arriver à cette ville, je tournai à droite, commençai de gravir une haute colline isolée, et bientôt, abandonnant à mi-pente la voiture, j'achevai l'ascension à pied, avec mes amis, à travers les sentiers d'épines fleuries.

Depuis plusieurs kilomètres, nous allions dans une parfaite solitude, coupée seulement par la rencontre de quelques groupes de soldats. Si j'avais vu quelque chose d'intéressant, j'aurais à le taire ; je ne noterai que l'admirable soleil, les vastes espaces traversés par les détonations de l'artillerie et ponctués çà et là de petites fumées.

Pourtant, il me sera permis de dire que cette col-

line, que je gravis ainsi par cette après-midi, c'est la colline de Mousson, et que j'y viens prendre une vue de toute la partie gauche des opérations qui sauvèrent Nancy, et puis encore une vue sur nos approches en pays messin.

Mousson est un lieu célèbre en Lorraine, à mi-chemin entre Nancy et Metz, à 32 kilomètres de l'une et de l'autre ville : un des observatoires d'où l'on embrasse l'horizon le plus charmant et le plus vaste. Ce fut un temple de Jupiter, un camp romain contre les Barbares, un château féodal lorrain. La Vierge a chassé Jupiter, et le château fut détruit par ordre de Louis XIV. Je retrouve pourtant ses enceintes, assez grandioses, et une chapelle qui sert d'église à quelques pauvres maisons. L'historien de Mousson, Pierre Boyé, m'a dit que la princesse qui construisit cette chapelle à la fin du XIe siècle vient encore, aux heures mystérieuses, promener ses pas légers sur ces ruines de son manoir. Mais le pas léger de la dame est aujourd'hui remplacé par de longs sifflements, et sa forme aérienne par de charmants nuages, plus foncés s'ils sont allemands, moins visibles s'ils viennent de nos batteries.

Peu m'importent, à cette heure, Mousson, ses enceintes, son collège, sa chapelle. L'antique passé s'anéantit auprès de l'histoire récente. Juste à nos pieds, voici Pont-à-Mousson, tout étincelante sur la Moselle et que les Allemands bombardent ; devant nous, sur notre rive, ce piton dénudé, c'est la pointe de Xon, où l'on voit courir la ligne des tranchées ; lui faisant pendant, sur l'autre rive, cette longue cote forestière, c'est le Bois Le Prêtre, dont les Allemands ne tiennent plus que l'extrême corne

nord ; enfin, dans le lointain, derrière le Xon, avec un peu d'effort, je distingue Metz, tout à plat et dominée par la haute masse épaisse de sa cathédrale.

Mais plus encore que Metz, assise à l'horizon comme une reine esclave, ce qui attire le cœur, c'est ce Bois Le Prêtre où la canonnade ne s'arrête pas, où nous avons tous des amis, où les officiers et les soldats d'infanterie, au prix de sacrifices héroïques, pied à pied, gagnent du terrain chaque jour, chaque nuit, reçoivent et repoussent les furieux assauts allemands. Je me remémore, comme dans une prière, ceux que je connais qui se battent dans ces taillis, et puis sur la pente nue du Xon je replace les épisodes de la mort glorieuse du capitaine Jacques Cochin, tels que les raconte une lettre qu'il me fut donné de lire.

Un sergent de sa compagnie et son ami inséparable, le comte Robert d'Harcourt, l'écrivit :

« ... Je suis blessé et fait prisonnier. Je ne vais t'envoyer que des faits. Le 13 février au soir, nous avons reçu l'ordre d'attaquer une hauteur avoisinant Pont-à-Mousson.

« Nuit noire, charge à la baïonnette. Nous sommes reçus, à quelques mètres, par la fusillade ennemie. Au bout d'une minute à peu près, j'ai reçu une balle dans la bouche, qui est ressortie en traversant la mâchoire.

« Roulé à terre, j'ai tendu les mains à Jacques, au côté duquel j'étais ; il s'est penché sur moi et m'a embrassé devant tous ses hommes. Je croyais bien, à cet instant, n'en avoir que pour trois ou quatre minutes de vie, et Jacques aussi. Nous nous faisions nos adieux. Si j'avais su que c'était moi qui devais survivre !

« Le sang chaud m'étouffait : je ne souffrais pas beaucoup. J'ai passé toute la nuit dans la boue, trempant ma capote de sang. Le paquet de pansement ne servait à rien : au bout d'une minute, il était aussi imbibé qu'une éponge. Alors j'ai saigné par terre, goutte à goutte. Jacques m'a proposé ses hommes pour m'emporter, mais j'ai refusé. Dans un moment comme celui-là, avec l'ennemi à 20 mètres de nous, on ne pouvait pas enlever deux fusils à la compagnie.

« La fusillade continuait sans interruption. Pour servir à quelque chose, j'ai passé mes cartouches aux combattants et j'essayais d'encourager mes hommes de la voix : mais celle-ci ne portait plus. Je ne sais pas s'ils me comprenaient.

« De temps en temps, un homme touché roulait à côté de moi, en murmurant : « Ma pauvre femme ! mes pauvres enfants ! » Le matin est venu comme cela. J'ai vu alors ce qu'il y avait de morts autour de nous. Ayant perdu beaucoup de sang, j'étais très affaibli et j'entendais les choses comme dans un rêve. Au milieu des obus et de la fusillade, je continuais d'entendre la voix de commandement de Jacques.

« Les Allemands ont paru à ce moment, m'ont ramassé sur le sol comme une loque. J'ai essayé de me soutenir ; je ne pouvais plus.

« Quelques instants plus tard, Jacques a dû tomber. Voici dans quelles circonstances de sublime héroïsme. Il n'avait plus que deux ou trois hommes autour de lui : il était debout, quand il a vu les Allemands à quelques mètres ; il a pris (plutôt que de se rendre le fusil d'un homme. C'est au moment où il visait qu'il a été abattu.

« Pauvre ami, si noble et si cher ! »

Le capitaine Jacques Cochin, fils de mon confrère de l'Académie, est tombé sur le Xon, le dimanche matin. Les Allemands en furent chassés le mercredi suivant, à quatre heures du soir. On retrouva le noble jeune homme à 150 mètres en avant du premier des siens, le bras levé comme pour leur montrer la route, la tempe percée d'une balle. Son ami, le sergent Robert d'Harcourt, a été transporté à l'hôpital Saint-Clément, à Metz, d'où il a écrit cette lettre émouvante, témoignage de l'amitié et de la vaillance.

Quand on a de pareilles figures à honorer dans sa pensée, il est difficile de prendre intérêt aux objets inanimés. Je suis dans la chapelle castrale du XIe siècle, toute déchirée par les obus comme le petit cimetière qui l'entoure. Son toit est effondré, son clocher ne tient que par miracle ; au sommet de l'ogive, un Christ a eu le bras arraché par un obus, une Notre-Dame de la Paix est criblée de shrapnels. Je regarde avec une totale absence d'imagination ce pittoresque tragique et même les précieux fonts baptismaux du XIe siècle. L'attrait des âmes héroïques est si fort qu'on a peine à se distraire d'elles, et même, pour revenir aux ensembles auxquels elles se sont sacrifiées, il me faut me contraindre. Je dois faire un effort quand ceux qui me font l'honneur de me guider commencent à me raconter, face au théâtre de la bataille, les opérations de la défense de Nancy, que je suis venu leur demander.

Ceux qui veulent se figurer nettement la défense de Nancy doivent établir par la pensée une suite de hauteurs joignant la Moselle à la Meurthe, un demi-

cercle, d'une cinquantaine de kilomètres, dont le sommet le plus à gauche sera le mont Sainte-Geneviève, derrière Mousson, où nous sommes, et qui va aboutir à Dombasle en passant pas le mont d'Amance.

C'est une défense en trois parties, et pour la commodité il est permis de dire que la ville fut attaquée par trois côtés, défendue de trois manières.

La tragédie s'est développée en trois actes, mais joués dans le même moment. Les opérations militaires autour de Nancy, à la fin d'août et au début de septembre, forment un triptyque. On se bat autour de Pont-à-Mousson, devant le mont Sainte-Geneviève ; on se bat sur la route de Château-Salins, devant le mont d'Amance ; on se bat entre Lunéville et Dombasle.

Tout le monde connaît la première phase de ces trois séries de batailles, l'événement déplorable qui précéda et permit les attaques de Nancy. Le 14 août, nous avions commencé brillamment notre offensive en Lorraine annexée. Le 19, nous avions atteint la région de Sarrebourg et celle des étangs. Nous tenions Dieuze, Morhange, Delme et Château-Salins. Le 20, notre succès fut arrêté. Le 22, malgré la magnifique tenue de plusieurs de nos corps d'armée et notamment de celui de Nancy, nos troupes étaient ramenées sur le Grand-Couronné.

A vrai dire, sur la gauche, nous n'avions pas bougé, l'armée de Lorraine allait de l'avant, mais ici, où l'on touche à la place de Metz, la partie de la 39e division qui occupait Pont-à-Mousson avait pour stricte mission de garder la vallée mosellane et de couvrir Nancy.

Le 4 septembre, après un violent bombardement,

les Allemands donnèrent l'assaut à la colline de Mousson.

Nous en étions déjà partis. Dans la nuit du 5 au 6, ils canonnèrent, plus en avant, le mont Sainte-Geneviève et Loisy, et continuèrent tout le jour, jusqu'au 6 au soir, où, tambours et fifres en tête, ils multiplièrent les assauts à travers les houblonnières et les vignes. Leurs bataillons couvraient le sol. Au même moment, dans les trois zones du Grand-Couronné, ils attaquaient. Ils croyaient bien emporter Sainte-Geneviève le 7, et dès le 8 être à Nancy.

La civilisation était dans la terreur, comme au temps où le monde romain expirait dans les ténèbres et sous les coups des Barbares. Je ne vais pas chercher à éclairer ce qu'il y a d'obscur dans ces alternatives d'échecs et de réussites par lesquelles nous passâmes sur les pentes de Sainte-Geneviève. Je vois la ligne de bataille qui flotte, recule, se rétablit ; le commandant de Montlebert se couvre de gloire ; les progrès de l'ennemi sur l'autre rive, où il établit son artillerie, nous obligent à nous replier vers Nancy ; mais le 315e ne cède que pour revenir et remonter sur Sainte-Geneviève. Cette position un moment perdue est reprise le 8, et 2.000 Allemands jonchent le terrain. Aux effets de l'héroïsme prodigué sur place, il faudra que l'historien ajoute les reflux de ce qui se passait devant Amance, devant Dombasle et tout le long de l'immense bataille jusqu'à Paris. Dès maintenant, les tombes et les ruines parlent dans le cimetière de Loisy, sur les pentes et sur le plateau ; l'horreur et l'héroïsme y sont visibles. On nous dira un jour officiellement toutes ces péripéties.

Mieux vaut, à cette heure, regarder l'âme d'un seul de nos soldats héroïques que les meilleurs comptes rendus, tous volontairement desséchés.

Depuis la chapelle castrale de Mousson, tandis que le plus sûr des guides me décrit ces opérations de septembre, ma pensée s'éloigne vers le Bois Le Prêtre, où j'ai mes amis et sur lequel j'entends et vois la canonnade, ou bien le long de ces hautes prairies de la pointe de Xon. Ai-je tort ? Pour connaître la retraite de Prague, ne vaudrait-il pas mieux connaître les dispositions intérieures de Vauvenargues, qui la suivit, que les étapes, sans plus, du régiment où il marchait ? Ma pensée avide de réalité a raison de revenir d'instinct au capitaine Jacques Cochin et au sergent Robert d'Harcourt. En comprenant avec une piété affectueuse deux soldats de l'armée de Lorraine, c'est de tous leurs camarades que l'on s'approche. Veuillez donc écouter, autant que ma mémoire me servira, ce que m'a raconté de son fils, mon confrère et ami Denys Cochin, le cœur plein de fierté et débordant de chagrin :

« De ma vie, m'a-t-il dit, je n'ai rien vu de plus noble et de plus beau que l'enterrement de mon enfant.

« La chapelle du couvent des Prémontrés, grande et claire, a un peu l'aspect de celle de Versailles en plus simple. Huit cercueils y étaient posés. Au milieu, celui du capitaine, et parmi les couronnes, la plus touchante portait : « A notre capitaine ». Il y avait là deux factionnaires de son régiment. Je leur dis : « On l'aimait bien ? » Ils se mettent à pleurer.

« ... On place le cercueil sur une prolonge d'ar-

tillerie ; les têtes sont découvertes, les yeux humides. Toute la 21e suit son chef. Toute... non ! Elle a perdu au Xon son capitaine... Des figures à la fois résolues et résignées, et si bonnes !

« Autour de moi, les grands chefs. Silence profond. Au loin, des fusillades dans le Bois Le Prêtre, et de grands coups de canon encore dirigés sur le Xon.

« Le cimetière est plein de trous d'obus, mais qui songe à cela ? on dit de bons petits discours, simples et nets, inspirés des plus nobles sentiments, si à l'honneur de mon fils. Au reste vous connaissez ce qui a été mis à l'ordre du jour de l'armée ? « Ayant pénétré avec sa compagnie dans un « ouvrage occupé par l'ennemi, y a progressé pied à « pied pendant une journée, et séparé de sa troupe « au cours de la lutte, s'est fait tuer héroïque- « ment. »

« Les soldats ont déposé son cercueil dans un caveau où je pourrai le reprendre. Il dormira jusqu'à la fin de la guerre au bruit du canon. »

En ranimant la figure du jeune savant mort pour la patrie, je cesse d'entendre ou de voir un individu isolé, ou plutôt j'honore en lui ses milliers de camarades. J'honore tous ceux que visent ces obus dont les longs déchirements et sifflements avant l'explosion sillonnent ce ciel et mettent çà et là des nuages légers, signes de deuils, vies expirantes, évanouissements d'âmes dans l'invisible. Et puis la grande sérénité se rétablit.

Mais voici qu'un obus éclate à quelque cinquante mètres de notre groupe. Ils nous ont vus. Notre guide nous invite à quitter Mousson. Avant de rentrer à Nancy, nous irons au cimetière de Pont-à-

Mousson, prier pour le capitaine Cochin et pour ses frères d'armes[1].

2. — *Visite au Grand-Couronné.*

L'air des Créneaux sur la côte d'Amance.

Une fois encore, sur les hauteurs du Grand-Cou-

1. *Sainte-Geneviève ne fut jamais occupée par les Allemands.* Les solennités et les commémorations à la gloire de la deuxième armée devront avoir deux stations principales, le mont Sainte-Geneviève et Amance.

Le 7 septembre, les Allemands prononcèrent une attaque très violente sur Sainte-Geneviève. Là commandait un Nancéien, le commandant Roux de Montlebert, son nom et son action deviendront légendaires. On dira de quelle manière, prenant toutes ses responsabilités, outrepassant quasi ses droits, il s'entêtait à ne pas céder ce seuil décisif de Nancy. Il est enfin contraint dans la nuit du 7 au 8 de se retirer. Mais ne dites pas que les Allemands ont occupé Sainte-Geneviève ! Les plus avancés d'entre eux ne parvinrent qu'à quelques cents mètres du village. Au village étaient restées seules trois personnes, l'abbé Thouvenin, un paralytique de soixante-dix ans et un enfant. Voyant cette hésitation de l'ennemi, l'abbé envoya l'enfant rappeler nos troupes demeurées à 800 mètres sur la même colline, à Bezaumont. Sainte-Geneviève était réoccupée par nous le 8, sans avoir jamais été occupée par l'ennemi.

Je me hâte de noter ces précisions sur les instants où Nancy courut son plus extrême péril.

Sur le mont Sainte-Geneviève est dressée « la Croix Martyriol ». Elle porte deux inscriptions, la première commémorant le supplice infligé ici à des chrétiens en l'an 366. Voici la seconde : « Près de ces lieux, Jovin, chrétien très fidèle, vainquit les barbares de la Germanie, l'an 366... » De ce monument, on domine les vallées de la Moselle et de la Seille ; on voit Toul, Pont-à-Mousson, Metz, les côtes de Delme et de Saverne. Le chanoine Thouvenin (26, rue de la Pépinière, à Nancy) et ses amis se proposent de transporter au pied de la Croix Martyriol les restes des soldats qui n'auront pas été réclamés par leurs familles et de leur élever à tous un monument de gloire et de piété.

ronné de Nancy, allons respirer ce que le poète mystique, l'Espagnol saint Jean de la Croix, appelle d'un mot saisissant : « l'air des créneaux ».

Hier, depuis la colline de Mousson, nous avons vu les batailles sur la Moselle : aujourd'hui, le mont d'Amance est le meilleur point d'où nous embrasserons toute la partie centrale des opérations qui sauvèrent Nancy.

Mousson, Amance, c'est le théâtre des luttes anciennes de l'Empire romain et des Barbares, Les légions y campèrent durant des siècles. Puis Attila avec ses hordes s'installa sur Mousson. Ses lignes, de plus de quarante lieues, dit-on, étaient protégées par des murs de pierre sèche, tandis que les légions s'abritaient dans des fossés et derrière les terres qu'elles en retiraient. Attila, il y a dix-neuf siècles, fut déjà repoussé.

De Nancy, nous prenons la route de Château-Salins, la route qui mène au pays des étangs lorrains, au pays de Dieuze, de Fenestrange, de Morhange, qui fut toujours chargé d'une si prodigieuse tristesse et tout de suite, dans la plaine de cultures et de forêts, voici la côte où s'appuie le pauvre village d'Amance.

Quelle émotion de le revoir après sa tragédie, j'ai mes souvenirs dans cet horizon, je fus le député de ces villages, au long de la frontière, et j'y suis venu bien souvent chercher des vestiges archéologiques. Ces murs qui agonisent, cette terre trempée de sang, cette gloire à jamais fixée dans ce ciel me bouleversent. Je m'excuse d'exprimer ma piété en termes si hâtifs : mais un ami, à qui est donné de revoir, un des premiers, des sites maintenant sacrés, se croit invité, se trouve

entraîné à leur rendre immédiatement témoignage.

Nous franchissons « la porte en bas ». C'est manière de parler. Il n'y a plus de porte. Les murailles de la petite ville et son château, dont les tours dominaient la plaine, ont subi la loi de Richelieu. Mais les noms subsistent encore. En grimpant la rue abrupte de la petite ville toute bouleversée par le bombardement, je remarque sur une pauvre façade un seul écusson seigneurial, débris de l'ancienne splendeur, noblement atteint par une fraîche blessure. Cette cicatrice ainsi redoublée et ravivée est superbe. Nous sortons par « la porte en haut ». Nous voici dans les cultures sur le plateau de la colline.

Avant la guerre, j'aurais cherché avec vous le lieu dit « la Vigne-des-Ducs », qui garde le souvenir des souverains de la Lorraine ; mais toutes ces curiosités archéologiques, fort gentilles avant-hier, semblent aujourd'hui du bric-à-brac. Nous n'avons d'yeux que pour le prodigieux labeur accompli en ce lieu par les boulets prussiens. Autour de moi, je ne vois pas un mètre carré de terrain qui soit privé des vastes cuvettes que l'on sait.

Mais, d'abord, levons les yeux. Regardons là-bas, vers Dieuze et Sarrebourg. Nos troupes y étant à la mi-août, ce n'est pas mon objet aujourd'hui de dire leurs succès, leurs revers. Elles durent se replier.

Le 20 août, à minuit, la 39e division, qu'on appelle la *division d'acier* et qui forme avec la 11e *division de fer* le glorieux 20e corps de Lorraine, quittait la ligne de la Seille. L'histoire dira avec quelle tranquillité elle menait, sous un feu effroyable, sa retraite. J'ai sous les yeux des notes où un habitant de Vic, déclare : « C'était admirable !

Les troupes marchaient comme à la manœuvre. »

Un trait m'a été rapporté, dont l'exactitude est certaine, et qui clôt dignement ces grandes journées tragiques des 19, 20 et 21 août. Le 21, à 11 heures du soir, le colonel du 160e, vieux brave cuirassé par trente années de campagnes, s'approche du général de brigade. Son régiment est arrêté par une halte horaire, là, tout à côté, sur une route. Les deux chefs causent des dispositions à prendre. Puis le général dit :

— Nous allons repartir.

Le colonel secoue sa tête grise :

— Impossible... Ils dorment !

C'est vrai. Arrêtés pour quelques instants, ces braves qui n'ont pas cessé de se battre et de marcher toute la nuit du 19, toute la journée du 20, toute la nuit du 20 et toute la journée du 21 dorment d'un sommeil de héros, que rien ne peut interrompre.

Le général rassemble quelques gradés et, pieusement, pour que l'artillerie qui va passer n'écrase pas ces sublimes dormeurs, il les fait ranger le long des fossés de la route. Puis, les canons et le reste de la colonne continuent leur chemin, défilant devant ce sommeil des héros comme pour lui rendre hommage.

Les Allemands, au milieu de leur succès, n'étaient guère moins exténués.

Faut-il croire ce que m'ont dit des hommes de guerre, témoins de ces journées ? Du 20 août, à 8 heures du soir, au matin du 21, Nancy était ouvert, à la merci des envahisseurs. Mais on gagne la victoire aussi pour se reposer. Les Allemands ne réattaquèrent que le 23. Leur assaut s'arrêta le

24, sur de solides défenses organisées en avant de nos troupes. Le 25, tout Castelnau et tout Dubail, c'est-à-dire le Grand Couronné et les Vosges, audacieusement reprenaient l'offensive.

C'est depuis Amance qu'on peut le mieux suivre l'ondoiement de cette mêlée de trois semaines : ces bataillons qui remuent continuellement, les uns devant les autres, cette oscillation de la victoire qui dura plus de trois semaines.

Du 23 août au 12 septembre, nos hommes, sous la poussée d'un ennemi bien supérieur en nombre, se cramponnent aux bois, aux fermes, à l'angle d'un mur, à un buisson, aux ravalements de la route, à l'ornière d'un champ, attaquent et réattaquent, assurés qu'ils ne seraient vaincus que s'ils ne voulaient plus vaincre.

Le 26, nous nous jetons sur Champenoux et devons reculer. Le 27 et le 30, nous reprenons l'offensive, et le 1er septembre encore. A ce moment, l'ennemi arrive en force. La formidable action s'apprêtait. Dans la nuit du 4 au 5 septembre, la grosse artillerie allemande, placée en dehors de notre atteinte, sur les bords de la Seille, agit avec une force et une prodigalité terrifiantes. Nos artilleurs ne pouvaient plus sortir de leurs abris. C'était une pluie de mort. Nos batteries durent se taire. Les 4, 5 et 6 septembre, les Allemands ont jeté, sur le plateau d'Amance, vingt à trente mille obus. Le 6 au soir, ils marchèrent à l'assaut, mais ne purent pas débusquer de ce bois, là, en bas, qu'une prairie sépare de la falaise.

Ailleurs, sur d'autres points nombreux dans la haute plaine, nous avions des échecs. Castelnau ordonna de les réparer coûte que coûte, et de

reprendre à tout prix, dans la journée du 7, des points dont l'abandon compromettait Nancy. Un régiment de renfort, le 206e français, arriva, tandis que notre artillerie, pour lui préparer la tâche, battait la forêt de Champenoux.

Mais, nous-mêmes, lecteurs, puisqu'Amance est hors de danger, quittons son plateau; allons nous promener dans la forêt de Champenoux. C'est là que j'ai achevé l'admirable après-midi que j'avais commencé sur le haut observatoire. J'y ai vu les retranchements où les Allemands défièrent, dans cette journée du 7, l'assaut de nos renforts. Notre mouvement de repli découvrait d'autres positions que nos troupes durent évacuer. « Reprenez la lutte. Accrochez-vous jusqu'à la mort, ordonnèrent les grands chefs. La victoire est à celui qui sait souffrir un quart d'heure de plus que l'autre. »

Revivifiés par quelques renforts, ces débris héroïques se rejetèrent, officiers en tête, avec une violence désespérée, sur le village et la forêt de Champenoux. Tout le 8, on lutta. Nos hommes étaient épuisés, hagards, soutenus par leurs âmes. Ils n'avaient plus le temps de manger. Et quoi manger d'ailleurs? Un officier a raconté à Emile Henriot que parfois, dans ces vastes espaces bouleversés par trois semaines d'ouragan, on rencontrait des troupes qui marchaient au hasard devant elles, ne sachant où elles allaient et tournant le dos à la bataille. On les retournait, on les lançait contre l'ennemi; elles allaient sans un mot, sans une plainte, avec une sorte d'ivresse furieuse. Que leur importait! Ils n'espéraient plus survivre. Ils s'exposaient comme des immortels. Et pourtant, ce 8 encore, nos héros échouèrent.

La journée du 9 fut calme comme la mort. Les Allemands, eux aussi soufflaient. Ils ne comprenaient pas le miracle, ils attendaient, conformément à toutes les probabilités, que les Français se retirassent. Sur les hauteurs d'Eply, Guillaume, sa lunette à la main, dans une attitude empruntée à Napoléon, observait. Nul ne l'y a vu, tout le monde l'y verra désormais. La légende ne doutera pas qu'à cette heure le chef impérial des hordes alamaniques, drapé dans son manteau à croix rouge de grand maître des chevaliers de l'ordre teutonique et entouré de 10.000 cavaliers blancs, n'ait guetté l'heure de venger la défaite et la mort de Charles le Téméraire par une solennelle entrée dans la ville des ducs et de la France. Eh bien! qu'il regarde mieux, qu'il essuie les verres de sa lunette : il verra les Français, morts de fatigue, se creuser avec fièvre, en hâte, des retranchements sur les positions où ils ont été refoulés.

Les deux armées perdaient tout leur sang. Laquelle des deux tomberait la première? Castelnau n'avait plus de réserve. Il dit : « Je tiendrai encore deux jours. C'est deux jours de plus pour la France. » On songe au vers qui suit le *Qu'il mourût!* de Corneille, et dont nos manuels de classe disaient, bien à tort, qu'il affaiblit la pensée, et qu'il est là pour la rime. Vous vous rappelez le texte sublime :

> Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?
> Qu'il mourût!
> Ou qu'un beau désespoir alors le secourût
> Rome eût été du moins un peu plus tard sujette.

Castelnau, Foch, Balfourier et les autres, dont l'âme est accordée avec l'âme du vieux Corneille,

voulurent que Nancy fût « le plus tard sujette ». Encore deux jours, dirent-ils.

Cette nuit-là du 9 au 10 septembre, vers les onze heures, au milieu d'un orage mêlés au tonnerre, aux éclairs, à des torrents de pluie, les obus arrivent sur Nancy. Quoi! l'ennemi venait de faire un tel pas? Les Nancéiens se crurent perdus. Ils étaient sauvés. L'armée allemande, déjà, avait commencé sa retraite.

Très nettement des témoins militaires me l'ont dit : le capitaine allemand qui reçut l'ordre de se porter en avant des lignes, aussi loin qu'il pourrait, à la faveur de la nuit, et qui réussit à pousser un gros canon jusqu'à Remereville, exécuta sa consigne. Il envoya sur Nancy cinquante obus, puis immédiatement et sans s'arrêter se joignit à la retraite qui commençait.

Ainsi l'Allemagne, sachant qu'elle échouait, cherchait à détruire, à salir, exactement à souffleter la belle cité qui lui échappait. Il n'y a rien de plus naturel dans sa bassesse que ce désir repoussé se satisfaisant en injures.

Est-ce dans cette nuit que l'empereur allemand, avec son cortège de mariage et ses cuirassiers blancs tout souillés par l'orage, quitta les hauteurs d'Eply? A cette heure, tous les grands instants de cette guerre, sont encore des énigmes. Les systèmes ne sont pas encore construits, ni justifiés. Le certain est que l'ennemi, s'il remuait, s'il relâchait sa pression, pouvait encore envoyer de terribles coups de poings.

Le 10, Toul ayant pu nous fournir quelques renforts, nous essayons de nous donner de l'air; nous attaquons, mais notre attaque, une fois encore,

est rejetée. Nous la renouvelons. Le 11, nous parvenons au milieu de la forêt, vers la maison forestière de l'étang de Brin. Les forces qui nous étaient venues de Toul sont massacrées. Le 149e les remplace et derechef s'élance sur la Bête. A travers les taillis elle recule. Elle sort de la forêt, repasse la Seille et va s'installer à quelques cents mètres dans les lignes où je viens de la voir.

Nancy était délivré. On était au 12 septembre. Joffre sauvait Nancy et l'armée de Lorraine qui, par leur ténacité, lui avaient rendu possibles les longues opérations de la Marne. Ces sauveurs de Joffre et de la France s'étaient battus sans se préoccuper de rien d'autre que de faire chacun son devoir, dans une ignorance absolue de tout. « Je ne puis rien vous dire au sujet du bombardement de Nancy, m'écrit un officier du 20e corps. J'étais à quelques kilomètres des batteries allemandes, et je ne l'ai connu que plusieurs jours après. On ne nous tenait au courant de rien de ce qui se passait à notre droite ou à notre gauche. Et le succès des armées alliées à la Marne, nous n'en avons eu une première idée que le 12 septembre au soir... »

... J'achève la journée en me promenant amicalement avec nos soldats dans la forêt de Champenoux, maltraitée par la guerre, mais plus belle que je ne la vis jamais, car maintenant c'est un des sanctuaires du patriotisme. Pourquoi ne garderait-on pas à jamais ces cabanes, plus glorieuses que des palais, que se sont construites ces hommes si simples, ignorants de leur grandeur, mi-guerriers, mi-paysans, si terribles dans la bataille, et dont la première impression qu'ils nous donnent est d'une extraordinaire bonté et modestie ? Jamais

une plainte ! On demeure, devant leur vertu, stupide d'admiration.

Nous longeons en causant, par petits groupes, le bord de l'étang de Brin, au milieu des bois. Je demande à l'un des soldats :

— Pêchez-vous quelquefois ?

— Le poisson ne vaut rien, me dit-il. C'est peut-être à cause des cadavres dont on raconte qu'ils se nourrissent maintenant. Mais je crois plutôt qu'on a enterré les corps. S'ils étaient là-dedans, on les verrait. Dans l'eau, ça remonte.

L'étang est paisible, les vapeurs du soir s'élèvent. Les Boches, de l'autre côté des prairies, ne bougent pas. Le cycliste arrive, avec les journaux. Puisse-t-il demain apporter l'hommage de notre amitié et de la reconnaissance de tous à nos camarades de Champenoux et du plateau d'Amance[1] !

3. — *Visite au Grand-Couronné.*
Le Rembêtant.

Si l'on vient d'Allemagne vers Nancy par l'est, on aperçoit, depuis le haut plateau, une ligne longue et large sur le ciel. Hier encore, nul ne connaissait cette hauteur modeste. Les gens de Dombasle et de Varangeville y montaient seuls

1. *Tout semble*, m'écrit-on, *faire croire au lecteur ignorant que c'est le 20e corps auquel on doit la brillante défense du plateau d'Amance.*

Or, c'est le 18e corps (*réserve*) *qui le défendait* et Amance, Laitre-sous-Amance, Fleur-Fontaine (petit château se trouvant enveloppé sous le plateau d'Amance), étaient occupés *et ont été défendus par le 323e d'infanterie* .

pour leur culture. Pourtant le capitaine Gilbert, le colonel de Pouvourville, tous les écrivains militaires, plus récemment le commandant Driant, assisté de ses collègues de Nancy, avaient signalé son utilité, préparé son rôle. Au premier bruit de guerre, en toute hâte, on y avait pressé les travaux déjà commencés en secret; on avait creusé des tranchées, dressé des abris... Ce n'est qu'un talus, mais d'où notre artillerie commande sans se laisser voir l'immense plateau et les vallées du Sanon et de la Meurthe. Un vrai sanglier lorrain, terré, cachant ses défenses formidables pour mieux frapper et sur le tout un nom têtu digne des vieux hommes d'armes de Lorraine, durs à l'attaque et à la défense : le Rembètant.

C'est lui qui dans cette partie gauche du Grand-Couronné a présidé — comme les hauteurs de Sainte-Geneviève, à droite, comme le mont d'Amance au centre, — à la furieuse bataille des vingt-deux jours sous Nancy. Quand les Prussiens victorieux à Morhange et qui venaient d'entrer, musique en tête, à Lunéville, marchèrent, toujours jouant et chantant, sur Saint-Nicolas et Nancy, par la vallée du Sanon, ce sont ses batteries invisibles qui les écrasèrent d'obus et les arrêtèrent.

Désespérant de forcer la vallée, ils marchèrent alors sur le plateau. Ils arrivaient en ligne immense. Ils arrivaient de partout, de Vitrimont, d'Einville, de Beauzemont, de Serres, d'Hoéville, étroitement liés aux efforts que nous avons décrits quand nous visitions Champenoux, Amance, Sainte-Geneviève.

Mais le 20e corps veillait.

Depuis le 22 août, le 20e corps était rentré dans

les lignes du Grand-Couronné. Quelques jours passés dans le Vermois l'avaient reconstitué en hommes et en munitions. Il brûlait de retrouver ces Allemands avec qui il venait de se battre à Morhange. Ses deux divisions passèrent la Meurthe, l'une à Rosières-aux-Salines, l'autre sur un pont de bateaux, entre Laneuveville et Saint-Nicolas, et tout de suite marchèrent à l'attaque.

Vingt-deux jours commençaient d'une bataille où l'on se battit sans arrêt, même la nuit. Nous n'en avons pas encore de rapport officiel, ni même officieux. Nul schéma de ces opérations. Tous les témoins avec qui je me suis promené parmi ces villages brûlés, ces bois déchiquetés parmi ces campagnes ravinées de tranchées et plantées de croix funèbres, renoncent à donner un récit logique du long et furieux pêle-mêle qui trempa de sang les bois de Vitrimont, la ferme de Léomont, les territoires d'Anthelupt, d'Haraucourt, de Gellenoncourt, de Courbessaux. Et ce nuage prolongé sur ces combats leur donne dès maintenant un obscurcissement de légende.

Rien de trouble, d'incertain pourtant ; la pensée des deux peuples qui s'affrontent ici, c'est Nancy. Nancy, qui attend avec anxiété, à quinze kilomètres de là, n'ayant pour rempart que des terres levées à demi-improvisées et ce 20e corps dont les soldats, pour la plupart (mêlés à des Parisiens) sont les fils de son horizon.

« Saisir Nancy ! » « Sauver Nancy ! » Dans ces deux cris se ramasse toute la volonté furieuse des deux armées. Mais leur double pensée s'éparpille en d'innombrables faits d'armes.

Cette région entre Nancy et Lunéville est déjà

une sorte de plaine. Voyez sur les cartes : le terrain est bien moins ombré que dans les autres secteurs du Grand-Couronné. C'est ondulé, sans plus. Nulle hauteur qui équivale à Sainte-Geneviève, à Moussoin, au Xon ou bien au mont d'Amance. Ce sont des renflements de petit relief, et, les bois étant nombreux, les vues sont relativement courtes. Il ne s'agit pas de conquérir une position centrale qui domine tout le pays. En lignes de tirailleurs, nos soldats et les Allemands, utilisant avec soin tout ce qui peut cacher leurs mouvements, se disputent certains points d'appui qui commandent des routes, des vallées. On se bat avec acharnement pour la possession de Frascati, d'Einville et de son bois qui rendrait maître de la route de Château-Salins à Lunéville, par où se ravitaillent les Prussiens.

Les étoiles succèdent au soleil et le soleil brûlant réapparaît, sans que la ligne de bataille cesse de flotter et d'ondoyer. Dans cette multitude de petites actions, les bataillons se poussent et se refoulent comme les plis des vagues dans la tempête. Quand une troupe a vivement donné, est trop démolie, quand elle compte plus de blessés et de morts que de vivants, quand ses fusils brûlants n'ont plus de cartouches, elle cède sa place à des forces fraîches et s'en va en arrière se ravitailler d'hommes et de munitions. Ainsi des régiments, chez les Prussiens comme chez nous, entrent continuellement dans la première ligne de feu ou bien en sortent, et ce va et vient ajoute encore à la difficulté de fixer la forme de cette bataille. Un officier qui me donne des explications et qui refuse, avec beaucoup de chic, d'être ému ou étonné de rien, au

point que je n'en puis tirer que les numéros des régiments et les cotes de la carte, soudain a une image frappante : « Nous faisions avec les Allemands un quadrille des lanciers, d'interminables en avant-deux. »

Si effroyable que fut cette lutte, sous une chaleur mortelle, qui ne céda que le 9 septembre pour faire place aux orages et à la pluie, les hommes ne connurent jamais le découragement. Deux compagnies, dans le bois d'Einville, attendaient sans défiance, sans savoir que les nôtres s'étaient repliés. Les cuisiniers étaient allés allumer leurs feux en arrière, dans un ravin, de manière à n'être pas vus. Soudain les Allemands, en forces supérieures, abordent le bois. Il fallut battre en retraite avec rapidité. Ces braves cuisiniers suivirent le mouvement; mais soigneusement, en pressant le pas, ils emportaient et préservaient le dîner des camarades.

Remarquons en passant que jamais les troupes ne manquèrent de vivres. « On ne passa pas deux jours sans viande fraîche. » Au reste, telle était la fièvre, la tension des volontés que tous vivaient, agissaient comme des machines. Ils étaient des âmes faisant la guerre. Les yeux fixés sur le but à atteindre, ils ne voyaient, ne tenaient en considération que cet objectif limité : leur mission propre, l'ordre reçu. Les chefs se ruaient à l'assaut, le fusil à la main. Au bois de Crevic, exactement à la cote 316, où il est question d'élever un monument à la 78e brigade, on m'a montré le coin de terre où le colonel Dubois trouva la mort, en entraînant le 160e à l'assaut. Son corps fut rapporté sur un glorieux brancard de fusils, puis ensuite

lié sur le cheval d'un chasseur. Soldats et officiers tombaient sans une plainte. Le général Gérome, passant très affairé dans la nuit, soudain distingue dans l'herbe deux yeux brûlants qui le fixent. C'est un malheureux soldat, les deux jambes arrachées, qui lui dit simplement : « Mon général, voulez-vous m'envoyer les brancardiers? »

Cette faible voix, à cette minute terrible, est plus émouvante pour l'âme que cet effroyable déploiement de brutalités. C'est la délicatesse du cœur et la perfection de notre civilisation qui se témoignent dans cette parole extraordinairement ferme et polie. Si nous étions vaincus, si l'armée de Castelnau laissait passer les Allemands, une des formes de l'esprit guerrier, la chevalerie du monde, aurait vécu.

Foch, Balfourier, le 20e corps et ses réserves, et ses dignes émules qui tenaient autour de Nancy, c'était le gond de la bataille de la Marne qui résistait. Les soldats et les chefs ignoraient leur immense utilité. Ils savaient une seule chose l'ordre reçu : tenir à tout prix.

Comment apprirent-ils leur triomphe?

Un beau jour, me dit un temoin, nous étions dans les tranchées, à Haraucourt. Une fois de plus, nous nous préparions à attaquer. Quelqu'un de nous qui regardait avec sa lunette dit : « Les Allemands s'en vont ». Nous ne savions pas pourquoi. Nous ignorions les opérations de la Marne.

Et sur le carnet d'un combattant, je lis : « 12 septembre. Nous apprenons que l'ennemi se retire. La canonnade était forte. Nous sommes étonnés de le voir s'en aller ».

Sur une telle note, d'un bond, l'imagination revoit

le mystérieux départ du duc de Brunswick à Vaimy, et, plus loin, dans le nuage des siècles, Attila cédant à sainte Geneviève. Beaucoup de Nancéiens allèrent en pèlerinage à Saint-Nicolas-du-Port, dans la basilique où Jeanne d'Arc, à la veille de quitter Domremy et de se rendre auprès du roi, vint prier pour le succès de sa mission. Je n'ai pas la mémoire assez nette pour vous répéter les coïncidences, les dates concordantes, que d'une voix baissée, comme pour raconter les mystères du ciel, on m'a signalées en Lorraine. On admirait que les Allemands se fussent arrêtés devant le mont *Sainte-Geneviève* ; on me disait que c'est un jour consacré à *Jeanne d'Arc*[1]. Ce qui m'émeut davantage, c'est dans les rues de Nancy, (quand toute la population accompagne avec une ivresse de reconnaissance les régiments du 20e corps, à qu elle doit son salut, et qui s'éloignent pour continuer leur tâche dans le Nord,) cette vieille femme qui s'approche rapidement d'un capitaine, et lui tendant un bouquet : « Mon capitaine, c'est pour tous les soldats ».

Cette femme, je la reconnais, c'est la même dont parlent nos anciennes chroniques de Lorraine, qui dans Saint-Nicolas « s'approcha secrètement de René II », son duc, la veille de la bataille contre le

1. Un lecteur m'envoie une note plus précise : « Marchant sur Paris, les Allemands s'arrêtent devant Juilly, où se trouve la fontaine miraculeuse de Sainte-Geneviève ; ils se détournent de Paris le 4, le 6 commence le *Triduum* de la Sainte dans l'église Saint-Etienne-du-Mont où sont conservées ses reliques ; le 7 et le 8, ils commencent à être battus. Pendant ce *Triduum*, ils s'étaient emparés du Mont Sainte-Geneviève qui est la clef de Nancy et deux heures après ils doivent l'abandonner »... Goût éternet des esprits émus pour les mystérieuses coïncidences

Téméraire, et lui mit dans la main une bourse où étaient toutes ses économies, pour marquer sa foi dans les armes de la patrie et pour contribuer à la délivrance.

4. — *Visite au Grand-Couronné.*
Les villages en feu.

Pour la seconde fois depuis la guerre, je viens de visiter la région de Lunéville et Nancy, où les Prussiens débouchèrent au lendemain de Morhange[1]. A peine ai-je imprimé ce nom, la forêt

1. Est-ce volontairement que vous avez omis de citer, m'écrit-on, le fort de Manonviller ? Voici l'impression d'un voisin de ce fort :

Le fort de Manonviller se dressait sombre dans son isolement sur la plus haute crête. Un village se blottissait tout contre lui dans une gorge ; la ligne d'Avricourt serpentait dans le pli d'un vallon voisin ; plus loin Lunéville et son palais ; la forêt de Mondon reposait majestueuse dans ses frondaisons. La protection du fort s'étendait en arrière jusqu'à Charmes dont il défendait la trouée. En avant, sa domination barrait la frontière jusqu'à Avricourt.

La position passait pour imprenable. Le fort devait défier l'ennemi ; il n'a pas tenu vingt-quatre heures ; il n'a pas tiré cinquante coups de canon, il s'est rendu avec toutes ses munitions et toute sa garnison. L'avenir en dira les vraies raisons mieux que ne les disent les rumeurs.

En fait, le fort qui n'était défendu que sur deux de ses faces a été assailli des quatre côtés simultanément. Des feux croisés ont convergé sur son béton, empêchant ses tourelles de s'élever. Et puis que de peut-être !

Les Allemands ont emporté ses canons de 150 et toutes ses munitions. Ils ont fait sauter à la mine l'énorme bloc de béton. Maintenant le fort de Manonviller, d'où devait jaillir tant de fer et tant d'espérances n'est plus qu'un amoncellement de ruines dont la blancheur tranche sur la verdure des coteaux qu'elle domine, sur le soleil de midi, dans l'azur limpide de ce ciel de printemps... (M. Diolot, territorial du 37e d'infanterie. 31 mai 1915.

de Vitrimont, la ferme de Léomont, Flainval, Courbesseaux, Drouville, (autant de noms liés à mes souvenirs de jeunesse que jamais plus je n'entendais prononcer et qui depuis huit mois résonnent avec une solennité douloureuse au cœur de tous les Français,) et voici que des lettres bordées de noir viennent de tous côtés m'appeler à l'aide, m'entretenir d'un fils, d'un frère, d'un mari tombés là-bas au champ d'honneur et me demander que j'écrive au maire, au curé de ces humbles villages, devenus les sanctuaires des morts de la patrie !

Aujourd'hui encore, sur ma table, mêlées aux cartes et aux documents que je rapporte de mon voyage, je vois des listes de noms relevés sur les tombes à Combessaux par MM. Gobert et Alix, à Gellenoncourt, par M. Burtin et dans la région d'Haraucourt, par M. l'abbé Paulin.

Cette tâche funèbre ne fut pas si aisée. Du 22 août jusqu'à leur retraite du 12 septembre, les Allemands tiraient sans merci sur quiconque se présentait pour enterrer les morts. Il fallut le faire la nuit, en hâte, en allant au plus pressé. Beaucoup attendaient des semaines leur sépulture et finalement furent enterrés par des corvées militaires, ou des équipes civiles venues de loin. On ne mettait alors aucune indication sur les tombes. Les malheureux villages brûlés ne peuvent être accusés de négligence. Beaucoup d'habitants les avaient dû quitter, sans pouvoir rien sauver. Ceux qui restèrent, sans fenêtres, sans portes, dans quelques maisons criblées de trous par où la pluie tombe comme dans la rue subsistaient au milieu de difficultés indicibles. Auprès d'eux, dans ces masures, tout de même plus clémentes que les tranchées,

s'entassaient les troupes en cantonnement. Enfin la circulation était très difficile, soumise à des présentations de saufs-conduits, même sur le territoire du village. Et cependant, malgré ces énormes difficultés, les habitants ont inscrit des noms sur beaucoup de tombes, y mettant des fleurs et des couronnes de buis.

Nul n'a jamais pu, j'imagine, se promener sur ce plateau battu et courbé par un vent perpétuel, sans éprouver une sorte de resserrement et un sentiment vague de calamité. On y voit, en esprit, passer les « Suédois » de Richelieu, les Prussiens de Blücher, ceux de 1870, et se lever des pressentiments. Mais aujourd'hui l'unité tragique de ces « marches de l'Est » à travers les siècles est accusée avec une force inouïe. Il semble qu'aucun obstacle ne s'oppose à notre regard pour qu'il rejoigne les hordes d'Attila et ces grandes luttes encore attestées par le « Champ des payens », où leurs débris furent enterrés, et par le « champ des martyrs », cimetières des légions romaines.

Depuis Courbesseaux, dont les Allemands ont brûlé à la main la moitié des maisons, on voit à sept kilomètres, à vol d'oiseau, l'autre côté de la Meurthe, les redoutes du Rembètant qui forment une ligne longue et large sur le ciel, et, plus en avant, la masse haute et large du vieux château des Haraucourt.

Cette fière bâtisse est tout ce qui demeure de l'antique famille noble des Haraucourt, l'un des quatre grands chevaux de Lorraine, qui, pendant des siècles, bataillèrent aux côtés de nos ducs. Depuis 1746, la famille est éteinte ; ses domaines dans quarante villages lorrains, sont dispersés,

mais leur vieux château restait sur ses assises séculaires. Plus de fossé, plus de crénaux sur les deux grosses tours trapues, plus de splendeur seigneuriale. Toutefois, ce n'était pas la déchéance qui avilit tant de nos vieux manoirs, et le château des Haraucourt gardait une certaine dignité dans sa fortune bourgeoise. Il pouvait achever de vieillir durant des siècles encore. Mais c'est bien mieux, il vient de finir en vrai Haraucourt, à la guerre.

Durant trois semaines, les Allemands qui, de Hoéville, Courbesseaux, Serres, cherchaient à forcer le passage, bombardaient sans arrêt le Rembètant. Et celui-ci répondait dur comme son nom. Projectiles français et allemands passaient par-dessus la tête de l'aïeul. Et lui, fidèle aux traditions, il abritait des paysans de tous les alentours.

Des aviatiks signalaient-ils un fanion d'état-major, ou les Allemands voulaient-ils rendre le château et le village intenables? Durant sept jours, ils le bombardèrent. Je suis allé à Haraucourt. J'ai vu l'antique voûte qui, pendant cinq jours, fournit aux réfugiés un abri de plus en plus précaire, jusqu'à ce qu'enfin un obus éclatât dans le soupirail. Le feu venait de prendre à l'immense poutrage séculaire. Auprès, ses deux grandes fermes seigneuriales, comme on n'en bâtit plus, ses greniers pleins de foin et de blé, enfin tout le village flambait. Par-dessus, le château et l'église faisaient deux grandes torches gigantesques. Et, pour me donner une idée du brasier et de sa force de dessèchement, l'abbé Paulin, un patriote amoureux de son village, où il est né, me dit : « Nos fumiers ont brûlé pendant trois semaines ».

J'insiste sur la ruine d'Haraucourt, parce qu'il y

a là de grands souvenirs pour notre petite nation, mais c'est l'histoire de tous nos villages piétinés par les batailles d'août-septembre. On s'explique qu'un seul souci anime les Lorrains et fasse un lien entre eux, les soins de la défense et l'amour de l'armée. Nous n'aimons rien autant que les troupes d'élite et les grands chefs vraiment militaires. Pour comprendre les puissances d'émotion qui veillent au fond de ces Lorrains qui semblent fermés et glacés, il faut les voir devant les troupes de fer et d'acier du 20e corps. Ah ! ces villageois du Vermoison chacun sur sa porte, un sourire d'amitié au visage, comme ils admirent les chasseurs à pied de Saint-Nicolas quand ils allongent leurs pas élastiques et rapides. C'est qu'il y va de l'existence de chacun et de tous, et qu'ici quand la France n'est pas prête à se défendre, on paie immédiatement pour le pays tout entier.

D'Haraucourt, vers la fin de la même journée, je suis descendu à Crévic qui est la patrie de mon illustre confrère et ami : le général Lyautey.

On aurait pu croire que des officiers allemands, chez qui l'esprit de corps et de caste est si puissant qu'il détruit leur âme même et se substitue à elle, mettraient leur point d'honneur à respecter la propriété d'un grand chef français. Auprès de Strasbourg, n'affectaient-ils pas de présenter les armes au monument de Desaix ? Je les voyais mettant avec force égards un factionnaire au seuil du château de Crevic. Ah ! bien oui ! Me voilà devant ! Quel silence, quelle dévastation !

Tout de suite, d'un premier regard, je peux chercher là-haut sous le toit le cabinet du général, sa petite pièce pleine de livres. Plus de toit, plus de

livres, tout le château s'est effondré dans le rez-de-chaussée, calciné. Derrière ses grilles tordues par l'incendie, la vieille maison immobile, sans vie, semble un cadavre sur la berge après la tempête. Le printemps ranime les vastes herbages du parc et ses frondaisons en désordre, mais voilà quelle désolation est devenue l'aimable demeure où le général, la dernière fois qu'il vint en Lorraine, reçut avec une aimable solennité les poètes et les artistes de Nancy, tout le couarail de Marcel Knecht. Un de ses camarades d'armes l'assistait, le général Foch... Ces deux noms, Foch et Lyautey, suffisent à rappeler que si toute une partie de la gloire matérielle de notre province est jetée à terre, sa gloire morale fleurit plus abondante que jamais... Les deux généraux (c'était en septembre 1913) se plurent à écouter des récitations de vers et Lyautey montra à ses hôtes quelques précieux souvenirs lorrains.

L'un des plus précieux, sans conteste, provenait du château de notre dernier souverain, le roi Stanislas, à Einville. Ce sont quatre belles statues de jardin. Je viens d'aller les chercher, tout droit, derrière la maison, sous un abri que je me rappelais. La fusillade et l'incendie les auront-ils détruites ? Non, les voici saines et sauves, à la place même où le général me les avait fait voir. Qu'elles sont touchantes dans cet asile précaire ! Ce sont des blessés poursuivis à l'ambulance par de nouveaux projectiles.

Le jardinier vient me rejoindre dans le parc et me donne des détails.

Les Prussiens sont arrivés à Crévic le 22 août, vers cinq heures et demie du soir. Il y a là une section du 15e corps qu'ils ont prise. Un espion qui habi-

Au lendemain de la défense de Gerbéviller.

Trois cents soldats français ont été enterrés dans une grande fosse commune, sur le plateau lorrain, de Moyen-Moutier. M. Maurice Barrès parle sur la tombe.

tait une ferme voisine était parti de l'avant-veille. Ils ont continué leur pointe, puis sont survenus. Alors, prétextant qu'un homme leur avait tiré dessus à travers la grille du château, tuant l'un d'eux et blessant un autre, ils ont tout enfoncé immédiatement.

« Ils demandaient où était Mme Lyautey, me raconte le jardinier. Bien sûr qu'ils l'auraient tuée. Madame était partie de l'avant-veille seulement. Ils ont mis le feu avec leurs pastilles et en moins de rien tout brûlait. Pendant les trois ou quatre premières minutes, ils ont tiré sans interruption des balles dans les persiennes. »

— Avez-vous pu sauver quelque chose de la maison?

— Des objets? après l'arrivée des Prussiens? Rien. Au mois de juillet, le général avait bien écrit qu'il fallait prendre ses précautions. On ne l'a pas cru, on a dit comme ça qu'il annonçait toujours la guerre. Seulement, quand les Prussiens allaient arriver, on a pu déménager des papiers qui étaient dans la cave, et les portraits du grand salon. On nous les garde au musée de Nancy.

Puis, le jardinier, comme il est naturel, revient à son propre cas :

— En même temps qu'ils faisaient tout flamber, ils m'avaient empoigné. Ils me criaient : « Mort! mort! » et ils faisaient le geste de me couper le cou. Ma femme me regardait piteusement. Ils m'ont mené devant le chef, qui parlait bien le français. « Vous êtes le premier homme que je vois à Crévic. » « Eh bien, qu'est-ce que vous dites de l'échantillon? » Il n'a pu s'empêcher de sourire. Pendant qu'il me parlait, ses hommes, à coup de baïonnette,

assassinaient cinq paysans et blessaient une femme.

Le jardinier achève de me raconter ses aventures et notamment de quelle manière il a mené chez lui pour leur donner à boire ceux qui devaient le fusiller. « Je leur disais : « As-tu soif ? » Ils me répondaient pas, mais ils comprenaient tout de même. Ils ont bu du vin avec moi, et je me disais : Je ne veux plus m'en aller de chez moi, ils m'y tueront s'il le faut... »

Ainsi nous causons, et je crois réentendre toutes les histoires qui circulaient, il y a quarante-cinq ans, dans ces mêmes pays. Quelle constance, qu'elle puissante monotonie dans ces cœurs et dans cet horizon ! Plus récemment, il n'y a guère qu'un quart de siècle, quand je visitais ces villages dont j'étais le député, nous y étions préoccupés uniquement de réclamer des fortifications pour Nancy, des mesures sévères contre les espions et une préparation militaire intensive contre l'Allemagne. Et, ce sont encore les mêmes sujets qui sont tout neufs aujourd'hui et qui passionnent mes compatriotes. ils y ajoutent simplement le souci trop légitime d'obtenir une réparation intégrale des ruines qu'on n'a pas su leur éviter.

La nuit descendait avec lenteur. Il faisait un calme profond sur tout le village. Seul un avion bourdonnait dans le ciel. faisant la police autour de Nancy. Parfois le vent apportait la voix grave du canon qui roulait derrière l'horizon. Je regardais à l'extrémité du parc, derrière l'étang, un petit kiosque où le général m'avait jadis conduit avec satisfaction, et qui demeure son seul toit dans son village d'enfance. Mais au terme de cette journée passée parmi les tertres funèbres et les décombres, ce que j'éprouvais, c'était moins de la douleur

qu'une ardente et puissante sympathie pour ces vaillants et une pleine confiance dans l'efficacité de leur sacrifice. Je me répétais : Ici tout est ruines, mais sans une seule ruine morale[1].

5. — *Au col de la Chipotte. Le village dans la forêt.*

J'étais allé à l'improviste, en Lorraine, dans ma

1. 18 avril 1916. — ...Permettez-moi de vous exprimer en toute simplicité et liberté les regrets que m'inspirent vos articles récents ou plus anciens où vous faites mention de nos pauvres villages en ruines. J'y constate un oubli involontaire sans doute, mais à peu près constant, de l'un d'entre eux, le plus éprouvé de toute la région. Plus, en effet, que les lieux que vous citiez, Haraucourt, Champenoux et Crévic, Réméréville a eu les tristes privilèges de souffrir, puisque sur 124 maisons, 13 seulement ont été épargnées dans l'incendie mis à la main, et encore dans quel état ont-elles été retrouvées ! Dans quelles conditions misérables se logent les quelques habitants auxquels l'exil a semblé trop pénible ! M. le Préfet aurait déclaré, paraît-il, que nous étions au rang des localités les plus maltraitées, Nomény, Gerbéviller, Vitrimont. Les victimes n'ont pas non plus fait défaut, puisque deux vieillards ont été probablement fusillés, que les ossements de deux autres sont encore dans les décombres, sous lesquels on a retiré, au bout de deux mois au plus les restes d'un troisième. Je passe sous silence ceux et celles, trop nombreux, qui n'ont pu survivre aux souffrances et aux émotions.

Je ne voudrais pas que vous puissiez vous méprendre sur le sentiment qui m'inspire cette lettre, n'y voyez pas, je vous prie, un désir vaniteux de publicité, hélas ! je comprends plus que jamais la valeur du proverbe : « Heureux les villages qui n'ont pas d'histoires », et je voudrais de grand cœur qu'on ne parle pas de nous et que ces terribles épreuves nous aient été épargnées. Mais ce silence attriste la population, et bien des fois j'ai entendu cette plainte : « On ne sait pas que nous existons. » Puisque donc la sympathie qu'on leur témoigne est pour les malheureux une consolation, je ne voudrais pas que mes paroissiens soient privés de la vôtre, non plus que de celle de la France, pour laquelle nous avons tant souffert... » (V. Denis.) Notre ami Berlet a écrit la plus belle et la plus vraie histoire de *Réméréville pendant la guerre.*

petite maison au bord de la Moselle, demander à déjeuner aux officiers qui me font l'honneur et le plaisir d'être mes hôtes... Bien qu'il y ait si peu de jours de cette visite, elle m'apparaît déjà comme un souvenir à demi rêvé. Cela me semble une bizarre combinaison de songes, ces chambres, ces jardins, ces fleurs, ce soleil, tout ce décor familier, et puis ces figures étrangères qui avaient là leurs habitudes. Etais-je un mort, un revenant qui vient avec sympathie regarder des inconnus, ses héritiers ? La grande lumière de ce plein midi auprès de la rivière enveloppe les images que je rapporte, comme eussent fait les vapeurs du soir sur une prairie.

En quittant mes hôtes, je suis allé me promener au-dessus de Rambervillers, dans les bois du col de la Chipotte, dans les bois où l'on s'est effroyablement battu, où tant de braves gens se sont faits tuer par milliers, au mois d'août et septembre, pour que les Prussiens ne passent pas la Moselle. La journée était magnifique, le site, à son ordinaire, d'une gravité austère. C'est dans ce col qu'en venant de la plaine on aperçoit pour la première fois le sapin qui annonce les Vosges, et que, çà et là, commencent à percer des roches aux saillies anguleuses. Mais aujourd'hui, je vois au loin, sous les sapins, des tranchées, des abris, des tombes et des croix de bois.

Je n'ai personne pour m'expliquer la sanglante bataille dont les survivants parlent avec une expression si grave, et nul récit n'en a été publié. La route bordée de forêts est déserte. A un instant, nous rencontrons une voiture vide, dont le cheval est attaché à l'ombre, et plus loin dans les taillis

on aperçoit des gens qui prient. Quel silence partout et quelle solitude ! Jadis, en traversant ces calmes retraites, je n'y goûtais rien que la paix, l'éloignement de tout souci, et les voilà pour jamais pleines d'angoisse. J'éprouve douloureusement notre impuissance à reconnaître tant de sacrifices qui furent ici, durant vingt jours de bataille acharnée, prodigués pour nous. Et le souvenir me revient d'une lettre anonyme émouvante que j'ai reçue, datée d'Épinal, évidemment écrite par le père d'un des héros enterré dans ces terres.

« Monsieur, me disait-elle, nous ne pouvons que vous féliciter des nombreux articles que vous publiez pour faire accepter votre idée d'une Croix de guerre. Toutefois, beaucoup de pères de famille pensent comme moi aux nombreux soldats tombés, au mois d'août, entre le Donon et Rambervillers. Qu'ont-ils connu, en fait de gloire, les régiments anéantis là, tels que le 17e, le 149e, le 152e, reformés jusqu'à six fois ainsi que nos bataillons de chasseurs? Telle de nos communes de deux mille âmes comptent vingt morts et dix disparus qui ne sont pas prisonniers. Telle autre de sept mille âmes, quarante-cinq morts et une vingtaine de disparus pas moins morts. Tout cela en trois semaines.

« Or savez-vous combien ont perdu ces mêmes communes depuis les batailles de la Marne, le Nord et autres, depuis cinq mois? La première n'en a pas perdu et la seconde a perdu un adjudant-chef. Faites la différence entre les pertes dans un délai de trois à quatre semaines au début, c'est-à-dire en Lorraine et Vosges, et celles de cinq mois, et vous verrez où sont les véritables héros. Ceux tombés

par ici ont tenu pendant un combat de trois semaines à Rambervillers (en nous préservant de l'invasion), de Thiaville au Col de la Chipotte, la presse n'en a jamais parlé, loin de les citer à l'ordre de l'armée ou pour la Croix de guerre. Ceux-ci se contenteraient d'une croix de bois sur leur tombe qui permettrait aux pauvres parents de trouver leurs chers morts. Et vous savez qu'ils sont sept mille environ, de Thiaville à la Chipotte, enterrés, la plupart à fleur de terre.

« Croyez-vous que ceux-là n'auraient pas mérité une citation ou la Croix de guerre ? Vous paraissez imiter en cela nos chefs industriels de la région qui réservent toutes leurs faveurs, aux nouveaux arrivants, aux dépens de leurs vieux serviteurs qui ont collaboré à la prospérité de leur établissement depuis sa fondation.

« Voilà, Monsieur Barrès, à peu près, la réflexion que beaucoup de nos compatriotes, pères de famille malheureux, font avec moi et comptent voir votre appréciation dans un de vos prochains numéros. »

Plainte obscure, trop juste dans son fond, exprimée avec la saine rudesse des vrais Vosgiens ! Cris d'une douleur que je médite en cheminant le long de l'étroite vallée sanglante !

A mi-chemin de Raon-l'Etape, au lieu où la nouvelle route rectifie l'ancienne, nous avons pris à gauche un chemin d'exploitation forestière, boueux, raviné, plus sombre. Les sapins, de plus en plus nombreux, y mettent une teinte funèbre. Les oiseaux se taisaient. Nous suivions des tranchées, allemandes à notre droite, françaises à notre gauche, comme l'opposition de leur talus l'indi-

quait, et par endroit distantes à peine de quelques mètres.

Rien qui puisse donner une idée plus farouche de la guerre. Dans une bataille sous bois, on en arrive très vite au corps à corps, soit à cause de la nature du sol, soit à cause de l'horizon très court. Que durent être ces journées d'août et leurs nuits pleines de moustiques, succédant aux chaleurs terribles, ces nuits lugubres où les épouvantes chimériques qui peuplent les forêts dans l'obscurité faisaient place à des rampements mystérieux, à des assauts de tout l'enfer déchaîné !

Soudain le bois s'arrête, la vue se découvre ; on tombe dans une clairière cultivée, où respire un grand village, assis dans ses prairies fraîches et bien encadrées par les bois. C'est Sainte-Barbe. Ses pommiers en fleurs et ses maisons démantelées par la bataille, semblent un chant de printemps croisé par un chant d'hiver. Comme nous y touchions, une petite fille aux pieds nus s'est jetée hors de la route dans les champs et s'est mise à crier : « Une auto, une auto ! » Qu'a donc cette petite épouvantée ?

Nous étions descendus de voiture et nous allions à pied pour mieux voir. Par une fenêtre ouverte, mon regard tomba sur un autel chargé de fleurs et de flambeaux qui brillaient doucement. Je m'approchai.

— Vous regardez notre messe ? me dit une vieille paysanne.

Nous causons. L'église s'est écroulée sous les obus et l'on a dressé dans cette chambre une chapelle provisoire, au milieu de maisons en ruines. Est-ce la jolie heure du soir, est-ce cette antique

pensée d'espérance qui luit ? Il y a sur tout ce désastre un air de convalescence, et ce village semble un grand blessé à ses premières heures de sortie, encore tout frémissant.

Mais qui recommence donc à crier de terreur ? C'est encore la petite fille. Notre auto arrêtée à l'entrée du village, pour nous rejoindre, a fait cent mètres paisiblement au tour de roue, et voilà cette enfant qui court à droite, à gauche, comme un oiseau se débat sous la main.

— Mais qu'a-t-elle donc, votre gamine, Madame ?

— Elle a reçu pendant la bataille une balle dans l'épaule. Alors la peur la tient toujours.

Tout en montant la rue demi-écroulée, demi-brûlée du village, je cause avec l'enfant et la maman ; celle-ci me dit que la moitié des habitants sont déjà revenus. Ils s'entr'aident, ils se sont logés comme ils ont pu, chez ceux dont les maisons demeurent debout.

— Vous, Madame, êtes partie pendant qu'on se battait ?

— Je me suis sauvée sur Baccarat, avec les enfants, cette petite-là et deux autres. Tout était couvert d'Allemands sans interruption. Ils nous arrêtaient, nous interrogeaient. Un grand diable avec une barbe rousse m'a fait signe de venir dans un champ et m'a demandé en très bon français : « Qu'est-ce que vous pensez de Jaurès ? » J'ai dit comme ça : « C'est peut-être un de nos ministres ? Je ne le connais pas. — Vous ne lisez pas les journaux ? — Je ne les lis pas. — Et pourquoi ? — J'ai des enfants ; je n'ai pas le temps. »

Quelle tempête ! ces innocentes créatures, ces femmes, ces enfants envolés de leurs humbles mai-

sons comme des perdreaux de leurs sillons, couraient les champs, les bois, à travers l'immense fusillade, mangeaient une fois à la gamelle française, une autre fois à la gamelle boche...

— Personne n'est resté au village?

— Mais si, tout de même, quelques-uns. Il y a la Sidonie.

— Allons chez la Sidonie.

Elle est en société dans sa maison intacte, et tous l'approuvant ou la rectifiant, elle me fait son récit :

« Les Allemands sont arrivés à Sainte Barbe le 25 août. J'étais à notre cuisine avec des émigrés, je suis montée au grenier et j'ai vu toutes les maisons qui brûlaient, l'église et la Mairie aussi. Je suis redescendue dans ma cuisine où vous êtes. Les Allemands entraient à chaque minute chez nous ; ils parlaient furieusement, et quand ils nous voyaient en rond, ils disaient : « C'est bien ». Mais au soir, un vieux du village entra et me dit : « Sauvons-nous. Les voici qui viennent le revolver sous le menton ». Alors nous sommes allés coucher dans la forêt. Il y en avait partout. La bataille ne cessait pas. Nous sommes revenus au petit jour. Un grand Allemand s'est dirigé sur nous. Je me suis fâchée, parce qu'ils avaient mis dans mon lit, partout, du fumier et pis. J'ai dit : « Vous deviez vous servir, mais pas faire ces saletés ».

« Un autre Allemand s'est dirigé sur nous et nous a dit : « Mesdames, ce quartier-ci restera ». Il y en avait 80.000, paraît-il, à Raon, à Baccarat, partout. La terre en était couverte. Les Français étaient en face, les Allemands derrière ; les obus se croisaient dans l'air. C'était ici, à Sainte-Barbe, le centre de la

bataille. Ils ont bu d'abord le vin et puis l'eau-de-vie. Ils ont mangé le beurre à la cuiller. Cela a duré jusqu'au 11 septembre. Nous avons été des jours sans manger, seulement des pommes de terre. Et quand elles étaient cuites, ils nous les prenaient encore. Leurs derniers jours, ils nous ont tenus prisonniers. Nous ne savons pas pourquoi. Ils disaient que nous avions brisé les fontaines. On avait des bêtes à ranger ; nous demandions toujours à sortir. « Il ne faut pas que l'on voit un civil dans la rue, disaient-ils, ou bien il sera fusillé. » Enfin, à quatre heures du matin, le 11 septembre, ils sont partis.

« Ce soir-là, tout d'un coup, j'ai dit : « Mon Dieu, voilà nos soldats ! » Ils étaient deux qui marchaient le long des maisons. J'ai dit : « Comment que vous arrivez seulement ? — Nous n'avons pas pu venir plus tôt, Madame, qu'il m'a dit bien poliment. »

...Je quitte ces gens si courageux et si vrais pour continuer le tour de Sainte-Barbe, devenu trop vaste pour son petit peuple. Tous ces villages lorrains, sept mois après leur désastre, et sous ce premier printemps, me donnent l'impression d'un blessé de la guerre qui fait sa première sortie dans ses vêtements devenus trop larges. Peu de toits fument au milieu de ces espaces effondrés. A tous instants une suite de trous, quatre maisons gisent à terre. Cela serre le cœur, mais ces ruines forment de grands reposoirs pour l'imagination. Le prosaïsme a été chassé de ces lieux, où il croyait avoir son royaume.

Mais qu'est-ce que ces rires et ce rassemblement de jeunesse ? Une vingtaine de petites et de grandes filles sont groupées devant une fenêtre, sur l'appui

de laquelle reposent des douzaines de petits drapeaux et des corbeilles de pervenches qu'elles se partagent.

— Eh ! Mesdemoiselles, qu'allez-vous donc faire ?

— Nous allons décorer les tombes des soldats.

Où vont nos amoureuses ?
Elles vont aux tombeaux.

dit à peu près la ronde populaire. Au sortir de ces portes sombres de la mort, que c'est divin, ces enfants, ces pervenches, ces rires, tout ce cortège de la jeune espérance !

6. — *Au Col de la Chipotte.*
Le musée de la bataille.

Sur la porte du presbytère, il y avait une pancarte écrite, à la main, soigneusement, et qui disait :

« Le curé de Ménil invite ses chers soldats... Il les attend et aime à se dire leur ami tout dévoué ».

Ce charmant appel éclate, brille, comme un fanal d'amitié au milieu du champ de bataille, et en même temps qu'il exprime bien la fraternité de nos villages vosgiens pour nos soldats, il complète la bonne idée que je me faisais de M. le curé de Ménil-sur-Belvitte. C'est lui que les jeunes filles que j'ai vues, au col de la Chipotte, en train de mettre des pervenches et des petits drapeaux sur les tombes des soldats, m'ont nommé comme leur inspirateur, et je viens à sa cure pour le féliciter.

Une vieille femme m'a ouvert :

— M. le curé est absent ; il est parti dès le matin,

à pied pour Rambervillers. Mais sûrement qu'il va bientôt rentrer? Quatre heures ont déjà sonné. En l'attendant, vous regarderez le musée.

Va pour le musée! Me voici dans une chambre où il y a un autel dont les murs sont couverts de sabres, de baïonnettes, d'obus, de clairons brisés, toutes les reliques françaises et allemandes du champ de bataille disposées avec un soin extraordinaire et mêlées d'inscriptions à la gloire de Dieu et des soldats. Par la fenêtre, je vois les vieux noyers poussés dans le sol de l'ancien cimetière et qui ombragent les ruines de l'église. Ils ont résisté à l'incendie et à la mitraille. Pays de grands bois et de grands sentiments. Ici les arbres et les hommes naissent pleins de sève et le cœur solide.

Mais voici celui que j'attends. Il sait ma présence. il accourt; on se serre les mains, on se regarde. Ce n'est pas une figure des villes, une de ces figures pâles sur lesquelles il y aurait à déchiffrer, comme sur un palimpseste, plusieurs épaisseurs de pensées qui se recouvrent; c'est un large visage vosgien, bien charpenté, bien coloré, bien franc, de cultivateur, de soldat et de prêtre. Visiblement, le curé de Ménil est content de me voir, comme moi de connaître celui qui met des fleurs sur les tombes dans la forêt.

Et soudain, devant son autel, tout d'un trait et d'une voix chaude, il improvise une superbe prière, où il nomme et célèbre les soldats morts au champ d'honneur et qu'il a soignés dans cette même pièce. Puis s'asseyant :

— Dans cette chambre, vous comprenez, on ne pouvait pas recommencer la vie ordinaire. C'était

mon ambulance. Nos martyrs y avaient souffert pour la patrie. Alors j'ai dédié à Dieu et à leur gloire cette pauvre pièce sanctifiée par eux, et jusqu'à nouvel ordre, elle remplacera mon église ? Après la victoire, c'est-à-dire demain, quand Dieu retournera dans son église rebâtie, il y aura encore ici quelque chose de noble, ce sera le musée des héros du col de la Chipotte.

Et le voilà qui commence d'une voix forte et rapide à m'expliquer l'origine de chacun des « numéros » de son musée, en même temps que la valeur symbolique de leur arrangement. Pourquoi a-t-il placé le crucifix de son ambulance au milieu d'un cercle de baïonnettes ? Pour rappeler que c'est par la douleur que la plus haute élévation se conquiert. Il va, il va, mais moi je ne suis guère mystique et encore moins collectionneur.

— Dites-moi, monsieur le curé, que faisiez-vous pendant la bataille ? Vos paroissiens ont-ils beaucoup souffert ? Expliquez-moi les services que vous rendez aux morts.

Mon hôte n'aime pas à parler de lui-même. Voici pourtant, sauf erreur de ma part, les détails que j'ai pu obtenir de sa complaisance.

« Le 25 août, à 8 heures du matin, nous avons reçu les premiers obus allemands. Ils tombèrent très serrés jusqu'au soir vers les cinq heures, faisant parmi nos troupes de nombreux morts et blessés. Sept familles du village (je dois vous citer entre autres la famille Joseph Didier et Mme Henry) avaient disposé en ambulance leurs maisons. On y recueillait aussi vite que possible nos héros. A 5 heures, l'église prit feu. A 6 heures et demie, nos troupes s'étant retirées sur Rambervillers, la riposte fran-

çaise se tut et des milliers d'Allemands se précipitèrent dans le village.

« Ils me laissèrent en liberté sur ma parole de maintenir le calme chez mes paroissiens. Les flammes entouraient le clocher : j'amenai la pompe à incendie et cherchai à noyer d'eau le brasier, mais j'étais quasi-seul ; je dus y renoncer et m'occuper à sauver les objets de la sacristie et des autels. J'y parvins à grand'peine, au milieu des flammes excitées par les courants d'air des portes et des fenêtres brisées. Je me remis à chercher les blessés. Et vers quatre heures du matin, les cloches tombèrent avec un fracas épouvantable.

« La journée du lendemain 26 fut affreuse ; les deux artilleries se bombardaient. Le 27, de grand matin, quelques hommes et moi nous creusions une tombe au cimetière pour y placer les morts, quand un officier allemand survint et nous commanda d'aller dans les champs au nord-est de Baccarat pour y voir les blessés. Il nous accompagna et il m'annonçait très haut par ces deux mots : « Camarades ! secours ! » Alors de partout, des sillons et des buissons, les têtes se soulevaient et des appels, combien touchants, me venaient, m'entraînaient, si bien qu'à mon insu, après quelque temps je me trouvai seul en face des tranchées allemandes. Alors en sortirent des cris, des injures : « Bandez-lui « les yeux ! Empoignez-le ! »

« On m'empoigna, on me conduisit vers Baccarat, auprès d'un général, le prince François de Bavière. Je me présentai comme le curé d'un village paisible, pouvant se faire comprendre en allemand, et disposé à être l'aumônier de tous les blessés sans distinction.

« Le prince fut courtois et me donna l'autorisation de continuer ma visite du champ de bataille. Je dus traverser de nouveau les lignes allemandes, mais, cette fois, sans qu'on m'interpellât, et je pus voir leurs tranchées remplies de troupe. Je retrouvai nos blessés et les voitures du village qui nous avaient rejoints. Nous chargeâmes de notre mieux les pauvres martyrs, et moi j'en mis un sur une brouette que je poussai avec précaution. En route pour Ménil !

« Mais voilà que nous croisons des sentinelles allemandes qui espionnent et reculent en rampant. Qu'est-ce que cette manœuvre ? Je le comprends quand, à Ménil même, nous nous heurtons contre des hommes à nous, des chasseurs alpins du 54e. Ils s'avançaient gaiement. « Halte ! mes enfants, je « leur dis. Vous ne les connaissez pas ! Ils sont « dans des tranchées, tous serrés par milliers, à « quelques cents mètres ! »

« Ces mots, mes gestes ont suffi. Nos braves amis ont compris qu'ils allaient être encerclés. Ils prennent sur leur droite et sont sauvés... Trois semaines plus tard, leur commandant vint me serrer la main et me dire que mon geste lui avait sauvé les deux tiers de son bataillon et, de plus, avait permis à l'artillerie de savoir et de faire de bonnes choses.

« Oui, mais j'avais été compris aussi ou deviné de l'autre côté, et trois jours après, quand Ménil ardemment disputé tomba sous la botte allemande, je vis arriver chez moi comme une trombe une bande d'entre eux conduits par un sous-lieutenant. Ils avaient l'ordre de me conduire auprès du général de division à Baccarat.

« Je n'eus pas le temps de me vêtir un peu plus proprement. A quoi bon d'ailleurs? L'âme était propre, c'est l'essentiel. Tout de même, je ne me rendais pas sans me débattre. Durant la bataille, tant qu'on se disputait le village, souvent les majors et les officiers allemands qui entraient dans mon presbytère et qui me voyaient soigner leurs blessés avec les nôtres, m'avaient fait force saluts et compliments. « C'est joli ce que vous faites-là. « Vous brave, admirable, pas peur de la mort; bon « pour tous... » Je demandai à parler à un d'eux : « Pourquoi suis-je inquiété?

— Trahison de nos positions. » Je partis entre deux soldats, baïonnette au canon et accompagné de ma gouvernante. Expliquez-moi l'intérêt de s'en prendre aussi à une vieille femme? Nous avions neuf kilomètres de chemin à faire à pied, dans la nuit tombante, et nous étions harassés de fatigue à cause de toutes nos nuits passées à soigner nos chers blessés.

« A Baccarat, le ministre de la Justice ne me fit pas attendre. Il me reçut de nuit et me fit voir une dénonciation en règle. Un de mes paroissiens, que le canon avait troublé et qui s'était réfugié dans mon presbytère, venait d'écrire ce qu'il m'avait entendu raconter à nos chers blessés, à mon retour des tranchées. Il m'accusait d'avoir rencontré et averti les chasseurs alpins.

« Je fis appel au témoignage des majors allemands qui m'avaient félicité à Ménil, et puis j'affirmai la folie de mon dénonciateur. Nous fûmes confrontés. Il s'était mis en grande tenue, chapeau haut de forme, et, honteux de me voir, il balbutia des mots insensés. « Vous voyez bien qu'il est fou », disais-je.

Et tout d'un coup le ministre de la Justice entra dans cette vue, parce que l'autre accusait les Allemands de lui avoir volé un billet de mille francs. Ceci était providentiel pour moi. On me laissa partir. Mais puisque j'étais innocent, je réclamai de revenir dans une auto. Un des majors qui avait déposé en ma faveur me reconduisit. Nos blessés et mes paroissiens furent bien étonnés quand je réapparus au petit jour !

Le lendemain, c'était le 28 août, j'eus le bonheur d'arrêter les incendies qui dévastaient toujours notre village. On m'avait amené un capitaine allemand grièvement blessé. Je le soignai. Leurs majors vinrent le panser, puis s'en allèrent, et de nouveau je me trouvai seul avec lui, je lui versai un excellent vin blanc. Au soir, il m'affirma sa vive sympathie : « Moi aime bien vous, me disait-il. Moi resterai toujours avec vous. — Eh bien ! capitaine, si je vous rends service, certainement, vous, me rendriez la pareille ? — Ja ! Ja ! » Alors je lui dis en ouvrant la fenêtre et en lui montrant les pauvres maisons qui brûlaient : « Pourquoi ces feux ? En quoi ces incendies servent-ils votre action militaire ? » Il me dit d'appeler sur-le-champ, devant moi, donna des ordres.

« On accepta de relâcher les otages et que je fusse le garant de tous, et trois fois encore on m'emmena, mais le capitaine que je soignais ne voulait pas me perdre... »

Ainsi M. le curé Collé me raconte ses aventures avec les Allemands parce que je les lui demande. Pourtant il préfère parler de nos blessés, à nous.

« Chaque jour, à plusieurs reprises, je les visitais dans les ambulances. Chacune de mes visites

était une vraie joie pour eux et pour moi. Je les exhortais à souffrir pour la rançon de la Patrie, tout en les servant dans toutes les circonstances. Je prenais leurs noms, leurs adresses pour écrire à leurs familles. Ils me disaient à l'occasion leur reconnaissance éternelle! C'était sublime d'être prêtre durant ces dix-neuf jours et ces dix-huit nuits!

« Les Allemands sont partis le 12 septembre. Dès le 13, je me mis à visiter le champ de bataille de mes cinq communes : Ménil-sur-Bellevitte, Sainte-Barbe, Nononcourt, Anglemont et Bazien. Je recueillais les testaments, les lettres, les couteaux, les livrets de Caisse d'Epargne, tous les souvenirs qui peuvent un peu consoler les familles. Je commençais les identifications dès ce moment. Cela se fit mieux encore, en novembre, quand les ambulances arrivèrent. J'étais au bord des tranchées, mon registre auprès de moi, un rouleau de fils de laiton à la main ; je numérotais chaque tombe et j'inscrivais immédiatement les noms. C'est ainsi que les familles peuvent être rassurées? Elles me verront, moi qui ai vu les leurs. Je leur dis :

« Vous n'étiez pas là, mais comme prêtre, je vous représentais, je me tenais auprès de la fosse. je surveillais et je priais. »

Il fallait partir, il fallait quitter ce curé de Ménil-sur-Belvitte, tout pareil à ses collègues, les autres curés vosgiens, qui eurent l'honneur d'être assassinés ou emmenés par les Prussiens. La fin du jour avançait, il m'avait reconduit dehors, sous les grands arbres de son village perdu. Je lui dis :

— C'est très bien, monsieur le curé ou plutôt mon cher ami, tout ce que vous faites.

— Mais non, me répondit-il, je le fais par un besoin du cœur.

Pour rentrer à Nancy, j'avais encore une longue course. Mais les routes sont désertes durant la guerre et, chose étrange, nullement détruites, nous traversâmes avec rapidité, en arrière de Badonviller et de Blamont, des villages où, sur tous les bancs, se reposaient des jeunes cavaliers de la classe 1915, sortis pour quelques jours des tranchées.

Les derniers rayons de soleil enflammaient de magnifiques couleurs l'Occident et je pensais que jamais la Lorraine n'avait été plus belle.

7. — *Le printemps qui surgit des ruines.*

Je suis revenu à Gerbéviller, que j'avais vue si tragique, voilà des mois, au lendemain du drame affreux. Quel silence alors, quel hiver sur toutes ces campagnes, de Lunéville à Baccarat, et sur le haut plateau de Moyen, où nous fîmes les obsèques des morts de la bataille !

Aujourd'hui, la nature recommence avec sérénité sa fabrication intensive de fleurs, de parfums et d'oiseaux chanteurs. Les habitants reviennent et veulent à tout prix travailler leurs champs, semés d'obus qui explosent sous le fer de la charrue. Amicalement, ils entraînent avec eux à la culture les soldats qui, sortis la veille des tranchées, cantonnent pour trois jours au milieu d'eux. Ils y emmènent aussi les chevaux du régiment : « Ça leur fait plaisir, les pauvres bêtes, me dit un cultivateur. Ils croient que la paix est revenue. » Et l'autorité militaire, touchée de cette immense buco-

lique lorraine, consent tant bien que mal à interrompre sur l'arrière les exercices de tir.

Je regarde avec émerveillement cette transformation champêtre, qui s'étend jusqu'auprès des pierres calcinées de Gerbéviller. En octobre, la ville martyre exhalait toute l'horreur d'un lendemain de bataille. Ses ruines sentaient le cadavre. Elle gisait, le regard sombre, les traits ravagés et le front couvert de cendres. Maintenant, contre ses murs écroulés, ses poiriers étalent leurs fleurs intactes. Comment firent-ils pour se préserver du feu? Et sous le soleil, la rivière scintille et court, joyeusement.

Là, près du pont, une laveuse, le premier être que nous rencontrons dans ce désert de décombres, répond à notre salut, s'interrompt de battre son linge, et commence à nous narrer la bataille, le courage des nôtres et les crimes allemands. Elle parle bien et sans doute en a la réputation, car des gamins de-ci de-là surgissent et l'écoutent, comme la conteuse attitrée des ruines. Elle a tout vu, elle prend à témoin les maisons, les prairies et les bois, et soudain, mêlant des pleurs à son récit, elle se trouve avoir dans la main l'offrande de notre petite société.

Un peu plus loin, nous sommes assis dans l'ombre étroite d'un pan de mur pour contempler la longue et silencieuse enfilade de cette Pompéi lorraine, quand nous apercevons une caravane d'Américains, arrêtée, elle aussi, devant la pauvre laveuse. De loin, ainsi agenouillée, cette paysanne semble un modèle pour les vieux « ymagiers » qui sculptaient des figures de Stabat. Elle parle, parle, ils hochent la tête et s'apitoient. Les voici qui se con-

certent. Parfaitement, la main à la poche. Bravo, ma compatriote ! A qui donc ressemble-t-elle ? Ah ! je sais, je l'ai vue éternellement dans les romans campagnards. C'est elle ou tout au moins son frère qui organise la fameuse pêche à la loutre, aux premières pages des *Paysans* de Balzac : c'est elle encore qui fait l'éloge de la ville d'eau dans je ne sais quel roman de Maupassant. Ici cette humble profiteuse des ruines fournit une grande leçon. A son auditoire de tout âge, elle enseigne qu'il faut accepter le martyre ou s'arranger pour être plus fort que les gens d'outre-Rhin.

Mais de grands cris éclatent. Les gamins nous rejoignent. Comme ils sont gais ! Je leur parle des Boches qui n'éveillent que leurs rires de mépris. Les images des journées héroïques les enveloppent à jamais. Et tout en suivant le chemin qui mène chez la sœur Julie, je les écoute et j'admire que le fond de leur être soit maintenant constitué par les faits d'août et septembre 1914. Le feu des incendies est devenu pour eux une flamme de vie.

Nous voici chez la religieuse dont la conduite exemplaire fut mise à l'ordre de l'armée[1].

— Bonjour, ma Sœur.

— Ah ! monsieur Barrès ; pensez-vous à notre

1. Ordre général n° 71. « Le Général commandant la deuxième armée cite à l'ordre du jour de l'armée : Mmes Rigard (sœur Julie), Collet, Rémy, Maillard, Rikler et Gardener, religieuses de l'ordre de Saint-Charles de Nancy, qui ont, depuis le 24 août, sous un feu incessant et meurtrier, donné, dans leur établissement de Gerbéviller, asile à environ 1.000 blessés, en leur assurant la subsistance et les soins les plus dévoués, alors que la population civile avait complètement abandonné le village. Le personnel a, en outre, accueilli chaque jour de très nombreux soldats de passage auxquels il a servi les aliments nécessaires. »

église? Venez que je vous la montre. Pour cinq mille francs, on pourrait l'étayer et durer ainsi jusqu'au jour où le Gouvernement voudra bien la reconstruire. Mais si personne n'intervient, tout va s'écrouler avec le premier orage.

Elle me mène dans la haute ruine, sous la voûte crevée par les obus, et là, devant le tabernacle qu'ils ont méthodiquement fusillé, auprès du Christ, dont les pieds sont rompus à coups de crosse, parmi les bancs brisés et les vitraux émiettés à terre, la noble femme veut bien faire à mes amis qui l'en prient l'histoire de son ambulance.

Je ne vous redirai pas des épisodes universellement célébrés. Ah! si vous l'entendiez, elle-même, faisant son rapport, en termes précis, droite comme un soldat du ciel et de la France, sans une nuance de sensiblerie! Elle parle aussi bien qu'un procès-verbal, toute vraie et toute simple, et soudain s'interrompt.

Qu'est-ce donc ? Un gamin s'est approché et planté à deux pas, les mains dans ses poches, sereinement, d'une oreille attentive, bouche bée, il suit le beau récit, comme en bas, près de la lavandière.

— Ah ! dit la sœur, est-ce joli d'écouter sans être appelé? Veux-tu bien vite aller voir là-bas si j'y suis.

Je le retiens par la main.

— Eh ! ma Sœur, c'est un gentil garçon, qui aime entendre comment vous avez traité les Boches.

— Oui un gentil garçon, mais pour cela précisément, il mérite d'être bien élevé. Les Français doivent avoir une meilleure éducation que les Prussiens.

Rien à répondre, voilà un enfant qui n'a plus

guère ni de toit ni de pain, mais grâce à la sœur Julie il saura les bonnes manières. Elle civilise dans les ruines. Ah ! ma sœur, vous demandez que l'on vous aide à reconstruire votre église, mais tout Gerbéviller n'est-il pas devenu une sainte école, et dans le moment où la voûte s'effondra, la ville entière, ce me semble, s'est transformée en sanctuaire à ciel ouvert.

... Je ne sais rien de beau comme ces jours de juin, où la nature en étendant ses bras de verdure sur les ruines semble dire : « Elles sont à moi », et se rencontre avec les deux bras de la croix relevée par les femmes, je veux dire avec les leçons de la souffrance donnée par ces Gerbévilloises. Elles ne peuvent pas, la truelle à la main, reconstruire leur ville : il faut bien qu'elles attendent le retour des maris, des fils et des frères, mais infatigablement elles rassemblent les matériaux spirituels, le fécond souvenir des crimes et des vertus.

Quelle Gerbéviller nouvelle du fond de ce désastre va se lever ? La vie dans nos villages détruits n'a pas cessé de se mouvoir. Le fruit est tombé à terre, mais du sol l'âme se relève. Ce qui s'était défait se recompose et aspire à fleurir plus beau.

CHAPITRE VI

L'ASSASSIN DÉGRISÉ

(UN RÉCIT DE LA SŒUR JULIE DE GERBÉVILLER)

12 juillet 1915.

En décembre dernier, la commission chargée par le Gouvernement français de constater les crimes des Allemands, « les actes qu'ils ont commis en violation du droit des gens », avait publié son rapport, en ajournant d'y joindre les procès-verbaux, les dépositions et les documents divers sur lesquels elle se fondait : elle craignait qu'un retour offensif des Allemands n'exposât ses témoins à leur vengeance. Aujourd'hui, les Allemands ne briseront plus la barrière de nos soldats. La commission achève de parler. Je viens de recevoir tous les procès-verbaux qui se rapportent à l'enquête dans les départements de Seine-et-Marne, Marne, Meuse, Meurthe-et-Moselle, Oise et Aisne.

Voilà les faits largement étalés, brutalement jetés à la pleine lumière. Il reste à les punir. Et puis à les comprendre.

Pourquoi ces excès d'horreur ?

La Sainte Jeanne
adossée à l'église de Gerbéviller, trouée par les obus).

Les Prussiens voulaient porter la terreur devant eux. Ils voulaient jeter des populations toutes sanglantes sur des populations qui tombent à genoux de terreur. Ils prétendaient mobiliser devant leurs bataillons des avant-gardes d'épouvante.

Et puis, la philosophie et une poésie infernale viennent ici à la rescousse de la tragédie et de la tactique. Henri de Treitschke, Chamberlain, Nietzsche, Delbrück joignent leurs excitations aux conseils de Clausewitz, de Bernhardi et de von der Goltz. Je viens de lire les dépositions de ceux qui virent de leurs yeux, entendirent de leurs oreilles les effroyables journées de Gerbéviller. « Par la mort et le sang vers la lumière ! » « Perfectionnons-nous dans la joie d'être durs ! » Ces devises fameuses de la littérature pangermanique viennent tout naturellement se placer en épigraphes de ces longs témoignages. C'est pour la joie malsaine d'opprimer les faibles et d'exterminer l'esprit latin, plutôt que dans un intérêt proprement militaire que les Allemands se ruent dans Gerbéviller, où il n'y a plus de soldats, brûlent quatre cent cinquante-cinq maisons, et abattent à coups de fusils les habitants. Tels que nous les voyons dans cet enfer, ils sont menés par leur professeur de lyrisme, plus que par leur professeur de guerre. Jetés au milieu d'étrangers qu'ils tiennent pour une race d'inférieurs, ils jouissent de se libérer de toute contrainte sociale; ils se dédommagent de leur discipline, de leur tension, de leur internement en quelque sorte. « Ce ne sont plus que meurtres, incendies, viols joyeux. La superbe bête de proie blonde reparaît... » Ils libèrent leur délire.

Je donne à la commission d'enquête, à MM. Payelle,

Mollard, Maringer et Paillot, un document que j'ai en ma possession, un témoignage qui leur a échappé contre les Bavarois à Gerbéviller. Il jette un complément sinistre de lumière sur ces âmes de « grands civilisés ».

Mais d'abord que vaut-il et comment se trouve-t-il dans mes mains?

Il m'est transmis par un compatriote lorrain qui m'écrit :

« ...Je sors de Gerbéviller. Je suis allé demander à sœur Julie les clefs de l'église pour la visiter.

« Elle m'a parlé d'une nouvelle découverte qu'elle venait de faire, et, comme elle n'osait pas vous écrire, je l'ai priée de me confier ses notes, avec promesse de vous les faire parvenir.

Le témoignage que j'apporte consiste donc en une note autographe de sœur Julie. Sans y changer une virgule, je la verse dans le dossier de l'histoire qui n'en possède pas de plus accablante à la charge de la culture allemande.

Le 24 août 1914, les Allemands ont fusillé quinze civils de Gerbéviller, par groupe de cinq, au lieu dit : la Presle, *environ à un kilomètre de Gerbéviller, sur la route de Lunéville.*

Pendant les préparatifs de l'exécution, le général Clauss, commandant le LXe régiment d'infanterie de Bavière, était assis sous un gros frêne, près d'une table sur laquelle se trouvait du champagne, à peu près à trente mètres du but de l'exécution, et il avait donné l'ordre de commencer le feu au moment où il lèverait son verre.

L'ordre fut exécuté.

C'est un soldat allemand qui a donné ces détails à M. Nicolas Rozier, conseiller municipal à Gerbé-

viller, le 24 août 1914, le jour même du feu et sang dans notre malheureux pays.

Sœur M. JULIE.

Gerbéviller, 14 juin 1915.

Là-dessus, on s'arrête. Quel est ce cauchemar? Se peut-il que l'Allemagne rêveuse en soit venue là? Précisément. Elle a gardé son aptitude inouïe à se laisser persuader et mener par des rêves. C'est l'éternelle Allemagne corrompue, fanatisée par sa haute idée chimérique de sa force et de notre faiblesse. Nous sommes là devant une épaisseur massive et brutale de rêverie germanique.

C'est une scène de leur Walhala qu'ils sont venus installer dans cette douce prairie de la Mortagne.

Ce chef qui, le verre en main, donne le signal de massacrer sans jugement les civils sans défense, croit représenter les puissances éternelles d'ordre, de santé, de vitalité vierge, venant écraser et balayer le désordre, le mensonge, les résidus d'une race épuisée.

Le général Clauss, ses officiers et ses soldats, empoisonnés de boisson et de toutes les excitations, sont perdus dans l'épaisseur de leur rêve pangermanique comme d'autres le furent dans les constructions de Hegel et dans l'océan musical de Wagner. Ils sont là, saturés d'idéologie, séparés de la réalité, enfermés dans leur nuage criminel, et ils frappent en justiciers une certaine France imaginaire, une nation qu'ils tiennent pour inférieure et infâme.

Mais enfin ce sang innocent qui coule ne va-t-il pas les réveiller?

Le soldat qui fit à M. Nicolas Rozier la confidence que nous relate sœur Julie semble bien avoir été troublé, sinon offensé, par l'attitude de son général. Plus sûrement encore, cet officier allemand, « jeune, correct, parlant bien français », qui, au milieu de l'incendie, s'approcha d'un Gerbévillois, le Dr Labrevoit, et lui dit à l'oreille en joignant les deux mains : « Votre pauvre pays ! » Mais l'un et l'autre limitent leur sensibilité en reprenant le mot frivole et féroce : « Le sang qui coule est-il donc si pur? »

Cette Allemagne, au début de la guerre, intoxiquée par ses chefs d'opinion, croyait combattre au nom du divin un peuple oublieux de ses aïeux, sourd aux inspirations de sa terre, n'ayant plus de rêve, n'ayant plus de Dieu.

Le Dieu magnanime des Français, ils auraient pu le rencontrer à deux pas du champ sinistre de leur orgie et de leur massacre, dans l'ambulance de sœur Julie, qui soignait les blessés de l'un et l'autre camp, mais les Allemands ne reconnaissent un Dieu que par les coups qu'il leur porte, et seulement s'il frappe assez fort pour briser leur songe.

Cette heure où les fumées se dissipent en emportant de vaines images. A mesure que la guerre se prolonge voilà que les Allemands se mettent à reviser leur idée de la France. La réalité s'impose à leur observation, et l'on se fait de nous aujourd'hui par delà le Rhin une image toute différente de celle qui régnait il y a une année.

Que mes lecteurs en jugent par une lettre qu'écrit de Norvège un Français de grande situation et de grand jugement, M. L. de la V... P... directeur d'une importante société :

« Je me suis entretenu, dit-il avec sept ou huit personnes : savants, banquiers, ingénieurs scandinaves revenant de voyage en Allemagne. Leur opinion est très curieuse

« Le peuple et l'armée sont aussi enthousiastes que les premiers jours. Les revers ne les abattront pas. Ils se croient le « peuple César ». Ils mettent sur le compte de l'aveuglement la haine universelle qu'ils suscitent. La bourgeoisie (finances, commerce, industrie) est au contraire très déprimée, très inquiète, mais n'ose pas manifester ses craintes de peur de paraître trahir la cause sainte de la Germanie.

« Les sentiments des Allemands sont curieux : on a vraiment pitié de la Belgique, on déplore que les nécessités de la guerre aient rendu indispensable « tout ce qui s'est passé » (c'est inouï, mais c'est dit, paraît-il, dans une épouvantable et naïve bonne foi !).

« La Russie est l'objet d'une inquiétude et d'un dégoût caractérisés.

« Tout ce que la haine peut connaître de plus excessif est exprimé sur les Anglais.

« Quant à la France tous mes interlocuteurs me l'ont affirmé dans les mêmes termes presque, elle inspire aux Allemands une sorte d'étonnement admiratif..., sympathique.... c'est le mot prononcé chaque fois. Ils disent qu'une révélation s'est faite, que personne ne nie plus en Allemagne qu'une telle nation a un rôle religieux dans l'Univers. Bref, les Allemands voudraient cesser la lutte avec nous, la considérant presque comme un sacrilège... Il y a une sorte de crainte superstitieuse à notre égard. Notez que c'est, avec l'affection en plus, un

peu la même note que donnent les gens de cette Norvège d'où je vous écris.

La France est en quelque sorte aux yeux des neutres et de ses ennemis, une sorte de peuple de Dieu, le porte-drapeau de la justice, du désintéressement, de la bonté, de la paix du monde. Le peuple Christ, quoi ? »

Voilà des jugements qui peuvent bien, en effet, venir de Germanie, tant ils sont mêlés de prodigieuse niaiserie. Je les verse à titre documentaire dans le dossier de la guerre que je tiens à jouer sous les yeux de mes lecteurs, parce qu'il est bon pour nous de comprendre ce qu'il y a déjà de changement à notre endroit, chez les Allemands. C'est un aveu d'impuissance qui commence à se faire jour dans cet hommage à la France. Quand la Germanie se réveillera de son rêve mégalomane et qu'elle se sentira dominée, elle tombera tout d'un coup. C'est pourquoi je glisse ce document dans mon exemplaire *du rapport sur les atrocités*, mais il ne m'en fait rien oublier.

Nous n'allons pas nous laisser attendrir par l'ivrogne assassin quand l'inquiétude commence à le dessoulor.

CHAPITRE VII

DES VILLAGES PLEINS DE SOUVENIRS ET PLEINS D'ESPÉRANCES

3 septembre 1916.

Je viens d'assister en Lorraine, avec des milliers de Lorrains, de soldats et d'officiers de toutes les régions, à la commémoration des combats qui, en couvrant la trouée de Charmes, permirent la réussite des vingt batailles accotées qui constituent la victoire de la Marne.

C'était au début de la guerre. Après avoir pris l'offensive jusqu'à Morhange, jusqu'à Sarrebourg, il nous fallait au 20 août nous replier.

Les Allemands durant trois jours marchèrent alors devant eux, sans obstacle, musique en tête. Ils franchirent la Vezouze, puis la Meurthe : ils touchaient la Mortagne... Ils cherchaient à exécuter en Lorraine, sur la droite de nos armées, le même mouvement que tentait contre notre gauche von Kluck : ils voulaient atteindre la trouée de Charmes et de Neufchâteau, et couper nos forces entre Moselle et Vosges... La Mortagne dépassée, ils se trouveront à quinze ou vingt kilomètres de la Moselle, et qu'ils forcent celle-ci, nul obstacle natu-

rel ne les arrêtera plus. Joffre devra abandonner Paris, se replier sur le Morvan.

Dans cette détresse, que vont faire les deux armées de Castelnau et de Dubail ?

Le 25 août, par des attaques violentes et méthodiques, étroitement combinées, l'une et l'autre reprennent l'offensive. Pendant dix-neuf jours, du Donon à la forêt de Champenoux, elles déploient un héroïsme invincible, tout en s'appauvrissant perpétuellement d'unités, qu'en dépit de leur péril propre, elles envoient au secours des armées de la Marne.

Ah! péril extrême! Les Allemands s'avancèrent dans la forêt de Charmes jusqu'à Rozélieures, à dix kilomètres de la Moselle, mais enfin, celle-ci, ils ne l'ont ni franchie, ni touchée. Et l'histoire dira que si le généralissime a pu refouler, briser l'offensive allemande et sauver les civilisations variées, c'est grâce à l'irréductible solidité des armées de Lorraine.

Au milieu de ces armées (ardemment appuyés par des frères d'armes venus de toutes les régions de la France) combattaient avec une insigne vaillance la plupart des soldats du recrutement lorrain, et leurs pères. leurs familles, leur patrimoine participaient de leur sacrifice. Allez voir les petites villes et les villages des Vosges et de Meurthe-et-Moselle, tout brûlés et ensanglantés !

A Ménil-sur-Belvitte (c'est la bataille du col de la Chipotte) et à Gerbéviller nous avons associé l'éloge des civils à l'éloge des soldats, la gloire des morts pour la patrie à la gloire des villages martyrs pour la patrie. Et qu'il me soit permis de répondre, sans plus tarder, à ces lecteurs qui me

demandent des renseignements sur les tombes et sur les ruines.

Un grand nombre de familles en deuil vivent avec un ardent désir de retrouver leurs morts. Il existe à Lyon un « groupement des disparus des Vosges ». Que tous sachent qu'à cette heure les identifications sont encore possibles. Des tombes, dernièrement, viennent d'être repérées qui renferment des soldats français. Et parmi les tombes reconnues antérieurement, beaucoup de morts portent leurs médailles, qui n'ont pas été examinées. M. le curé Collé me disait à Ménil : « L'an dernier, j'ai voulu retirer deux corps ; je faisais voir leur plaque d'identité au major de l'ambulance : il n'a rien voulu savoir. » Le règlement, en effet, est formel. Mais peut-être, inutilement cruel. Je vais m'efforcer d'adoucir, d'assouplir sa rigueur aveugle. Dans les autres villages du col de la Chipotte, il y aurait encore plus à faire qu'à Ménil, et plus encore, me dit-on, à Gerbéviller et à Moyen. La grande tombe de Moyen, pour la consécration de laquelle j'ai pris la parole en octobre 1914, rassemble cent trois soldats, non identifiés, qui portent chacun leur plaque.

Voilà pour les morts, parlons des ruines. A-t-on commencé de rebâtir nos villages ? me demandent certains lecteurs. Je réponds que sur plusieurs points, pour que la terre ne meure pas, on a édifié des toits de fortune. Pareilles à ces serments de vengeance et de résurrection, à ces grandes espérances qui se dressent auprès des tombes, des constructions toutes neuves s'élèvent à côté des décombres de Gerbéviller. Quatre cents Gerbévillois y sont rassemblés, femmes, enfants, vieillards, ce qu'il faut de cultivateurs pour empêcher stricte-

ment le ban de retourner en friche. Avec Mirman et Marin, j'ai visité ces abris provisoires. Ce sont des maisons « collectives » où peuvent tenir plusieurs familles, avec hangars et grenier, et encore des maisons « individuelles », plus coûteuses, réservées à une seule famille. Il en est de divers types : en bois, en fibro-ciment, en aggloméré. On attend que l'hiver ait passé sur elles pour connaître ce qu'il faut penser de chacune. Je ne vois que Sermaize où l'on ait tenté une expérience analogue, mais, sans contredit, de moindre importance.

Il est beau que Gerbéviller soit le meilleur champ d'essai de reconstruction, comme ce fut un des lieux de la plus effroyable destruction. En vain, la foudre, une fois encore, est tombée sur le vieil arbre lorrain. Dans ses branches qui reverdissent, déjà nous distinguons, ainsi que dit le poète, les fleurs et les fruits qui se développeront à la saison suivante. C'est ici que l'Allemagne chercha à réaliser de la manière la plus épouvantable, sur des populations désarmées, le plan qu'hier encore elle exprimait clairement :

« L'Allemagne peut-elle avoir pitié de la France ? Depuis mille ans nous nous combattons. Presque toujours l'Allemagne a été attaquée. Non, l'Allemagne ne doit pas avoir pitié. Sa loi suprême doit être son propre salut. Au nom de cette loi, finissons-en avec la France. Employons tous les moyens. Plus la France sera affaiblie, plus grande sera notre sécurité... » (*Rhein-Westf. Ztg.* 25 août 1916).

Quand une région a subi, comme ces rives de la Meurthe et de la Mortagne, les ignobles traitements de la haine allemande, le patriotisme y

règne tout puissant. Ici nulle pensée venimeuse, nul souffle de Bochie ne pénètre. C'est un pays où ne se voit aucune fermentation acide. Ici règne l'atmosphère nécessaire à la victoire : ici sont ignorés les funestes mouvements d'intrigue et de calomnie, auxquels se livrent ceux qui sont assez malheureux, au cours de cette guerre, pour ne pas arriver à goûter la joie et la plénitude de la fraternité française.

Nos commémorations furent superbes. Les Lorrains possèdent au plus haut degré le culte des morts. Les funérailles des ducs de Lorraine passaient autrefois pour une des trois plus imposantes cérémonies qui se célébraient en Europe. Les deux autres étant l'élection de l'empereur d'Allemagne et le sacre du roi de France. Il fallait que dès le début le culte des martyrs et des saints de la patrie se développât avec toute piété et solennité. Ces deux cérémonies de la Mortagne semblent dès maintenant fixées dans une ordonnance parfaite d'émotion et de vérité.

A Gerbéviller, la messe fut dite en plein air, au milieu des ruines, devant une croix de carrefour, et à Ménil, sur les tombes, au pied d'un calvaire sculpté datant de 1623. Ces vieilles pierres ont vu les atrocités de la guerre de Trente Ans et celles toutes pareilles de 1914. Quelle scène à Menil, quand le curé Collé, qui a fondé l'Œuvre des tombes, se mit à appeler les soldats qu'il avait ramassés, soignés, ensevelis, portés dans ses bras ; quelle scène, le surlendemain, à Gerbéviller, quand le curé Vannat, qui fut accablé de coups et d'outrages par les brutes d'Allemagne et entraîné dans une captivité dont il vient seulement de revenir, se tourna vers

douze des maisons ruinées au milieu desquelles il officiait et, les mains dressées au ciel, appela par leur nom successivement chacun des martyrs.

En quittant les décombres de la ville, le cortège se dirige vers le sinistre vallon de la Presle où quinze habitants furent froidement entraînés et fusillés sur le signal qu'en donna le général bavarois Kraus en levant son verre de champagne. Et pour terminer ce calvaire de gloire et d'horreur, nous sommes allés sur le haut plateau, au milieu des tombes militaires où gémit inlassablement le vent de Lorraine.

Voilà une tradition créée, voilà un parcours qu'à travers les siècles les générations devront toujours accomplir, voilà des appels sanglants que le chef de la paroisse devra lancer aux quatre coins de la ville reconstruite, afin que nul n'oublie jamais l'ignominie des populations d'outre-Rhin et la nécessité que la France soit forte si elle ne veut pas être insultée et assassinée.

A tous ceux qui les suivirent, ces deux journées de la Mortagne ont laissé la plus profonde impression. Elles étaient pleines de souvenirs et d'espérances. L'esprit là-bas ne perd jamais sa communication avec sa source, et dès maintenant ces populations vaillamment ont reconstruit dans leur cœur la Lorraine, et s'apprêtent à recommencer le cours d'une existence plus belle. Vienne le jour où à Sainte-Geneviève et sur le mont Amance, enfin soustraits au tir de l'ennemi, les Lorrains pourront achever, parfaire la commémoration de leur héroïsme en célébrant la défense du Grand-Couronné de Nancy.

CHAPITRE VIII

LES VOSGES TRANSFIGURÉES

1er décembre 1915.

Pour rendre, à mon tour, témoignage à nos soldats, je viens d'aller, comme en pèlerinage, sur la crête des Vosges, d'où la vue embrasse de longs espaces pleins de brouillard et de silence, et dans les petites vallées alsaciennes reconquises par leur vaillance. Qui n'a pas, une fois dans sa vie, parcouru ces vieilles montagnes? Les étapes sont classiques, de Gérardmer à la Schlucht, au lac Blanc par les Chaumes, aux Trois-Epis, à Sainte-Odile. Je les ai refaites en partie, et j'ai trouvé ces beaux sites transfigurés. C'est l'impression que l'on éprouve en voyant pour la première fois des camarades en uniforme ou des amies vêtues de la coiffe blanche de l'infirmière. Ces solitudes sont militarisées, leurs forêts ébranchées, leurs chaumes sillonnés de tranchées et de fil de fer. Des routes serpentent où la veille filaient de rares sentiers. Et des convois de toute nature continuellement les sillonnent : automobiles, chariots, mulets, utilisant tous les couverts pour relier l'arrière à nos troupes combattantes.

Un des points d'où l'on peut le mieux saisir cet

ensemble et comprendre l'organisation défensive des crêtes vosgiennes, c'est naturellement le Hohneck. De la Schlucht, jadis, après un repos au chalet Hartmann ou bien à l'Altenberg, nul touriste ne manquait d'aller y passer quelques instants de l'après-midi. Le chalet Hartmann et l'Altenberg gisent à demi-effondrés. A la fin d'une courte journée d'hiver, nous nous sommes trouvés sur le vieux chaume dénudé et détrempé, au milieu des grands trous creusés par le marmitage.

Devant nous se développent une succession de montagnes, noires de sapins, dont les pentes glissent vers la plaine d'Alsace et le Rhin perdus dans le brouillard. Voilà toujours ces formes éternelles et sévères, et ce silence perpétuellement agité par le vent. Mais de quelles émotions s'est peuplé le désert! Au milieu de ces nuées de novembre qui naviguent dans le ciel et au-dessous de nous, on éprouve le sentiment extraordinaire des grandes présences : la Douleur, l'Espérance, l'Esprit de sacrifice et la Mort agissent dans ces espaces. L'homme pourtant y demeure invisible. Deux armées cheminent sous ces forêts et s'épient, mais à peine une détonation vient-elle par intervalle témoigner leur présence.

L'officier qui nous accompagne veut bien nous expliquer tout le panorama. Sommet par sommet, comme dans la scène des portraits d'*Hernani*, il nous raconte la tragédie des derniers mois, et nous énumère les lauriers sanglants plantés par nos troupes au milieu des rochers vosgiens. Voilà cinquante ans que je parcours ces montagnes, et je n'ai jamais su les nommer. Pourquoi les aurions-nous distinguées? Nous ne pensions d'elles rien de plus que le chasseur endiablé de la légende où

Victor Hugo s'est plu à les dénombrer, pour rien, pour le plaisir de faire sonner des syllabes bizarres : « ... Le cavalier vit courir rapidement à sa gauche les montagnes des Basses-Vosges ; il reconnut successivement à la forme de leurs quatre sommets le Ban-de-la-Roche, le Champ-du-Feu, le Climont et l'Ungersberg. Un moment après, il était dans les Hautes-Vosges. En moins d'un quart d'heure, son cheval eut traversé le Giromagny, le Rotabac, le Sultz, le Barenkopf, le Gresson, le Bressoir, le Haut-de-Honce, le mont de Lusse, la Tête-de-l'Ours, le grand Donon et le grand Ventron. Ces vastes cimes lui apparaissaient pêle-mêle dans les ténèbres, sans ordre et sans lien... »

Notre officier y met de l'ordre et un lien. Son récit de la chasse héroïque menée par nos chasseurs à travers ces montagnes nous montre l'enchaînement de toutes nos offensives, leur portée d'ensemble, la tâche accomplie, celle qui reste immédiatement à fournir. Des Vosges moyennes, nous dit-il, descendent vers l'Alsace deux vallées principales, deux routes : celle de la Weiss, au nord, et celle de la Fecht, au sud, qui franchissent la frontière au col du Bonhomme et à la Schlucht. L'une et l'autre mènent à Colmar : mais avant d'y atteindre, elles sont mises en communication par la route d'Orbey, à Stosswihr et par la route des Trois-Epis, que domine, toutes deux, le Linge.

Voyez le Linge, c'est là-bas ce massif boisé qui barre l'horizon de sa haute muraille. C'est pour le posséder, et pour tenir ainsi sous notre commandement la région que nous avons livré tant de combats terribles.

La préparation en fut admirable. Nous avions pu

pousser nos lignes jusque sur les contreforts, mais les communications avec l'arrière étaient précaires. Les rares sentiers des Hautes-Chaumes ne pouvaient pas suffire aux concentrations et aux ravitaillements. Aucun village n'offrait de ressources de cantonnement, Il fallut installer des camps et des baraquement pour les hommes et les mulets, des dépôts de munitions et d'outillage, des relais d'ambulances, et en même temps construire sur douze à treize kilomètres une large route franchissant des sommets élevés, utilisant tous les couverts et prolongée par de larges boyaux défilés.

Aux approches du Linge, ces boyaux durent traverser une vallée dénudée et marécageuse où nos travaux s'effondraient continuellement. Nous y étions en outre exposés à des feux d'enfilade qui rendaient la circulation impossible de jour. Les bois épais qui couvrent les pentes du Linge empêchaient nos observateurs d'apprécier l'effet de destruction obtenu par nos bombardements préparatoires. Vers les sommets, ils apercevaient à travers les rares éclaircies un chaos de rochers, des éboulis de blocs. Sur une vaste étendue, entre le Schratzmännelle et le Barrenkopf, le terrain était dénudé, et les Allemands avaient profité de tous les abris environnants, de tous les flanquements, pour aménager cette clairière d'une telle manière qu'ils la proclamaient inabordable.

La première attaque eut lieu le 20 juillet. Le 22 août, nos chasseurs et l'infanterie qui les appuyait s'installèrent sur la position conquise. Après un mois de combats terribles, l'objectif visé était atteint. Nos chasseurs apercevaient maintenant toute proche la vallée de Munster, la plaine d'Alsace, Colmar. Et

surtout nous avions imposé notre supériorité à l'adversaire. Nous avions brisé sept brigades allemandes sur les positions où elles s'étaient concentrées. L'ennemi se reconnaissait dominé.

Tout cela, je le dis moins bien que les documents officiels auxquels je m'assujettis et que je transcris par lambeaux. Il eût fallu que vous entendissiez notre guide et que vous subissiez ce que les lieux, la saison, l'heure du soir ajoutaient de puissance à son récit. Le 22 juillet, le jeu des relèves avait mis en tête de l'assaut les jeunes soldats de la classe 15 qui prenaient part pour la première fois à un véritable combat. Le général commandant l'attaque a dit qu'à voir la furie avec laquelle ils s'élancèrent sous le feu il eut un frisson d'orgueil. D'un bond, ils franchirent les tranchées ennemies, marchant littéralement, dit un texte officiel, sur les Allemands qui les occupaient. Ils atteignirent les crêtes et dans leur élan les dépassèrent, au lieu de procéder méthodiquement à une mise hors d'état de nuire des défenseurs qu'elles abritaient encore. Cet excès de témérité ne laissa pas à d'autres vagues d'assaut le temps de rejoindre nos troupes d'attaque et de les appuyer...

Le 29 juillet, une de nos compagnies atteint le réseau de fil de fer. Elle s'y maintient sous un feu violent à quelques mètres de la tranchée allemande. Le capitaine fait passer à son camarade d'une unité voisine ce simple billet : « Suis sur les fils de fer ; suis blessé par une balle ; nous retranchons sur place. Les Boches ne nous délogerons pas. Vive la France ! » Et, en effet, c'est vainement que les Allemands les somment de se rendre. On les entend qui chantent la *Marseillaise* dans les faibles

sillons qu'ils se sont creusés sous la mitraille.

De telles histoires, c'est par centaines qu'on peut les recueillir, et nulle mémoire ne saurait retenir les noms innombrables de leurs héros. C'est au Linge qu'est tombé le vaillant fils de notre ami Galli, en se portant au secours d'un camarade blessé. J'ai sur ma table le billet de mort de l'un d'eux, Pierre Logerot, aspirant aux chasseurs alpins, tombé dans les Vosges, à l'âge de vingt et un an. Voici les dernières notes de cet enfant, qui était en même temps un noble et charmant esprit que j'avais pu apprécier : « Je ne veux pas manquer, écrivait-il, au rendez-vous que la Mort m'a peut-être donné en Haute-Alsace. Si vraiment je la trouve, il n'y aura rien autre chose qu'une pauvre croix de plus au coin d'un champ d'Alsace ».

Ces croix de bois et les faits surhumains qu'elles commémorent rendent les montagnes des Vosges méconnaissables. Tout restant le même, tout y est changé, transfiguré. Jusqu'alors nous jouissions de leur paisible majesté, sans y être distrait par aucun détail, ni arraché à l'impression d'ensemble. C'était chaque année, au moment des vacances, comme si nous venions nous reposer dans un rêve hors du temps. Elles nous délivraient de nos soucis et de nos pensées personnelles, et à la manière d'une grande composition musicale nous soustrayaient au monde des querelles et de l'égoïsme, pour nous introduire dans le règne de la Nature. Mais aujourd'hui, c'est dans un monde supérieur encore qu'elles nous élèvent. La mort vient d'y ranimer la vie. Ces montagnes, hier immobiles, insensibles, sont pleines d'âme. Derrière la nature invisible, on entend palpiter le monde héroïque : l'ivresse

enthousiaste du dévouement, le mépris de la mort, l'invincible espérance.

Depuis ce Hohneck battu de la pluie, tandis que le brouillard du soir achève de recouvrir les montagnes et que les dernières canonnades s'échangent entre les deux partis toujours invisibles sous les bois, une émotion solennelle flotte dans l'air. Chacun comprend que nous nous trouvons dans un temple immense où l'élite souffre pour la multitude et fait le sacrifice de sa vie. Ce massif funeste du Linge qui achève de disparaître dans le brouillard, c'est la pierre de l'autel, le calvaire.

CHAPITRE IX

LA VIERGE LORRAINE

22 décembre 1914.

On sait de quel culte la pensée française, la plus populaire et la plus savante, entoure la Jeune Fille de Domrémy. Culte latent : pour se manifester d'une manière plus visible, il attendait sans doute qu'une heure élue sonnât, une de ces heures magnanimes qui portent en elles la vertu de hausser tous les esprits et de réconcilier les cœurs.

Elle est venue, cette heure victorieuse. Soudain nous avons eu la séance parlementaire du 4 août, le pacte de l'union sacrée, la mobilisation, ardente et bien ordonnée, comme le *Chant du Départ*, et puis par milliers ont éclaté sur tous nos champs de bataille ces actes d'héroïsme et de sacrifice dont les mises à l'ordre du jour de l'armée ne nous peuvent garder qu'une faible partie. L'envahisseur qui déjà croyait se saisir de la France est arrêté, repoussé par la victoire de la Marne, pareille et supérieure à ces trois journées de Bouvines, de la délivrance d'Orléans et de Denain, qui par trois fois, jadis, nous sauvèrent, et demain la nation achèvera de bouter dehors l'étranger.

C'est l'éternel miracle français, le miracle de Jeanne d'Arc. Hier, nous semblions capables de le commenter et de l'admirer, mais non de le renouveler. Aujourd'hui, les trésors de la race apparaissent, les sources souterraines se sont mises à jaillir, les plus belles vertus refleurissent et toutes les ailes se déploient. Jeanne d'Arc est éternelle. La vierge d'Orléans, le Phénix des Gaules, renaît de ses cendres. Saisissons cette minute sacrée.

Toutes les conjonctures et nos alliances même sont propices. Hier, le poète national anglais Rudyard Kipling, dans son magnifique poème à la gloire de la France, chantait : « Nous nous pardonnons nos torts réciproques et le vieux crime impardonnable, le péché dont chacun de nous eut sa part, sur la place du Marché, de Rouen. » Mais il y a plus : Jeanne d'Arc voulait que nous pussions collaborer. Il faut rappeler aujourd'hui que le rêve de la généreuse fille était, une fois la France délivrée et la paix faite, de chevaucher avec les Anglais eux-mêmes pour la défense de la chrétienté. Elle le leur écrivait. Sa mission complète, c'était de défendre avec les Anglais la civilisation. Et quand il semble que nous soyons en train, Anglais et Français étroitement unis par les liens d'une impérissable amitié, d'accomplir la pensée totale de Jeanne d'Arc, n'est-ce pas l'instant de glorifier en Elle le courage de nos soldats, de proclamer par Elle notre puissance vivace de résurrection, et de définir par Elle encore la magnanimité de génie militaire ?

La vierge guerrière qui nous ouvre le chemin par où chasser l'envahisseur, montre en même temps à l'univers le visage héroïque et bienveillant de la vaillance française. C'est bon aux Allemands, s'ils

veulent exalter les vertus qui les ont faits grands et qui peuvent les faire plus grands, d'aller chercher des modèles dans le fond des époques barbares. Ils ont installé l'effigie du roi des Vandales sous leur temple du Walhalla, dédié aux héros qu'ils jugeaient dignes de provoquer leur enthousiasme et de former leurs âmes. Leurs savants depuis un siècle recueillent toutes les épaves des races païennes, tous les héros, tous les dieux qui sont des conseillers de massacre et de pillage, et s'efforcent pédantesquement de les introduire au fond de la conscience nationale de la Germanie. Et si l'on veut comprendre ce que signifient ces appels constants et monotones de Guillaume II à son « vieux Dieu », il faut savoir que ce « vieux Dieu », dont l'usage, nous dit-on sans rire, est spécialement réservé à l'empereur, n'est rien moins que le dieu Odin, le Père universel qui, dans le brouillard du Nord, entouré des Vierges Sanglantes, préside à des tueries indéfinies, mêlées d'affreuses ivrogneries. Ah ! la Belgique et nos provinces envahies attestent à l'univers ce que sait faire un peuple formé dans une admiration religieuse pour les plus effroyables scènes de l'humanité primitive et qui fait d'une mythologie féroce ses grands textes sacrés.

Mais les armées de la France vont à la guerre, aujourd'hui comme toujours, avec les sentiments d'héroïsme généreux qui animaient la chevaleresque Jeanne d'Arc. Nous portons en nous son exemple, et, fût-ce à notre insu, les impulsions mêmes qui l'avaient mises en mouvement. Quand les Allemands déifient la loyauté et la cruauté, et quand, justifiés par leur idéal, ils projettent d'écraser les faibles et d'asservir le monde, groupons-nous autour d'une

vierge toute faite de vaillance, de bonté, de droiture et de sacrifice, pour proclamer d'une voix unanime, Français de tous les partis, que le propre de la puissance est de délivrer et de protéger.

La fille de Domrémy se dressant en face de la Valkyrie, la sainte populace barrant le chemin à la meurtrière farouche, quelle magnifique représentation de la Lorraine qui a voulu associer ses destinées les plus efficaces à celles de la France pour l'avertir et la défendre !

CHAPITRE X

DANS LE VILLAGE RECONQUIS DE LORRAINE

11 novembre 1915.

Savez-vous que nous occupons un coin de la Lorraine annexée? On n'en parle guère : il ne joue pas de rôle pour l'instant dans les opérations militaires, mais comme l'imagination s'attache à ce premier-né de nos armes, à ces prémices de la victoire !

Depuis le sommet de Mousson, au-dessus de la Moselle, il y a quelques semaines, j'avais pu apercevoir sur l'horizon Metz captive et les deux tours de sa cathédrale qui nous appellent. Hier je suis entré en Lorraine reconquise, et j'ai passé une fin de journée dans le modeste et charmant village, purifié des Boches, où flotte notre drapeau.

Ajoncourt, au pays de la Seille, à deux pas de cette côte de Delme, sous laquelle tombèrent Guy de Cassagnac et tant de nos braves soldats ! Un ciel triste, l'humidité d'octobre-novembre dans l'Est, et sous ce temps de la Toussaint figurez-vous un pauvre petit village, charmant et froid dans les feuilles mortes. Bien que j'y vienne pour la première fois, je le reconnais, pareil aux autres villages de

La ferme célèbre de Léaumont, près de Nancy

(Au premier plan les anciennes tranchées allemandes reprises par les Français)

la Seille, tout gris sous leurs toits rouges, entourés de vergers et qui n'ont guère changé depuis des siècles. Beau pays de la fidélité, pays des chênes et du blé, terre grasse et forte où la Seille serpente à pleins bords ou plutôt sommeille, au milieu des roseaux, des peupliers et des saules argentés qu'une brise éternelle ébouriffe. Là vit une race adonnée à la guerre et à l'agriculture, ainsi que l'avait déjà définie César, car vous savez que c'est ainsi qu'il faut rétablir le texte où l'on a longtemps voulu lire, d'une manière bien déplaisante à mon gré, que nos aïeux les Celtes ne vivaient que pour la *res militaris* et l'*argute loqui*, « pour la guerre et le bien dire ».

En franchissant la petite rivière qui formait hier la frontière, nous entrons à la fois en Lorraine annexée et dans Ajoncourt. Qui dira le sentiment d'émotion éprouvé à fouler au milieu de soldats français le sol de cette Lorraine que nous avons dû mettre en gage aux mains de l'ennemi, il y a quarante-cinq ans. Reprise bien faible encore ! Ce n'est qu'un seuil étroit. L'unique rue que nous suivons nous mènerait très vite et tout droit aux Prussiens, si une barricade ne nous arrêtait aux dernières maisons. Par-dessus la muraille et le réseau de fils de fer, je regarde ces champs si paisibles d'aspect où l'invisible ennemi est enterré à quelques cent mètres devant nous et tiraille avec économie.

Déjà l'ombre descend. Quel silence mortel ! Celui qui commande ici nous invite à faire le tour du propriétaire, et, longeant à l'intérieur le rempart improvisé, nous passons derrière les maisons. Chacune a ses appentis, son jardin de légumes et de

groseilliers, et puis, de-ci de-là, de grandes brèches ouvertes dans ses murs par les projectiles.

Un décor classique, la défense du village. Je regrette bien de ne pouvoir pas vous la décrire en détail, avec ses fils de fer, ses barricades, ses abris, ses boyaux de communication, toutes ses ressources immédiates et ses attaches rapides avec les plus lointaines forces. Il y a là un extraordinaire mélange de dure vie primitive et de haute science implacable. Les fusils, les mitrailleuses, tous les engins de la guerre voisinent avec les instruments agricoles délaissés, et puis toujours à travers les créneaux notre regard revient aux labours voisins où nul ne pourrait se montrer sans y trouver la mort certaine. Dieu que c'est triste, le soir qui tombe sur les chenevières !

Cette tristesse non plus que le froid ne paraissent pas gêner nos soldats. Ils mangent en plein air et plaisantent. Assis à leurs tables de bois, devant des assiettes, de grandes miches, des bouteilles, ils sont vraiment ces mêmes paysans que Le Nain a représentés dans son tableau du Louvre, mais cette fois habillés en soldats. Ils mangent avec leur couteau, dans un solide abri, moins solide pourtant qu'ils ne sont eux-mêmes, à quelques cent mètres des Boches qu'ils méprisent.

— Et les gens du village ? dis-je.

— Au premier jour de la déclaration de guerre, il y en a un, d'ailleurs originaire d'outre-Rhin, qui s'est sauvé chez les Boches. Tous les autres, d'un seul mouvement, sont passés en France.

— Quoi ! Tous ?

— Tous, sauf trois demoiselles âgées.

— Allons leur faire notre visite !

Dans une belle maison qu'entoure un jardin de fleurs et de fruits, Mme Xardel, sans s'émouvoir autrement de connaître ce qui se passe en Italie, en Sérbie, en Russie, à Constantinople, nous fait l'éloge des braves défenseurs d'Ajoncourt, et nous montre sa superbe armoire lorraine que ces idiots de Boches ont défoncée d'un shrapnell. Encore un dégât qu'ils auront à régler au moment de la paix !

La vaillante vieille dame nous raconte que les gens du village, pendant leur demi-siècle de captivité, ont tout de même eu de la chance. N'ayant pas de cimetière communal, ils se faisaient enterrer au village voisin, à Arraye, qui est terre française. Ce n'est pas tout : les petits enfants allaient au catéchisme en France. La parole de vie, le repos de la mort leur furent gardés sans souillures. Heureux et noble Ajoncourt !

C'est fini. Rien de plus à voir, à entendre. Nous redescendons en silence, un peu à tâtons, l'unique rue envahie de ténèbres. J'emporte le plus mince livret, mais où se forme une abondante et profonde musique. C'est une chose si vraie, ce village lorrain bien clos et bien armé contre la Germanie, ouvert joyeusement du côté de la France, et qui fait le coup de feu avec orgueil sur le barbare, sur l'homme d'une civilisation subalterne. C'est un fait accordé avec l'ordre éternel, et qui met du repos dans l'esprit.

Nos amis les soldats nous ont accompagnés jusqu'au pont sur la Seille, c'est-à-dire jusqu'à la frontière de France.

— Vous devez quelquefois aller à la pêche ? leur dit l'un de nous.

— On n'a pas le loisir ; il y a toujours à creuser, à poser des fils de fer ; mais des projectiles tombent de temps à autre là-dedans, et ces jours-là nous mangeons du poisson.

Je me souviens avec amour de cette rivière dormante, belle image de l'âme immobile et profonde des villages lorrains.

Au retour de cette excursion, un ami m'a donné à lire quelques lignes étranges et magnifiques d'un pauvre paysan de chez nous qui ne sait pas l'orthographe, mais qui possède dans son cœur un trésor de poésie. Ecoutez comment un illettré de Lenoncourt, petit village piétiné par les batailles d'autour de Nancy, proteste contre l'abandon des morts. Peut-être ai-je tort de ne rien corriger dans la fantaisie de son écriture, mais c'est par respect pour la vérité d'un accent, qui va émouvoir les familles en deuil :

NOS MORTS ISOLER

Lenoncourt, le 1er novembre 1915.

« En ce dimanche de Toussaint atrocement poignan et historique de 1915 : allor que le vent pleurait dans les feuillers : nous nous trouvâmes réuni devant une tombe perdu dans un petit bois à quelque cents Mètres de la « Maison Blanche ». Ils sont là coucher à jamait quatre de nos vaillant 79e. Allor que le sol est recouvert d'une épaisse couche de feuilles Morte qui tombent sans discontinuer et aussi par rafalle quand le vent hurle, leur tombe fait une grande tache brune un peu surelevè ou des mains pieuses autant qu'anonime sont venu l'en-

tretenire. On y remarque deux rangs de jolie « Pancee » qui semblent être perdu dant ce peysage de désolation sauvage : une balustrade de facine l'encadre. La petite croix blanche du « Souvenir Français », un flot tricolore, quelque bouquets de fleur désécher, tout le taillier qui ce courbe et s'incline semblant rende inlassable hommage au reste solitaire de ses héros, voilà la tombe telle que nous l'avons vu.

« Sependant ce qui nous a frapper le pluc, ce sont les quatre Képis qu'aux angles de la tombe semblant dir au visileure égaré : « Seux qui sont là sont presque des dieux. Grand comme eux par leur sacrifice, et que l'on ne doit pas oublier. Qu'elle Thiare : ou qu'elle diadème peu être comparer a ses simples képis a la coiffe bleu que le sang et la boue ont rendu sacrè ? »

« Que l'or et le diamant et qu'elque chose de piètre à comparée à la boue de la terre Lorraine et au sang de nos enfent qui les parent, et les décore : Ce sont de Glorieux emblément pour de Glorieux Mort.

« Allor qu'a leur poste de combat : il défendait Nancy de la grossière convoitise Barbare, le même obu les coucha à jamait, comme il coucha un gros chêne qui les racines en l'air bar de sons grand tronc une tranché d'infanterie.

« Petit bois comme toi aussi tu a souffer que de trous que de crataires ! Partout le fer la fouiller. La c'est des tranchès au ligne droite ou caprisieuse ; ici c'est la rammur qui semblant avoir éter brouter par un animal fantastique : plu loin c'est sandoute une grosse locomotive folle qui est venu y faire ses ébats, c'est un chauose : un enchevêtrement sans

fin. Le cœur prie dant une émotion poignante. Nous nous trouvion tros petit devant ses grands Morts et étion honteux d'être si peu nombreux (nous étions 6).

« Nancy souviens toi que c'est a eux que tu doit ta sauvegarde et surtous qu'ils sont t'ay enfents ; qu'ils sont isoler Laba dans le désert d'un bois Lorrain a quelque pas selement de t'ay murs. Vien eun pieu pélérinage de reconnaissance et d'admiration rendre un juste hommage à seux qui sont mort pour toi, car il fure le chardont de t'ay armes et grace à eux tu peu redire ta fière devise « Nonc Inutulce Premor ».

« Et par le santier forestier, que les trous d'obus a rendu capricieux, nous partion tristement en lessant ses vaillant morts a leur solitude ; nos pas font craquer les feuille qui font un tapie de rouille et semblant cacher les plaits ce champ de bataille. Que l'an prochin au premier beau jours, nous venion, que nous venion toute — nous ne viendrons jamait asser nombreus — pour rendres hommages a *nos morts isoler.* »

Un paysan patriotte, M. L...,
Boulanger à Lenoncourt (M.-M.)

Quelle page de douleur, d'amour et de solitude écrite, balbutiée sous la dictée même des grands horizons d'un pays guerrier ! Jamais, dans aucune conscience, l'honneur et la fidélité n'ont reposé par masses plus riches. Ces trésors rhénans, ailleurs détruits par la Prusse barbare, reposent ici dans leur splendeur intacte. Certains philosophes politiques de l'Allemagne ont compris, depuis 1870, qu'il

existait sur la terre lorraine une simplicité particulière et les éléments d'une civilisation autochtone complète. Ils ont reproché à Bismarck la brutale simplicité de sa politique d'annexion et senti qu'une Lotharingie aurait pu exister. Ils ont regretté de vains efforts pour germaniser des populations inassimilables à l'Empire et reconnu en toutes lettres que la Lorraine devrait être « le centre d'une culture particulière... une transition entre la France et l'Allemagne, tout comme la Belgique ». Je n'en retiens que l'hommage aux forces de résistance des Lorrains. Leurs sentiments continuent de sommeiller au fond des eaux dormantes et ne se sont montrés que pour s'appliquer avec amour à la France.

CHAPITRE XI

TRAITONS EN FRANCE LES ALSACIENS-LORRAINS COMME DES REFUGIÉS FRANÇAIS

27 janvier 1915.

A plusieurs reprises, on a parlé de ces malheureux Alsaciens et Lorrains de vieille souche. contraints à servir dans l'armée allemande. et que nous faisons prisonniers. « Comment ! disent des Français qui ne connaissent pas la question, comment ! des Lorrains, des Alsaciens qui portent les armes contre la France ! » Mais, oui, il y en a, parce que nous avons signé le traité de Francfort en 1871. Les pauvres enfants sont d'ailleurs suspects à leurs compagnons de rangs et maltraités par leurs chefs. Rappelez-vous les tourments que leur infligeait le lieutenant Forstner. Nous les délivrons aujourd'hui, nous déchirons le traité de Francfort : les voilà redevenus Français. Traitons-les, autant que possible, comme tels.

Mais, dès maintenant, cette question est réglée. Je n'y insiste pas. Nos amis Jean et Spinner sont chargés de les inspecter, de les reconnaître et de les séparer des Allemands.

Voilà pour les garçons, passons aux filles. Après les Ehrmann les Colette.

Les filles et les femmes alsaciennes-lorraines, de nationalité allemande, qui travaillaient en France, au moment de la guerre, se croyaient bien sûres d'être traitées comme des reines, puisque pour les racheter on allait verser à torrent le noble sang français. Ah ! elles ont eu des surprises ! On les a entassées dans des camps inhumains. Depuis cette première crise, des triages ont été faits. Wetterlé, Helmer m'en ont dit quelques mots. Je voudrais tout de même bien savoir comment j'ai des compatriotes à moi, de Charmes-sur-Moselle, et dont les maris sont soldats français, en train de se battre, que l'on retient toujours dans ces camps de concentration. Raison de guerre ? Alors, je m'incline. Je ne demande pas que l'autorité militaire desserre les règlements que le souci de nos intérêts généraux lui a dictés. Dures nécessités du salut public, on vous accepte patriotiquement, mais je continue de solliciter que la générosité française puisse s'exercer dans ces camps de concentration. Il m'a été donné d'y faire parvenir quelque argent. Sans grand discernement, un peu à l'aveugle. Je voudrais que des femmes de bonne volonté, des dames d'œuvres, connaissant les dialectes, fussent autorisées à pénétrer dans ces lieux de misère pour y distribuer vêtements et secours et pour y faire aimer la France.

Je le demande, je le redemande, je suis mal écouté, et pourtant je suis la voix même de la sagesse.

« Combien vous avez raison, m'écrit un homme de poids, en conseillant que l'on distingue scrupuleusement entre Alsaciens et Allemands, parmi les prisonniers et internés ! Ce sont des mesures de

ce genre qui nous permettront de regagner rapidement le cœur de tous les Alsaciens. En les faisant exécuter par des gens compétents (les abbés Wetterlé et Collin, MM. Blumenthal, Helmer), elles ne pourront avoir que des avantages. Et de savoir que l'élite intellectuelle de la France travaille dans ce sens à la réintégration de l'Alsace, foyer de la patrie, quel réconfort, pour nous autres Alsaciens qui versons notre sang pour cette belle cause. »

Vous entendez, il y a un double but d'humanité et de politique à poursuivre. Nous devons obtenir des résultats matériels et immédiats et un effet moral.

Cher lecteur, qui m'écoutez avec indulgence et qui m'approuvez, j'en suis sûr, je crains, tout de même que vous ne m'accusiez de rabâcher. C'est par amitié que je me répète, par amitié alsacienne et lorraine et parce qu'il est nécessaire de faire entendre clairement à toute la France cette question capitale, toute pleine à cette heure de malentendus. Mais poussons plus avant. Je veux aujourd'hui vous parler et parler au Gouvernement d'une troisième catégorie d'Alsaciens, de ceux qu'on saisit en Alsace même, de ceux que nous arrêtons dans la région de Dannemarie, Thann, Altkirch et que nous transportons en France.

Au fur et à mesure de la reconquête, nos offensives là-bas, nous ont amenés à évacuer en France un grand nombre des habitants du pays : des hommes qui n'avaient pas encore été mobilisés, et qui, par leur âge, d'après la loi allemande, auraient été appelés à prendre les armes contre nous; des populations dont les villages étaient dans les lignes de bataille, et puis tous les fonctionnaires alle-

mands que nous avons pu saisir comme otages.

Cela fait, vous le voyez, trois catégories de personnes, les deux premières parfaitement sympathiques (des hommes que l'on soustrait au service militaire allemand et des populations que l'on met à l'abri de la mitraille) et la troisième gravement suspecte, car elle est composée des fonctionnaires allemands sur qui nous avons pu mettre la main.

Encore faut-il se servir de ce qu'on peut avoir d'esprit de finesse et ne pas traiter en bloc de Teutons et de Boches tous les petits fonctionnaires d'Alsace. Qu'on se méfie, c'est bien juste, mais qu'on examine, c'est vraiment nécessaire.

Lisez plutôt cette réclamation que je tire de mes dossiers où j'en ai trente-six analogues :

« Connaissant l'intérêt que vous portez aux Alsaciens je me permets de m'adresser à vous pour vous intéresser à la situation dans laquelle se trouve mon cousin germain, Paul T..., neveu de mon père le commandant L..., professeur à l'Ecole de guerre.

« Mon arrière-grand-père, Alsacien, était officier supérieur, décoré de la croix de Saint-Louis; un autre aïeul T... était conseiller à la cour de Louis XIII. Sa pierre tombale est à l'église d'Ingersheim. Mon grand-père, qui est naturellement aussi celui de mon cousin, a été maire de la commune d'Ingersheim, pendant quarante ans. Mes tantes sont restées en Alsace pour conserver le patrimoine de leurs ancêtres. Mon cousin au moment du service militaire, voulait à toute force déserter pour venir en France, et mon père, le commandant, sur les supplications de ses sœurs, dont mon cousin était le soutien, dût lui-même insister pour qu'il

restât en Alsace. C'est alors qu'il accepta un emploi dans les postes à Colmar, et c'est au mois d'août qu'il a été arrêté dans son jardin, à Ingersheim sans pouvoir dire adieu à ses sœurs, et emmené comme otage à la forteresse de Besançon. »

On semble oublier un peu que l'Alsace a été tenue sous la férule pendant quarante-quatre ans, et qu'il fallait que les Alsaciens pussent vivre pour garder l'Alsace.

J'approuve dans tous ses termes cette lettre. Moi aussi, comme le commandant T..., j'aurais conseillé à cet Alsacien de rester en Alsace, de nous y attendre fidèlement, de s'arranger pour n'y pas mourir de faim. En conséquence et sans blâmer d'aucune manière les actes de nos chefs militaires, j'en appelle au cœur et à la raison de tous et je dis sur tous les tons qu'il faut s'avancer avec précaution dans le petit univers d'entre Vosges et Rhin...

Voulez-vous que je vous raconte l'odyssée d'un certain nombre de ces Alsaciens emmenés des communes que nous occupons dans la région de Belfort?

Vers le 15 septembre, un matin, à huit heures, l'ordre fut donné par l'autorité militaire française d'évacuer immédiatement sur la France tous les hommes de dix-sept à quarante-cinq ans, afin de les soustraire à un retour possible des Allemands. Dans chaque village des colonnes se formèrent, composées de gens de toutes les conditions. Librement, sans escorte, avec une allégresse patriotique, ces diverses bandes s'en allèrent à pied à travers la montagne et se trouvèrent réunies, le soir, au Thillot — c'était le lieu qu'on leur avait fixé — formant une masse de seize cents personnes.

Du Thillot, le plus grand nombre de ces braves gens fut dirigé sur Montélimar et les environs. Ceux qui pouvaient vivre de leurs propres ressources s'installèrent à leurs frais dans les hôtels, libres, bien entendu, de leurs faits et gestes dans la ville et, ma foi, assez satisfaits. Comment pourvut-on aux besoins des pauvres? Je n'en sais trop rien.

Soudain le 20 octobre, ils furent, tous, prévenus par les gendarmes d'avoir à monter sur l'heure dans un train, où ils portèrent leurs hardes sans avoir eu le temps de les ficeler, et ainsi furent menés à Marseille. Quand ces douze cents braves paysans et ouvriers de la Haute-Alsace traversèrent les rues, pour gagner le fort de Saint-Nicolas, les Marseillais, de bonne foi les huèrent. Au fort Saint-Nicolas ils passèrent trois jours et trois nuits sur la paille, assez malmenés, puis furent envoyés au Frioul, où ils trouvèrent de nombreux suspects, otages et fonctionnaires, arrivés par ailleurs d'Alsace.

Les mieux traités, ceux qu'on jugea de bonne famille et de bonne condition, une soixantaine environ, furent rassemblés pêle-mêle dans une remise, couchés sur des sacs de paille, l'un contre l'autre, et nourris de débris immangeables. Ceux qui n'avaient pas assez d'argent pour se procurer à leurs frais quelques aliments furent bien malheureux.

Il y avait des toitures crevées par où tombait la pluie. Quelques tuiles, un peu de mortier, quelques carreaux à mettre aux fenêtres eussent rendus les locaux à peu près habitables. Les hommes offrirent de faire eux-mêmes ces réparations. L'administration répondit qu'elle n'avait pas de crédits, et l'on

resta à se morfondre dans le froid et dans l'oisiveté. Les lettres partaient très difficilement. Des enfants sont morts, d'autres sont nés. Trois mois misérables passèrent.

Aujourd'hui, grâce à un petit groupe d'Alsaciens-Lorrains de Marseille ayant à leur tête M. Gross, ces malheureux sont à peu près à l'abri. Mme Carlos Braun, de la famille du photographe de Dornach, et qui habite 32, rue Grignan, à Marseille, s'occupe spécialement des quatre-vingt-sept femmes et des quatre-vingt-treize enfants logés dans des taudis, où ils manquent à peu près de tout.

...Voilà ce que j'ai à vous dire des mille deux cents Alsaciens de Marseille. Mais sachez que, dans toute la France ils sont à peu près huit mille. Au début, après un travail de discrimination opéré à Besançon, ils furent évacués sur trois départements, l'Ardèche, le Vaucluse et la Drôme. Trois mille sept cents soixante-quatorze Alsaciens-Lorrains mobilisables, de bonne race indigène, ont été placés dans l'Ardèche, cent vingt dans l'Aveyron, mille trois cents douze dans les Bouches-du-Rhône, quarante-deux dans le Calvados, mille quatre-vingt-douze dans la Corrèze. Des otages fonctionnaires allemands et suspects, il y en eu vingt dans l'Indre, soixante-trois dans la Haute-Loire, deux cents cinquante dans le Morbihan, cinq cents quatre-vingt-sept en Maine-et-Loire, mille cent en Vaucluse, cent quatre-vingt-treize en Vendée, cent trente-deux dans les Alpes-Maritimes, soixante-dix-huit dans la Dordogne, cent cinquante dans le Gard, cent cinquante dans l'Hérault...

Mais peut-être que je m'égare et que vous ne me demandez pas tant de chiffres.

De tous ces internés, pendant des semaines, personne ne s'est occupé. Une première Commission composé de M. Blanc, ancien préfet de police, du colonel Van Merlin et de M. Kastler, juge d'instruction, a été nommée au commencement de décembre. Son travail de révision était à peu près terminé, quand la seconde Commission, composée de députés Alsaciens, s'est mise au travail.

La circulaire du 11 decembre dit : « Le ministre de l'Intérieur a songé à faire apprendre la langue de la patrie retrouvée à ces Alsaciens ». On pourrait objecter que pour le moment le moindre grain de mil ferait bien mieux leur affaire.

L'urgent serait d'assurer à ces braves gens un couchage suffisant, une nourriture convenable et des vêtements chauds. Songez que beaucoup d'entre eux ont été enlevés, dès le mois d'août, en costumes d'été et sans qu'on leur permit de se munir de bagages !

La Commission récemment nommée ne dispose pas de fonds. Ce serait au Secours National d'y pourvoir.

Je suis allé en Alsace pour le Secours National (avec M. G. Louis-Jaray) en octobre 1914, et nous avons posé là-bas quelques bons premiers éléments d'amitié franco-alsacienne. Le Secours National compléterait ces premiers efforts en s'occupant de la misère des Alsaciens et des Lorrains en France, en les traitant, toutes précautions prises, comme des réfugiés et évacués d'une province française.

Le traité de Francfort est déchiré. Qu'est-ce donc que cette hésitation que l'on voit dans la généreuse opinion publique ? Les Alsaciens-Lorrains ne parlent pas tous le français. O surprise ! Il y en a qui

ont fait du service militaire en Allemagne. O traîtrise ! On en cite qui sont des fonctionnaires allemands ! O duplicité ! Certains ont manifesté de l'hostilité à l'égard de nos troupes. O vilenie ! ils parlent de nos armées comme de « l'ennemi » dans leurs lettres. Eh bien ! Il faut comprendre tout cela. D'accord, ces Alsaciens ignorent souvent notre langue, et, d'une manière générale, savent bien peu les choses françaises. Les uns sont enthousiastes devant notre avance, les autres, prudents. Qu'est-ce que cela prouve ? Que depuis quarante-quatre ans les Prussiens font tout pour les empêcher d'être en contact avec la France, et que depuis quarante-quatre ans, ayant dû les livrer, nous ajournons de les délivrer. Nous n'allons pas leur en tenir rigueur, je suppose !

Il faut que la raison nationale, qui n'a pas de meilleur représentant que l'Etat, distingue ce que veulent la justice et l'immédiate nécessité. Joffre a bien parlé à Thann, au nom de la France. Commençons dès maintenant à traiter les Alsaciens en France selon l'esprit et la lettre du « pacte de Joffre ».

Au col de la Chipotte, les Tombes

CHAPITRE XII

POINCARÉ CONFIRME LES ENGAGEMENTS DE JOFFRE

15 février 1915.

Le président de la République a eu raison de se rendre au milieu des Alsaciens et de leur déclarer (j'emprunte les termes de l'agence Havas) « qu'il venait confirmer aux populations d'Alsace les déclarations que leur avait déja faites le général Joffre ».

C'est à Saint-Amarin, le vendredi 12 février, au milieu des maires accourus de toutes les communes voisines, qu'a été prononcée cette solennelle confirmation du programme d'amitié et de gouvernement que l'histoire enregistrera sous le nom de « pacte de Thann ».

Joffre avait dit, vous vous le rappelez :

« Notre retour est definitif, vous êtes Français pour toujours.

« La France apporte avec les libertés qu'elle a toujours représentées, le respect de vos libertés à vous, des libertés alsaciennes, de vos traditions, de vos convictions, de vos mœurs.

« Je suis la France, vous êtes l'Alsace ; je vous apporte le baiser de la France. »

Et le président de la République a voulu ratifier cet engagement généreux et politique...

Mais dans un si grave sujet donnons le compte rendu... :

A Saint-Amarin, les maires de plusieurs communes de la vallée sont accourus au-devant du Président. Le doyen a voulu adresser à M. Poincaré des souhaits de bienvenue, mais l'émotion lui a étreint la gorge et il a dû s'arrêter. Le Président lui-même, profondément remué, a répondu qu'il venait confirmer aux populations d'Alsace les déclarations que leur avait déjà faites le général Joffre. La France, heureuse d'ouvrir les bras à l'Alsace, si longtemps et si cruellement séparée d'elle, ne doute pas que la victoire n'assure bientôt la délivrance des provinces qui lui ont été arrachées par la force et tout en respectant leurs traditions et leurs libertés, elle leur rendra leur place au foyer de la patrie.

C'est très bien. Voilà du bon travail, sage, généreux, fécond, nécessaire. Les Alsaciens et les Lorrains sont accordés avec la France éternelle ; ils l'appellent de leurs vœux profonds, mais quand la France de 1915 se présente, ils demandent quelques explications. « C'est bien pour un mariage à vie, pour une union définitive que vous venez ? disent-ils. — Oui, nous revenons pour toujours. — Et les conditions de notre vie commune ? — Joffre et Poincaré viennent de les proclamer. »

On verrait chez les Alsaciens quelque froideur, s'ils pouvaient craindre de subir le retour offensif et les représailles des Allemands, ou bien d'être bous-

culés dans leurs intérêts moraux et matériels par nos audacieux Français. C'est à quoi réfléchissent les notables de Dannemarie, dont j'ai vu la réserve sur leurs hauts perrons. Mais quand l'occupation devient définitive et que les deux plus hauts chefs civil et militaire ont parlé, l'attitude change et l'Alsacien laisse libre cours à ses préférences secrètes.

Animons-nous, civils et militaires, dans toutes nos relations avec les Alsaciens-Lorrains, de cet esprit qui éclate dans les démarches de Joffre et de Poincaré. Un des grands soucis de nos ennemis, à cette heure est de démontrer que l'Alsace-Lorraine respire le plus ardent patriotisme allemand. Ils ont fondé à Berlin et parmi les fonctionnaires de Strasbourg un Comité pour venir en aide aux victimes de la guerre en Alsace-Lorraine. Ce comité, après une réclame colossale, a reçu d'importantes subventions, entre autres de certaines municipalités de l'Allemagne du Nord. Qu'a-t-on fait de cet argent ? On l'ignore. En tous cas, les indigènes n'en ont pas touché. Il est bon qu'en revanche, dès la première heure, les Français se soient préoccupés de secourir leurs frères malheureux. Je suis allé avec M. G. Louis-Jaray du Conseil d'Etat, à Belfort et à Dannemarie, dès octobre 1914 pour y jeter les bases d'une organisation de « Secours National français ».

Toujours, avec le même zèle de façade, les Allemands affectent de s'occuper d'une seconde catégorie d'Alsaciens-Lorrains, des évacués et des internés civils, installés en France par les soins de l'administration française. A cet effet, ils ont constitué un comité, indépendant de celui des « victimes de la guerre » que je viens de citer, et ils ont envoyé à Bâle des sommes d'argent, dont on ne

fixe pas le chiffre, pour être distribuées par voie indirecte à ces évacués. Il serait honteux que l'Allemagne fût mise en mesure de s'occuper de ces braves gens. C'est à la France qu'il appartient de subvenir à leurs besoins. Plusieurs fois, j'ai cherché le règlement complet de cette question des internés civils et des évacués. Des résultats ont été obtenus, qui doivent être poursuivis sans qu'on se décourage. La censure ne me permet pas d'explorer publiquement cette plaie. J'ouvre un bureau à la Ligue des Patriotes, et, d'accord avec les excellentes institutions qui fonctionnent depuis des années et avec l'administration, nous chercherons à résoudre les difficultés qui nous seront signalées. Une véritable amitié, aidée par un service de contentieux, leur rendra, je crois, des services et réalisera, sur un plan modeste, quelque chose des retentissantes déclarations de Joffre et de Poincaré.

Il faut créer une collaboration nationale, une coordination de tous les efforts en faveur des Alsaciens-Lorrains si rudement piétinés par la guerre. Il faut, dans cette question sacrée, nous préparer à aller tout droit aux parties graves du problème. Nous sommes, Dieu merci, en France, assez de gens de Lorraine et d'Alsace ayant quelque connaissance du pays, quelque expérience de son caractère, de ses mœurs, de ses tendances religieuses, de son loyalisme militaire, de son goût pour l'organisation, de ses habitudes prises et de ses intérêts liés, et par là capables de discerner et dégager le fond français sous l'alluvion d'outre-Rhin. Il s'agit de distinguer entre les Alsaciens de race et les Allemands immigrés. Mais ce n'est pas tout : quand on aura fait le triage des personnes, il s'agira de faire

le triage des sentiments dans la même personne.

Tous les témoignages montrent la complexite du problème. Si vous voulez l'aborder avec une joyeuse confiance, entrez dans les écoles d'Alsace, allez-y regarder les enfants. Presque aucun de ces gamins de village ne parle français, mais quelle bonne volonté à l'apprendre ! Un témoin me racontait hier que les sœurs de Ribeauvillé sont immédiatement arrivées à un résultat, et que leurs petits élèves enthousiasmés chantent des chansons françaises avec plus d'art et de nuances que ne pourrait le faire aucun petit Français. Ces pauvres enfants si touchants, bien incapables d'appeler la France, comme ils l'attendaient ! C'est en face d'eux que l'on prend le sentiment le plus fort et le plus émouvant de cette mystérieuse sympathie qui relie la nature alsacienne à la patrie française. Ces enfants obéissent à la foi des traités qui ont été signés entre la France et l'Alsace sur tous les champs de bataille, et la vue d'un officier français pénétrant dans leurs écoles les remplit d'un délire joyeux d'amour.

Officiers et soldats qui faites la campagne d'Alsace, il ne faut pas oublier que quarante-quatre ans de tracasseries ont recouvert les Alsaciens-Lorrains d'une glace de méfiance. Peu à peu, sous la douce chaleur de notre cordialité, cet hiver fait place au printemps, et leur prudence devenue une seconde nature, leur habitude de se mettre perpétuellement en garde disparaissent, laissent apparaître l'âme éternelle de l'Alsace, si bien faite pour vous rassurer, au milieu de vos étonnements de détail. Surtout regardez ces enfants que vous émerveillez et qui vont être, avec tant d'allégresse, les plus beaux soldats de la France. Ce sont des petits Français

d'il y a quarante-quatre ans, qui vont respirer à large poitrine, maintenant que vous avez balayé l'ennemi héréditaire qui les étouffait. Favorisez leurs libertés, leurs traditions, leurs mœurs, comme Poincaré et Joffre vous le demandent, et voyez bien que si l'on va jusqu'à l'âme, d'eux à vous, cesse toute différence.

CHAPITRE XIII

LA MINUTE SACRÉE DU RETOUR DE LA FRANCE DANS METZ

Mardi, 19 novembre 1918.

Metz, ce soir et toute la nuit, tandis que j'écris ces lignes, est pleine de clameurs françaises et de *Marseillaises* unanimes. Un des grands jours moselans s'achève, un jour qui nous sature de joie au point que notre cœur se découvre insuffisant à contenir cette surabondance. Nous sommes débordés par l'allégresse et la gratitude. Lundi soir le général Mangin, aujourd'hui mardi le général Pétain m'ont dit le même *et nunc dimittis :* « Maintenant la vie peut nous être reprise : nos jours sont comblés : notre mission remplie. » La municipalité de Metz m'a fait l'honneur de m'inviter au titre d'ami et de serviteur de la Metz captive, à prendre place dans ses rangs pour les diverses phases de la solennité. J'étais ainsi au centre de la fidélité et de la sagesse messine. Là encore même plénitude, même effusion enveloppées d'une sorte de silence. Ces conseillers indigènes de Metz, ces députés indigènes au parlement d'Alsace-Lorraine disent et répètent comme

nos généraux : « Nous savions bien que nous serions sauvés, mais nous n'arrivons pas à croire que ce n'est plus un rêve. » Chez tous et partout, c'est une aube, un éblouissement, une extase qui hésite à devenir ivresse. « Est-il vraiment arrivé, le jour que nous appellions depuis cinquante années ? Nous ne pouvons y croire. »

Un des épisodes de la lutte éternelle des deux races se clôt par cette rentrée de la France dans la vieille cité gallo-romaine. Si les négociateurs de la paix le veulent, voilà pour cent ans de sécurité sur la rive du Rhin.

Mille témoins vont noter les faits et les couleurs de cette solennité, comment en faire comprendre l'âme ? Comment retenir et fixer cette première minute où les drapeaux de la France, ses grands chefs et son armée resplendissante de fierté et de fraternité s'avancent dans les rues de Metz dont l'âme s'agenouille de bonheur ? Minute sacrée, point de perfection entre le songe ineffable et l'ardente possession, je voudrais saisir, ne fût-ce qu'à force de rapidité, un rayon de cette aurore.

Toute la journée eut un caractère religieux. Les Lorrains, qui sont doués, presque à leur insu, d'un sens très puissant de la vénération, et qui possèdent au fond de leur être le respect intransigeant des choses sacrées, associent de la manière la plus singulière à cette aptitude, qui est leur beau secret, un goût trop visible et tout en surface pour la raillerie. Perpétuellement ils se moquent et, juste retour craignent d'être moqués. De là, d'ordinaire, cette retenue, ce manque d'expansion, cette réserve qui semblent froideur et qui soudain aujourd'hui éclatèrent en larmes de joie.

La « Mutte » sonnait, la Mutte, la vieille cloche municipale qui porte inscrit sur ses flancs : « Je sonne la Justice ! » La ville frémissait sous ses drapeaux (improvisés souvent, faute d'étoffes, avec des vêtements de femmes, avec du papier) et s'agitait depuis le matin en beaux cortèges. Jeunes filles et petites filles aux costumes éclatants de Lorraines, gamins en bérets militaires, femmes trop souvent en grand deuil, hommes resplendissants de fierté et de liberté. Tous attendaient, couraient, se pressaient, s'appelaient. Mais dès que l'armée française parut, Metz devint une immense basilique.

Le ciel était solennel et charmant, un ciel couleur de l'âme des femmes de Metz, pleine de prières, de deuil et de reconnaissance. Jamais notre patrie ne fut ainsi aimée et ses armées bénies. C'était, dans cet immense plein air, une solennité d'église, un silence pieux, l'adoration de la France. Le Lorrain ne crie jamais sur le passage d'un drapeau. Quand nos trois couleurs défilaient avec les régiments, chacun entendait son cœur battre et serrait la main de son voisin ; des inconnus s'embrassaient. Nous sommes de nouveau chez nous, nous Français à Metz, nous Messins en France. Ah ! que Déroulède n'est-il là !

Il n'y a pas un Messin qui n'ait été toujours pour la France. Pourtant quelques-uns doutaient, au cours de ce long demi-siècle : « Redevenir Français. Ah ! certes. Mais le peut-on ? » Devant cet impossible réalisé, leur admiration pour la France est totale. Un miracle s'est produit, et aujourd'hui ils voient passer les artisans du miracle.

Personne ne connaît la splendeur, le rayonnement, la spiritualité des soldats de la France s'ils

ne les a vu défiler aujourd'hui dans les rues de leur reconquête. Beaucoup d'entre eux avaient renoncé à leurs permissions ou les avaient écourtées pour participer à cette entrée triomphale. Ils portaient sur leur visage la fierté d'hommes qui connaissent leur dignité, leurs exploits, leurs souffrances, et qui ayant été à la peine, prennent leur part de l'honneur. Je peux dire que je sais maintenant de quelle manière enivrée et pure Jeanne d'Arc se tenait dans le chœur de Reims, quand elle eut conduit le Roi au Sacre. Nos poilus sont transfigurés d'avoir mené la France dans Metz. De vrais archanges guerriers. Et puis ils ont pleine conscience de représenter leurs camarades morts à la Marne, sur l'Yser, à Verdun, dans toute la suite de durs combats qui brisèrent la Germanie.

Sur leur passage, j'écoute les réflexions : « Comme ces généraux sont simples, pleins d'autorité et d'humanité ! De si grands hommes, si familiers et qui sourient et qui se laissent aborder ! Nous ne sommes pas gênés avec eux. Quelle différence avec les mécaniques allemandes, avec ces brutes boches ! »

Je demande : « Avez-vous beaucoup souffert du rationnement ? »

— Pas trop. Nous avions toute la campagne qui nous secourait. *Le peuple lorrain se tenait ensemble.* Mais des traitements, oh ! oui, nous avons souffert.

Ils me disent : « Faites une page spéciale aux aviateurs français qui venaient sur Metz la nuit. Nous les entendions dans une mitraille épouvantable. Ils tournaient, tournaient, cherchaient bien leur but *pour nous épargner.* »

— Vous ne saviez rien de la France ?

— Rien ! Mais, fût-ce aux pires moments, quand ils mentaient si fort, nous n'avons jamais douté !

Et ils me rapportent un mot qui courait le pays. On racontait que l'évêque allemand avait dit : « Les Allemands ne peuvent pas gagner ; ils ont commis trop de crimes. »

Au milieu de la solennité, quand la nouvelle de la blessure de Mangin vint jeter un voile sur la fête, toute la ville partagea le chagrin de cet enfant de Metz qui, après avoir sauvé la France au 18 juillet 1918, se voyait enlever l'immense joie de passer sous la porte Serpenoise et de saluer de l'épée son camarade, le maréchal Ney. Mais toute la ville, en même temps, se disait (et que ce mot de gloire adoucisse la douleur du chef) : « Heureusement que cette blessure n'est pas arrivée le matin d'une offensive ! »

Près de moi, deux gamins avaient réussi à se glisser au premier rang de notre groupe officiel. Ils retenaient leur souffle, écarquillaient les yeux. Le plus grand disait au plus petit, quand les chasseurs cyclistes passèrent sur leurs machines silencieuses : « Ils n'ont pas de ferraille, ceux-là ! »[1]. Ils criaient de toute leur force : « Vive la France ! », aux moments rituels ou la foule criait (un peu comme à la messe par instant les fidèles élèvent la voix). Au reste ils ignoraient les règles ; de grandes personnes les leur expliquèrent : « Quand un drapeau passe, on enlève sa casquette, petit, parce qu'il y a la France dans le drapeau. » Ils remercièrent humblement, humilité si touchante des enfants heureux de se perfectionner ; et je les vis, l'instant d'après, qui faisaient l'éducation des autres gamins.

1. Faute de caoutchouc, les Allemands avaient dû remplacer tous les pneus par un système de ressorts.

Henry Bidou a entendu une petite fille qui saluait une autre petite fille en lui disant : « Bonjour, petite française. »

On demandait un plébisciste ? Fiez-vous au plébiscite des enfants de Lorraine et d'Alsace, à leur folle amitié, à leur extase devant les soldats français. Elles révèlent la pensée intime des foyers familiaux.

Le défilé était fini. Autour du maréchal Pétain, toute la ville s'est élancée vers l'hôtel de ville. Quelle allure, plus rapide que celle des chasseurs à pied, l'allure d'un bonheur qui ne voit plus d'obstacles. Ce Metz, que j'ai tant aimé à l'état triste et contracté de chrysalide, va maintenant, porté sur deux ailes irrésistibles.

Je n'oublierai jamais le prêtre qui courait en jetant à la foule la nouvelle de l'élévation de Pétain au maréchalat : « Criez : maréchal Pétain... criez : maréchal Pétain ». Et tous : « Quoi ? que dit-il ? Pétain est maréchal ? Bravo : C'est pour nous avoir sauvés. » L'acclamation s'élevait sur le passage de ce prêtre coureur, comme s'il était une torche allumant une rampe.

Le maréchal Pétain a fait une grande chose quand il aida l'armée, aux jours noirs, à se ressaisir, à rétablir son moral parfait. Mais, dans cette salle des libertés messines, dans cette mairie purifiée, en s'écoutant lui-même, en écoutant les orateurs indigènes, il eut encore bien du mérite, d'un ordre plus étroit j'en conviens, à garder le calme du chef. Quelle atmosphère d'émotion où tous les cœurs se fondaient ! Il dit : « Depuis quarante-huit ans la pensée de toute l'armée française était tendue vers le but que nous avons atteint aujourd'hui. Nos soldats ont mérité la gloire et votre accueil ardent. »

Comme il était pâle d'être la parole de la France victorieuse !

De la mairie, le Maréchal en tête, nous nous sommes engouffrés dans la cathédrale, au portail de laquelle la statue du Kaiser est chargée de chaînes, avec cette inscription : « *Sic transit gloria mundi !* » Nous étions toute la ville sous la haute nef qui, depuis un demi-siècle, depuis le jour de malheur où Mgr Dupont des Loges y convoqua son peuple, abrite les souvenirs et les espérances messines. Le vicaire général reçut dans le chœur, au nom de l'evêque, le Maréchal, et lui exprima ses sentiments personnels de joie, ceux du clergé, puis soudain : « Il ne m'est pas permis d'en dire plus, mais si vous le voulez, monsieur le Maréchal, je vais vous conduire au tombeau de notre vénérable évêque, Mgr Dupont des Loges ? »

Tous comprirent. Seule cette chapelle du grand patriote était illuminée au milieu des ténèbres immenses de la basilique, et c'est alors qu'éclata l'inoubliable *Te Deum*.

Je songeai à toutes ces messes de septembre pour les soldats malheureux de 1870-1871, où je suis venu ici m'agenouiller au milieu des dames de Metz. Je refaisais en esprit nos pèlerinages de toutes saisons au monument de Chambière. Notre rêve est réalisé, notre prière accueillie, le front de la France touche au ciel. Dans la cathédrale envahie par les ombres du soir, le Maréchal de France garde sa haute allure droite, mais son visage, où parfois un lampadaire projette sa lueur, est couvert de larmes.

— Eh ! bien, dit près de moi un officier à une paysanne, vous êtes contente, nous voici revenus !

— Mon Dieu donc, si vous n'étiez pas revenus, on n'aurait plus été à la messe !

Silence aux orgues ! Méditez ! On eût douté de Dieu... Ce désespoir de la Justice est profond et vrai. Si la France n'était pas revenue cette fois, c'était fini, c'était l'anéantissement des destinées lorraines, françaises et gallo-romaines. Dans toute la vallée de la Moselle, c'était la mort de nos plus hautes conceptions spirituelles. Aussi de quel cœur nos milliers de voix clament le *Te Deum*, cette suite de la *Marseillaise*, cette suprême strophe des chants de bataille au soir de la victoire.

Et les Boches ? me dites-vous. Nous parlerons des Boches demain. Je n'y ai pas le cœur, aujourd'hui. Un trait seulement. La statue de Guillaume Ier est renversée et souillée dans la poussière de l'esplanade. Eh bien ! un Allemand vend un demi-mark la photographie de ce qui lui devrait être un objet de douleur. C'est un des mille traits de la décomposition germanique.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE 1

CHAPITRE I. — **La leçon fortifiante des ruines** 1

CHAPITRE II. — **Un voyage en Lorraine, en octobre 1914** 7

1. — *Dans un jardin de Lorraine* 7
2. — *Saint-Dié ou le « Trou de la Mort »* . 11
3. — *La ruée des Inférieurs* 16
4. — *Dans les ruines* 23
5. — *L'âme des ruines* 29
6. — *Le Maire-otage* 33
7. — *La messe sur les tombes de la Victoire* . 40
8. — *Le temps des morts* 46

CHAPITRE III. — **Notre-Dame de Pitié dans la Woëvre** 51

CHAPITRE IV. — **Nancy sous les taubes** . . . 61

CHAPITRE V. — **La Lorraine en mai 1915** . 66

1. — *Visite du Grand-Couronné. — Une après-midi devant Metz* 66

2. — *Visite au Grand-Couronné. — L'air des crénaux sur la côte d'Amance* . . . 75
3. — *Visite au Grand-Couronné. — Le Rembêtant* 84
4. — *Visite au Grand-Couronné. — Les villages en feu* 91
5. — *Au col de la Chipotte. — Le village dans la forêt*. 99
6. — *Au col de la Chipotte. — Le musée de la bataille* 107
7. — *Le printemps qui surgit des ruines* . 115

CHAPITRE VI. — **L'assassin dégrisé. (Un récit de la sœur Julie de Gerbéviller.)**. 120

CHAPITRE VII. — **Des villages pleins de souvenirs et pleins d'espérances** 127

CHAPITRE VIII. — **Les Vosges transfigurées**. 133

CHAPITRE IX. — **La Vierge lorraine** 140

CHAPITRE X. — **Dans le village reconquis de Lorraine** 144

CHAPITRE XI. — **Traitons en France les Alsaciens-Lorrains comme des réfugiés français**. 152

CHAPITRE XII. — **Poincaré confirme les engagements de Joffre**. 161

CHAPITRE XIII. — **La minute sacrée du retour de la France dans Metz**. 167

TABLE DES PLANCHES

PLANCHE I. — Les ruines de Gerbéviller (Au premier plan, MM. Maurice Barrès et Enrique Rodriguez Larreta, ministre de la République Argentine) . . . . . Couverture.

PLANCHE II. — Les enfants de Lorraine partant pour aller orner les tombes de fleurs et de drapeaux français 16

PLANCHE III. — La petite fille folle 32

PLANCHE IV. — Le plateau lorrain (dans le lointain, la colline historique de Sion-Vandémont : au premier plan, M. Enrique Rodriguez Larreta et M. Maurice Barrès). 64

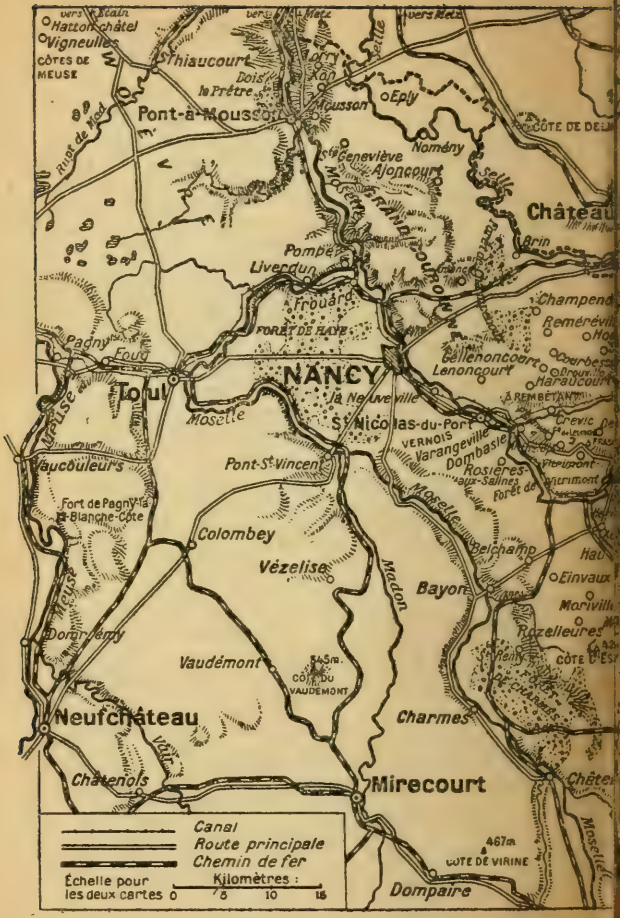
PLANCHE V. — Au lendemain de la défense de Gerbéviller (300 soldats français ont été enterrés dans une grande fosse commune, sur le plateau lorrain de Moyenmoutier ; M. Maurice Barrès parle sur la tombe). . . 96

PLANCHE VI. — *La Sœur Julie* (adossée à l'église de Gerbéviller trouée par les obus) . 120

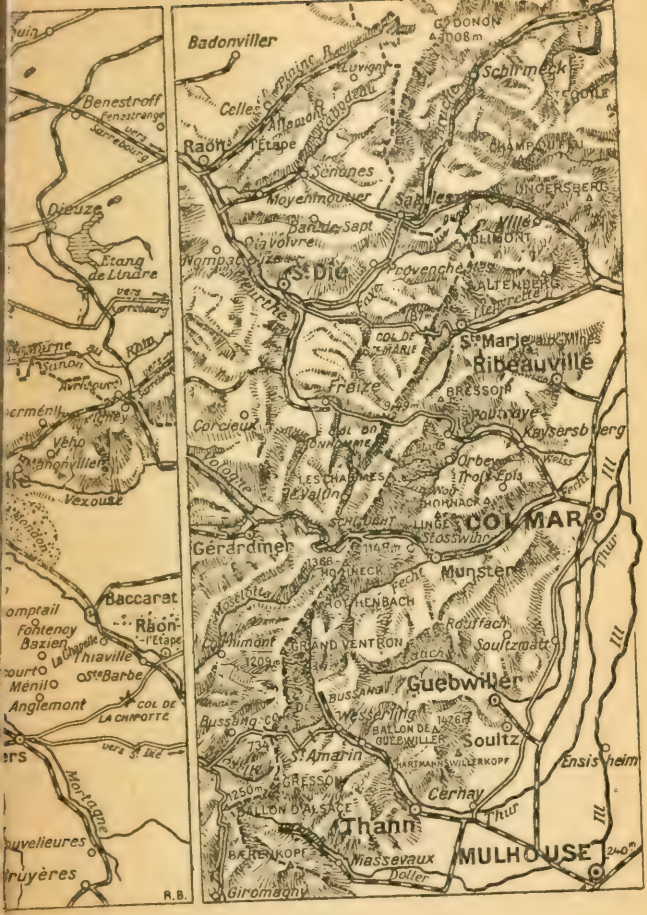
PLANCHE VII. — La ferme célèbre de Léaumont, près de Nancy (au premier plan, les anciennes tranchées allemandes reprises par les Français). 144

PLANCHE VIII. — Au Col de la Chipotte : les tombes 160

CARTE DE LA LORRAINE 178-179



vers Etain
Hatton-châtel
Vigneulles
CÔTES DE MEUSE
Thiaucourt
Bois la Prêtre
Pont-à-Mousson
Mousson
Eply
Nomény
Ste Geneviève
Ajoncourt
Château
Brin
Pompey
Liverdun
Frouard
FORÊT DE HAYE
Champend
Remérévil
Gellenoncourt
Lenoncourt
Haraucourt
Pagny
Foug
Toul
NANCY
Moselle
Meuse
Ste Nicolas-du-Port
VERNOIS
Varangeville
Dombasle
Rosières-aux-Salines
Forêt de
Pont-St-Vincent
Vaucouleurs
Fort de Pagny-la-Blanche-Côte
Colombey
Vézelise
Madon
Belchamp
Bayon
Einvaux
Moriville
Rozelleures
Domrémy
Vaudémont
545m.
CÔTE DU VAUDÉMONT
Neufchâteau
Charmes
Châtenois
Mirecourt
467m
CÔTE DE VIRINE
Dompaire
Canal
Route principale
Chemin de fer
Échelle pour les deux cartes
Kilomètres :
0
5
10
15



Badonviller
Schirmeck
Celles
Allamont
Raon
l'Etape
Senones
Moyenmoutier
Sapois
Bande Sapt
Nompatelize
St Dié
Provenchères
Ste Marie aux Mines
Ribeauvillé
Freize
Corcieux
Kaysersberg
Orbey
Trois Epis
Hohnack
Lingé
Stosswihr
COLMAR
Gérardmer
Munster
Hohneck
Hohenbach
Rouffach
Soultzmatt
Guebwiller
Wesserling
Ballon de Guebwiller
Soultz
St Amarin
Hartmannswillerkopf
Ensisheim
Cernay
Thann
Bærenkopf
Niassevaux
MULHOUSE
Giromagny
Doller
Thur
Ill
Benestroff
Dieuze
Etang de Lindre
Vexouse
Baccarat
Raon l'Etape
Fontenoy
Bazien
Thiaville
Ste Barbe
Ménil
Anglemont
Col de la Chipotte
Montagne
R.B.

L'ASSISTANCE IMMÉDIATE

EN LORRAINE DÉLIVRÉE

Cette œuvre est composée de deux comités dont les sièges sont : à Paris : 9, Villa Saïd, avenue du Bois de Boulogne ; à Metz : commissariat de la République.

Elle a pour but de secourir rapidement les communes délivrées de la Lorraine annexée par l'Allemagne en 1871.

Comité de Paris : la générale Lyautey, présidente ; Mme Maurice Barrès ; Mme Léon Mirman. MM. Charles Adam, membre de l'Institut, recteur de l'Université de Nancy ; Adolphe Aderer, homme de Lettres (secrétaire général) ; Maurice Barrès, de l'Académie Française, député ; Paul Boncour, ancien ministre ; Chanoine Collin, directeur du Lorrain à Metz ; Emile Hinzelin, président de la société Erckmann-Chatrian ; Georges Lagrésille, vice président de l'assistance aux réfugiés de Meurthe-et-Moselle ; Albert Lebrun, ministre, député de Briey ; Louis Marin, député de Nancy, président de l'Union Régionaliste ; général Pau, président de la Croix-Rouge française ; Louis Rolland, professeur à la

Faculté de Nancy ; Gustave Simon, maire de Nancy ; Georges Weill, député de Metz.

Comité de Nancy : président : MM. Léon Mirman, ancien préfet de Meurthe-et-Moselle, commissaire de la République à Metz ; trésorier : Ant. Daum, administrateur de la Banque de France à Nancy ; administrateur-délégué : Georges Sadler, administrateur de la Société Erckmann-Chatrian : Albert Jambois, président du Comité d'Assistance aux réfugiés des villages lorrains ; J.-P. Jean, président du Souvenir Français en Alsace-Lorraine.

Avec le concours actif et dévoué du Comité de Paris chargé de recueillir les fonds nécessaires au fonctionnement de l'œuvre, le comité exécutif de Nancy, présidé par l'ancien préfet de Meurthe-et-Moselle, fait parvenir et affecte directement les dons et les secours reçus par l'Assistance immédiate en Lorraine délivrée.

Les dons en argent peuvent être adressés avec la mention « Assistance immédiate en Lorraine délivrée » à la Préfecture de Metz ou à la Banque Renauld, de Nancy.

Les dons en nature, portant la mention « Assistance immédiate en Lorraine délivrée », à la préfecture de Metz, avec prière d'indiquer la nature de l'envoi.

Pour toutes demandes de renseignements, s'adresser à M. Georges Sadler, administrateur-délégué, préfecture-Nancy.

Fondée en 1916, avec le concours de la *Société Erckmann-Chatrian* de Nancy, l'**Assistance immédiate en Lorraine délivrée** est une œuvre de

concentration et de réalisation son Comité Exécutif étant à proximité de son rayon d'action.

C'est pourquoi le Comité France-Amérique, l'American Relief Clearing House, le Secours National ont promis leur concours effectif à l'œuvre lorraine.

Voici des siècles que la Lorraine est piétinée par les barbares d'Outre-Rhin. Elle subit aujourd'hui leur vingt-neuvième invasion.

Nulle terre qui ait plus souffert, nulle petite nation qui se soit mieux battue. Les Lorrains sont de tous les Français, ceux qui fournissent le plus d'officiers à la France.

La Lorraine est une école d'énergie.

Nous demandons à tous de tourner vers elle leurs regards pour l'aimer et pour l'aider.

Les tueries, les incendies, les pillages dévastent une fois encore le pays de Jeanne d'Arc, mais comme jadis, comme toujours la France et le monde civilisé peuvent être certains que notre vaillante province se redressera vite et fièrement, que Metz et Nancy reprendront tout de suite leur dur labeur, que les bassins de la Moselle et de la Sarre seront les grands producteurs de fer et de houille, nécessaires à l'industrie française, que derrière une frontière rationnelle relevée, le peuple lorrain accru montera la garde guerrière pour la défense des libres civilisations.

A tous nous adressons un ardent appel...

M. B.

La **Collection « La France Dévastée »**
paraît sous le patronage du Comité France-Amérique et du Touring-Club de France.

TOURING-CLUB DE FRANCE

65, avenue de la Grande-Armée, Paris.

Tout Français se doit de travailler à l'accroissement de la prospérité de notre pays *par le Tourisme.*

Tout Français doit s'inscrire comme membre du Touring-Club de France.

Nous étions 150.000 en 1914. Il faudra que nous soyons 500.000 en 1920.

Demain, T. C. F. voudra dire : Tout citoyen Français.

OFFICE NATIONAL DU TOURISME

17, rue de Surène, Paris.

L'Office national du Tourisme, rattaché au Ministère des Travaux publics, a pour mission de rechercher tous les moyens propres à développer le tourisme. Il provoque dans ce but toutes initiatives administratives et législatives et prend toutes mesures tendant à améliorer les conditions de transport, de circulation et de séjour des touristes. Il coordonne les efforts des groupements et industries touristiques. Il organise la propagande touristique à l'étranger.

COMITÉ FRANCE-AMÉRIQUE

82, avenue des Champs-Elysées, Paris.

Tout Français désireux de resserrer les liens qui unissent la France aux nations de l'Amérique du Nord et du Sud doit se faire inscrire comme souscripteur (6 fr.) ou comme adhérent (28 fr.) de *France-Amérique*, que préside M. Gabriel Hanotaux, de l'Académie française.

Les souscripteurs reçoivent la publication *l'Amérique* ; les adhérents la revue mensuelle *France-Amérique.*

Le comité publie en outre une revue franco-anglaise illustrée qui paraît chaque mois sous le titre *France-Etats-Unis.*

NUMÉRO SPÉCIMEN SUR DEMANDE

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY